PYTHAGORE

FILS D'APOLLON

PAR FRANÇOIS MILLEPIERRES

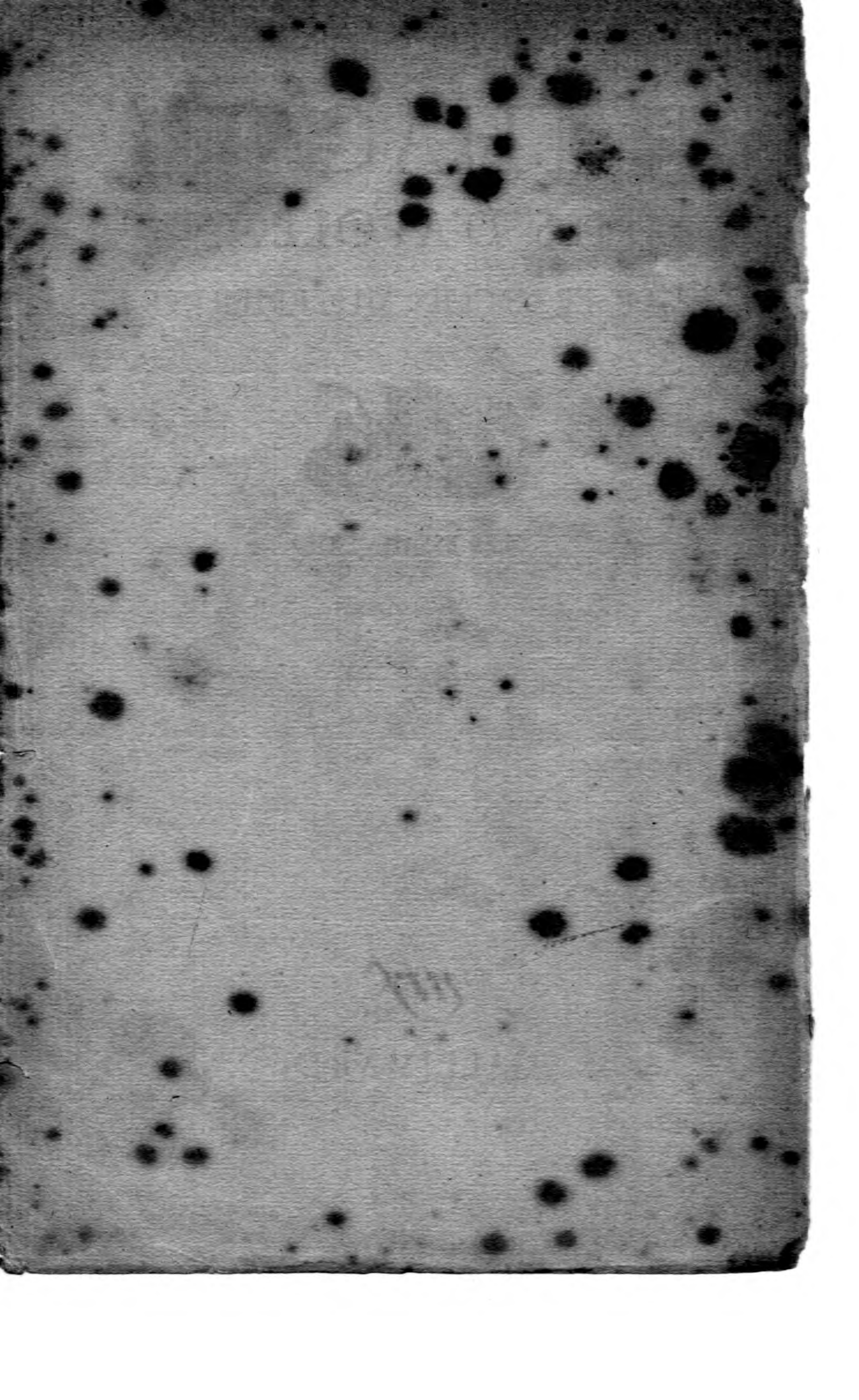
I



LES ESSAIS LXÜ

Vf

GALLIMARD



nm ■ ■

[illegible]
Set. 1953
S. Paulo

PYTHAGORE

FILS D'APOLLON

DU MÊME AUTEUR

Les Hommes en Cage, avec illustrations d'Alfred Lefebvre (éditions « Notre Camp »).

La Pyramide d'Hontsen. Poème dramatique, représenté à Paris le 15 avril 1932 au Théâtre d'Art et Action, sous la direction de Mme Louise Lara et M. Edouard Autant (éditions Albert Messein).

Au Relais du Cheval bleu. Poèmes (éditions Albert Messein).

D'une Arche a l'autre. Poèmes avec frontispice de G. Hendery *(Cahiers de la Lucarne).*

A paraître.

A la Claire Fontaine, récit breton.

La Vie expérimentale de Louis Horel. Essais romancés.

Polycrate crucifié, poème dramatique.

PYTHAGORE
FILS D'APOLLON

PAR. FRANÇOIS MILLEPIERRES



LES ESSAIS LXII

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Je n'ai pas eu la prétention en composant cet ouvrage de rivaliser avec les érudits qui, grâce à leurs patientes et sagaces recherches, ont réussi à dégager, du moins en partie, la figure de Pythagore des végétations parasitaires qui l'enveloppent. Je me suis contenté, en m'aidant de leurs travaux, de présenter au public un personnage dont le nom sonore frappe assez souvent les oreilles, mais dont, la plupart du temps, on ne connaît que d'indécis linéaments qui transparaissent à peine à travers un brouillard de légende.

La critique du XIXe siècle, critique destructive (le mot est de Renan), héritée de Wolf, était vraiment trop encline à suspecter les textes, et, à la suite de Zeller, lequel constatait que les documents sur Pythagore sont d'autant plus abondants qu'on s'éloigne de son époque — ce qui porterait a les faire recevoir comme faux — certains en sont venus à douter de l'existence même du sage de Samos [1]. Or, qui ne sait que l'Histoire travaille lentement et met un temps considérable à recueillir ses matériaux enfouis sous les détritus, les gravats et les cendres? Que connaissions-nous de Troie avant Schliemann, de l'Egypte avant Champollion, de Cnossos avant Evans? Qui ne sait qu'à

1. M. Isidore Lévy, par exemple, dans ses *Sources de la Légende de Pythagore.*

l'exception de quelques familiers, le public contemporain est souvent fort mal renseigné sur les faits et gestes des personnages les plus en vue? Quant aux familiers s'ils recueillent parfois quelques notes, il arrive que ces notes s'égarent en passant à des héritiers que sollicitent d'autres goûts ou d'autres occupations, et qu'elles attendent souvent plusieurs générations avant d'être exhumées du fond d'un tiroir et d'être mises au four?

Pourquoi donc irions-nous rejeter tout ce que les Diogène Laërce, les Porphyre et les Jamblique nous ont transmis dans leurs biographies de Pythagore? « C'est ici l'un des cas, écrivait F. Lenormant, où le véritable sens de l'Histoire doit se garder des excès d'une critique négative et dissolvante. » Ils n'ont rien inventé, soyons-en sûrs, ils en étaient du reste bien incapables. Ils ont composé leurs ouvrages à l'aide d'extraits d'auteurs, dont ils citent honnêtement les noms, auteurs dont certains, comme Aristoxène,Dicéarque et Timée, avaient pu se renseigner auprès des disciples directs du Maître.

Aussi, dans cette présentation de Pythagore, n'avons-nous fait fi d'aucun des renseignements, si tardifs et si dépourvus de garantie qu'ils fussent, que nous fournissent les textes. Nous admettons le séjour en Egypte, nous admettons même le séjour en Babylonie. Pourquoi irions-nous les nier quand les textes les affirment, et quand cela, étant donné les habitudes du temps, est on ne peut plus vraisemblable? Pourvu que tel fait ne présente pas un anachronisme trop criant, nous l'acceptons avec les réserves d'usage, et nous essayons d'imaginer ce qui a pu en résulter.

Pythagore est la personnification d'une grande époque de la pensée humaine. Il reflète dans son existence, réelle ou légendaire, les tendances et

les espérances nouvelles d'une humanité qui ne trouve plus de suffisantes satisfactions dans les anciennes constructions mythiques. Ses biographes, en le faisant voyager à travers tous les pays, n'ont pas eu tort, même si cela n'est pas conforme à la réalité matérielle. Un Pythagore sédentaire ne se comprendrait pas. Il est nécessaire qu'il pérégrine à travers les civilisations et les croyances de son temps. Aussi, pour bien le comprendre, réel ou légendaire, on ne saurait se dispenser de peindre le fond historique et géographique sur lequel doit se détacher successivement sa figure. Voilà pourquoi je me suis permis de m'étendre sur les progrès de l'Empire perse comme sur les derniers jours de l'Egypte pharaonique; voilà pourquoi je me suis permis de présenter un tableau de Sparte et même une esquisse d'Athènes au VIe siècle — et cela bien que les textes ne parlent pas d'une visite de Pythagore en cette ville. Pythagore ne saurait se comprendre qu'en fonction de tout ce qui l'environne, même en dehors de tout contact immédiat.

Pythagore en effet est, six siècles avant Jésus-Christ, l'annonciateur d'une nouvelle conception du monde et de l'existence. Cette conception nouvelle, dont le besoin se fait alors sentir à l'humanité, il ne l'a pas inventée de toutes pièces; il en a plutôt recueilli et interprété les éléments épars chez les poètes, les prêtres, les prophètes, les thaumaturges de tous les pays, pour les rassembler en un corps de doctrine harmonieux et sans fissure, propre à satisfaire tous les besoins de l'esprit et du cœur. Ce n'est pas une création artificielle, un simple jeu de l'intelligence.

Peut-être me reprochera-t-on de « romancer » en quelques endroits la vie du sage de Samos. Quand il s'agit d'un personnage dont la biographie com-

porte certaines lacunes, il est excusable, je pense, de faire appel aux ressources de l'imagination pour essayer de les remplir. Mais toutes les fois que cela m'arrive, je le signale, afin que le lecteur ne s'y trompe pas. A vrai dire, Pythagore, de son vivant déjà, était passé dans la légende. Nous ne pouvons procéder à son égard selon les méthodes rigoureuses de la recherche historique. Si haut que nous remontions aux sources de l'information, Pythagore, sans s'intégrer, comme Orphée, dans le mythe pur, se présente comme un être surnaturel. Pour le figurer selon sa vérité,
11 ne convient pas de le dépouiller de ses attributs divins, en ne conservant de lui, par exemple, que le mathématicien ou le législateur. Il ne convient pas non plus d'en faire seulement un inspiré. C'est entre ces deux aspects de sa physionomie que je me suis efforcé de me tenir, afin de contenter à la fois, si possible, les esprits positifs et les mystiques.

i

L'ENFANT PRODIGE

D'après les données les plus vraisemblables, Pythagore naquit à Samos vers l'année 570 avant Jésus-Christ. Son père s'appelait Mnésarchos, sa mère Pythaïs ou Parthénis. Mais certains prétendent qu'il vint au monde à Lemnos, et que sa famille, d'origine tyrrhénienne, ne s'était fixée à Samos qtie plus tard, à la suite d'un exode de la population. On lui attribue également comme lieu de naissance la ville de Phlionte, d'où sa famille aurait été chassée par les Doriens du Péloponèse. Enfin on le fait naître à Sidon, et l'on dit que son père était de race syrienne. Mais de toute façon, on le ramène dès ses premiers jours à Samos l'ionienne, l'île heureuse entre toutes, protégée d'Héra, la déesse au paon. C'est à Samos que ses regards se sont ouverts la première fois à la lumière d'Apollon.

Samos, qui fait partie du groupe des Sporades, dessine dans ses contours la forme d'un dauphin qui, du rivage de l'Asie vient de sauter dans la mer pour nager vers la Grèce continentale. Elle n'est séparée de la côte asiatique où s'élève le mont Mycale, et où le Méandre, après tous ses détours, trouve enfin son embouchure,

que par un étroit bras de mer. L'île est montagneuse, dominée par le Cercète à l'ouest et l'Ampélos au centre. Tandis que la côte septentrionale est rocheuse et boisée, revêtue de cyprès, de thuyas et de chênes, le long de la côte méridionale s'étalent de petites plaines dont l'une, arrosée par l'Imbrasos, sert de site à la ville même de Samos (actuellement Tigani). Le climat y est particulièrement doux, et rappelle celui de l'Attique. La terre y est prodigue en fruits de toutes sortes, si bien que l'on pourrait également comparer Samos à une corne d'abondance, débordante de raisins, d'olives, de figues et de grenades, abandonnée sur les flots [1]. Selon d'antiques légendes, Ancée, fils de Poséidon et d'Astypalaea, après avoir épousé Samia, fille du Méandre, y serait venu le premier y fonder une colonie. Dans la suite des temps l'île avait reçu plusieurs noms, harmonieux comme elle-même : Parthénie, Dryuse, Mélamphyle, Cyparissie, Stéphanè, et d'autres, pour adopter en définitive celui de Samos. Les Argonautes, au cours d'une escale, y avaient consacré, sur le bord de la mer, un temple à la déesse Héra. Car on prétendait que l'épouse de Zeus était née sous un vieux saule au bord de l'Imbrasos, et que le maître des dieux l'avait enlevée pour partager avec elle, en gage d'union légitime, le rituel gâteau de farine blanche. On pouvait encore admirer dans le temple, au temps de Pausanias, une antique statue de la déesse, de Smilis d'Egine, contemporain de

1. Apulée *(Florides*, XV) ne l'a pas vue sous un aspect aussi riant. Le blé à son époque (IIe siècle ap. J.-C.) y venait mal; on n'y voyait pas de vignes, on n'y cultivait pas de légumes. Mais l'île alors semble avoir été laissée à l'abandon.

Dédale. Serait-ce celle-là même, hiératique, mince et droite, quasi cylindrique, étroitement gainée en sa tunique aux longs plis, qui habite maintenant en notre musée du Louvre? Les Samiens, tous les ans, commémoraient le mariage sacré en des rites curieux qui comprenaient un amusant jeu de cache-tampon, dont l'objet à découvrir était justement la statue de l'aime déesse soigneusement dissimulée au bord de la mer dans quelque buisson *d'agnus castus* [1]. Au temps de Pythagore, le temple primitif n'existait déjà plus; on l'avait remplacé par un autre édifice construit sur les plans de l'architecte Phoikos, lequel avait peut-être conservé certains morceaux de l'ancien; édifice imposant, puisqu'il comprenait huit colonnes en façade et vingt-quatre sur les côtés. C'est celui dont parle Apulée, où l'on voyait devant l'autel une statue qui représentait Bathylle, le jeune favori de Polycrate, et non Pythagore, comme certains le prétendaient. De ce temple on peut voir encore quelques chapiteaux garnis d'oves.

*
* *

Samos se trouvait particulièrement bien placée pour recueillir les inspirations de l'Orient et les transmettre au monde méditerranéen; elle était toute désignée pour servir de berceau à Pythagore, auquel on se hâta d'attribuer une ascendance divine. Mnésarchos et Pythaïs, disait-on, descendaient tous deux d'Ancée, le héros fondateur de Samos. Et l'on contait que Pythaïs, la plus belle femme de l'île, avait

1. Plante aromatique, dont le feuillage protégeait la vertu des femmes.

mérité les faveurs d'Apollon, et que Mnésarchos n'avait joué dans la naissance de Pythagore que le rôle dont s'était contenté Amphitryon dans celle d'Héraclès. Cependant certains, plus rationalistes, comme Apollonius (selon Jamblique) expliquaient que le « noûs », l'esprit de Pythagore avait seulement bénéficié d'un effluve intentionnellement dirigé sur Pythaïs au moment même de la conception. En tout cas, on donna à l'enfant le nom de Pythagore, c'est-à-dire d'*Annonciateur pythien.* Pythaïs, pendant sa grossesse, avait, paraît-il, accompagné en Syrie son mari, qui y faisait un voyage d'affaires. La Pythie lui avait prédit la naissance d'un enfant extraordinaire. Et c'est grâce à cette circonstance que, selon certains, Pythagore aurait vu le jour à Sidon. Rentré à Samos avec la mère et l'enfant, Mnésarchos, qui avait réalisé de fructueuses opérations, loin d'en vouloir à son rival olympien, considérant même que le dieu lui avait fait beaucoup d'honneur, lui fit construire un temple pour lui en exprimer toute sa gratitude.

Mnésarchos était un négociant avisé qui connaissait l'art de la dépense aussi bien que celui du gain. Un de ceux qui le font de race syrienne prétend que les Samiens lui avaient accordé la naturalisation pour le remercier de les avoir ravitaillés en blé durant une période de famine. Il est probable que Mnésarchos, comme la plupart des marchands de cette lointaine époque, n'était pas spécialisé dans tel produit ou dans tel article. Il voyageait dans toute la Méditerranée à la recherche de la bonne affaire, passant des grains aux étoffes, des étoffes aux vins et des vins aux objets manufacturés, selon l'occasion. Toutefois, on dit qu'il s'intéressait

particulièrement à la bijouterie, et qu'il connaissait et pratiquait le métier de graveur sur anneau. C'était un art, semble-t-il, très en faveur à Samos. Mnésarchos, après tout, pouvait fort bien concilier l'art et le commerce. Apulée dit qu'en taillant des pierres précieuses, il cherchait à acquérir la renommée plutôt que la fortune. Il avait même ouvert, dit-on, un atelier en pays étrusque, et ses relations avec la Syrie lui permettaient de se procurer les matières précieuses nécessaires et de se renseigner en même temps sur les procédés des artisans orientaux, qui étaient en cette partie les meilleurs maîtres.

***

C'était l'époque où dans un grand nombre de villes grecques, en particulier dans les villes maritimes, florissaient les tyrannies. Elles se substituaient, en s'appuyant sur le peuple et sur la classe des marchands, aux oligarchies fondées sur la naissance ou sur la richesse foncière. Des ambitieux, eux-mêmes quelquefois originaires de la noblesse, profitaient de ce qu'ils exerçaient quelque magistrature civile ou quelque commandement militaire pour organiser un coup de main et s'emparer de la citadelle. Après quoi, selon leur humeur ou selon les circonstances, ils gouvernaient en maîtres despotiques, soupçonneux, avides et cruels, ou bien en princes éclairés et généreux, s'intéressant au sort des petites gens, multipliant les travaux publics et menant une vie fastueuse au milieu d'une cour d'artistes, de savants, de belles femmes et de beaux jeunes gens.

Samos ne pouvait échapper à cette contagion,

qui atteignait Milet sa voisine avec Thrasybule, Lesbos avec Pittacos, Corinthe avec Périandre, Athènes avec Pisistrate, et qui se propageait jusque dans les cités de la Grande-Grèce et de la Sicile. La figure de Polycrate, le tyran de Samos, est une de celles qui séduisent le plus l'imagination. Polycrate était le fils d'Aeacès, gros fabricant de couvertures et de vaisselle, qui ne dédaignait pas non plus les bons profits de la piraterie, dont il versait d'ailleurs honnêtement la dîme à la déesse Héra. En s'appuyant sur la classe laborieuse, Polycrate s'emparait de l'autorité à la suite d'un soulèvement. Il partageait d'abord le pouvoir, dans une sorte de triumvirat de famille, avec ses deux frères, Pantagnote et Syloson; puis il s'en assurait rapidement l'exclusivité en mettant à mort le premier et en exilant l'autre. Il prenait soin ensuite d'affermir son autorité et d'accroître son prestige en se créant d'utiles amitiés politiques et en faisant beaucoup pour l'aménagement et l'embellissement de Samos, en même temps que pour l'accroissement de ses forces navales et militaires. Il contractait alliance et échangeait des cadeaux avec Amasis le Pharaon; il mettait sur pied tout un programme de grands travaux qui comportait la construction de fortifications, de digues et d'aqueducs; il se constituait une magnifique flotte de pentécontores [x]; il organisait un grand bazar, et reconstruisait l'Héraion de telle sorte qu'il pût rivaliser avec l'Artémision d'Ephèse; enfin il se composait une cour particulièrement

1. D'après Thucydide, les Samiens avec les Corinthiens auraient été les premiers constructeurs de ces vaisseaux de guerre à cinquante rames.

brillante, où devaient se rencontrer des esprits de premier ordre dans les arts comme dans les sciences.

***

Au temps de la jeunesse de Pythagore[1], Samos traversait une période de grande prospérité dans tous les domaines, et Mnésarchos y put faire donner à son fils une éducation de prince, celle qui convenait à un enfant prodige, pour ne pas dire à un enfant du miracle. Il en avait les moyens et les facilités. Le jeune Pythagore fréquenta naturellement le gymnase, afin de se former un corps selon l'harmonie des forces et des lignes; il apprit à chanter en s'accompagnant de la lyre, l'instrument même d'Apollon; il apprit la peinture par laquelle on s'initie aux proportions; enfin on ne négligea aucune discipline. On lui donna pour cela les maîtres les plus illustres. Hermodamas, dit-on, fils de Créophile de Samos, lequel aurait été l'hôte du vieil Homère et le chef d'une de ces corporations de rhapsodes qui conservaient comme un dépôt sacré le texte de *Y Iliade* et de *l'Odyssée,* fut chargé de lui faire apprendre par cœur la colère d'Achille et le retour d'Ulysse, en lui expliquant et commentant le sens caché de tous ces beaux vers, où l'on croyait découvrir alors tous les secrets de la science humaine et de la divine

1. La chronologie étant très incertaine, nous ne pouvons observer que *grosso modo* le parallélisme des faits. Peut-être Polycrate ne s'était-il pas encore emparé du pouvoir quand Pythagore n'était qu'un adolescent; mais il est fort probable qu'il occupait déjà une place importante dans la cité.

sagesse[1]. Plutarque (ou plutôt quelque pseudo-Plutarque[2]) n'a-t-il pas prétendu que Pythagore avait tiré des poèmes homériques l'essentiel de sa doctrine?

En fait, les leçons d'Hermodamas (en admettant qu'il y ait eu un Hermodamas), conçues selon les méthodes traditionnelles, n'ont eu probablement d'autre résultat que d'exciter la curiosité du jeune homme et son appétit de certitudes. Bien que l'autorité d'Homère soit hautement respectable, l'Aède nous donne parfois des dieux immortels une opinion bien désavantageuse, et les notions qu'il nous fournit sur la constitution du monde restent par trop élémentaires et sont loin de satisfaire pleinement l'intelligence. Au-delà des poèmes d'Homère et de l'île de Samos, il y a encore bien des vérités à découvrir et bien des terres à explorer. Le jeune Pythagore a pu déjà s'en apercevoir en accompagnant son père dans certains de ses voyages. Encore enfant, il aurait en effet visité l'Italie où de Zanclé (Messine) à Kymè (Cumes), les Grecs avaient, depuis le vne siècle, fondé de splendides établissements. Beau voyage propre à laisser dans sa mémoire de lumineux souvenirs, qui, plus tard, le solliciteront à choisir la Grande-Grèce pour y faire fructifier la bonne graine de sa doctrine.

Il n'est pas non plus interdit de penser que

1. L'*Iliade* et *l'Odyssée* étaient alors, écrit V. Bérard, « le manuel scolaire, l'encyclopédie de toute science et de toute sagesse, la Bible cultuelle, où l'Hellène digne de ce nom avait à chercher ses règles de conduite, ses idées sur les dieux, ses connaissances du monde et de l'homme, sa morale et sa foi en même temps que ses modèles de bien penser et de bien dire ».

2. Dans un traité *Sur la vie et la poésie d'Homère.*

Polycrate, ayant entendu vanter la beauté apollonienne et les dons surnaturels du jeune homme, ait manifesté le désir de le voir et de l'entendre. Polycrate était alors plein de confiance en soi, sûr de son bonheur. A sa main brillait, sertie dans l'or, la pure émeraude, gravée par le grand artiste Théodôros, lequel était l'auteur du cratère d'or offert par Crésus au temple de Delphes. Ses devins lui prédisaient les plus hautes destinées, et Maeandrios, habile ministre, s'entendait, semble-t-il, parfaitement à soutenir ses ambitions. Polycrate attirait autour de lui les esprits les plus distingués de son temps : Démocède, médecin originaire de Crotone, le maintiendrait dans un merveilleux état de santé grâce à un emploi judicieux de remèdes émollients ou toniques, destinés à maintenir son équilibre physiologique; l'architecte Eupalinos de Mégare aménagerait sa ville et son palais dans l'harmonie des lignes, des plans et des volumes; Anacréon, poète des fêtes/ galantës, répandrait autour de lui, à toute heure, en s'accompagnant de la cithare, de charmantes chansons, légères, fraîches et capiteuses comme les roses, dont la philosophie ainsi que les rythmes, sauraient dissiper les moindres soucis de cette demeure où tout ne devait être qu'enchantement et douceur de vivre, luxe, calme et volupté. Rien de vulgaire, certes, dans cette manière de passer les jours, qui excluait la grossièreté scythe comme l'abrutissante sensualité des satrapes de l'Asie toute proche. A la cour de Polycrate, on connaissait le prix de la science, la valeur de l'intelligence; le mets le plus recherché, le vin le plus parfumé y auraient paru fades, s'ils n'avaient été assaisonnés et relevés des condiments de l'esprit. Invité à la table du tyran

le jeune Pythagore y aura peut-être recueilli certains propos qui ne lui auront pas été tout à fait inutiles pour l'éclairer sur sa propre voie. Toutefois il eut vite fait sans doute aussi de déceler la vanité et le matérialisme de cette vie dorée dont toute la morale consistait à cueillir les heures, et qui annonçait ainsi, près de trois siècles à l'avance, la naissance d'Epicure sur le sol de la même Samos. Pythagore, sous cette apparence d'harmonie, n'eut certes pas de peine à reconnaître des germes de désagrégation et de corruption : *Sôma esti sèma;* le corps est une tombe. On a beau l'oindre des parfums les plus rares, le parer des étoffes les plus chatoyantes, le corps, sépulcre de l'âme, est inéluctablement promis, lui aussi, au sépdlcre. Peut-être que Pythagore, doué du sens de la double vue, apercevait déjà là-bas à l'horizon, de l'autre côté du détroit, à la pointe du cap Mycale, le cadavre du beau tyran écartelé sur la croix qui lui était réservée; et l'émeraude continuait à briller d'un étonnant éclat sur une main de squelette, cette main qui, dans l'instant, soulevait avec tant de confiance dans l'avenir, la coupe destinée aux dieux de la maison.

*
* *

Pythagore n'avait rien à faire et pas grand-chose à apprendre dans la maison de Polycrate. S'il y pouvait comprendre quelque chose, c'est seulement qu'il devait quitter Samos afin d'élargir le champ de ses connaissances. A cette époque, celui qui tient à faire des études approfondies doit voyager, parcourir le monde pendant des années pour interroger de vive

voix les gens et observer directement les choses [1]. Il n'y a pas de livres; on communique difficilement par lettres. Le seul moyen de profiter de la parole des maîtres est d'aller demeurer auprès d'eux, de vivre dans leur société, dans leur intimité, de s'attacher à leur personne comme à celle de pères adoptifs. Pythagore décide donc de partir, de quitter ses parents et ses frères, peut-être pour toujours, afin de se consacrer à travers le monde à la recherche de cette vérité à laquelle sa mission exige qu'il sacrifie toute affection terrestre. Il part muni de lettres de recommandation. Mnésarchos a sans doute pu lui fournir, avec un solide viatique et d'excellentes adresses, de précieuses indications sur les étapes et les itinéraires. Polycrate lui remet entre les mains, scellé, je pense, du chaton de sa précieuse bague, un message pour le Pharaon d'Egypte en personne, message dans lequel il prie le royal destinataire de bien vouloir accorder des facilités au voyageur pour qu'il soit introduit auprès du sacerdoce égyptien. Car le jeune Pythagore, qui connaît son Homère et son Hésiode également sur le bout des doigts, brûle maintenant du désir d'être initié, comme Lycurgue, Solon et Thalès, aux mystères sacrés et aux secrets scientifiques que les prêtres du Delta ou de la vallée du Nil, jalousement, se transmettent depuis des siècles.

1. « *Ultimas terras lustrasse Pythagoram, Democritum, Platonem accepimus : ubi quid enim esset, quod disci posset, eo veniendum judicaverunt.* » « Nous savons que Pythagore, Démocrite et Platon ont voyagé dans les pays les plus lointains; selon eux on ne pouvait se dispenser d'aller là où il y avait quelque chose à apprendre. » (Cicéron, *Les Tusculanes,* II, iv.)

II

PYTHAGORE CHEZ LES IONIENS

Accompagné, dit-on, d'Hermodamas, Pythagore, obéissant aux ordres du dieu qui l'animait, quitta donc sa famille pour se rendre d'abord auprès de Phérécyde de Syros.

Phérécyde, dont on montre encore maintenant dans l'île de Syros la grotte où il tenait école, exposait à ses élèves un système de l'univers dans une *Théologie* rédigée en prose : innovation de première importance, en ce qu'elle consacrait la séparation entre la poésie et la science, entre l'interprétation mythique de la nature et son explication rationnelle. Déjà le bon vieil Hésiode, au cours de sa *Théogonie,* où il personnifie les forces naturelles, a fait un louable effort pour en expliquer logiquement les rapports hiérarchiques. D'ailleurs Phérécyde de Syros, bien qu'il avance sur le terrain plus ferme et plus consistant de la prose, n'ose guère abandonner les douces habitudes de la fiction mythique. Toutefois, au lieu de tout faire dériver du Chaos, même les divinités, le maître de Syros présente Zeus à ses élèves comme le principe même de la vie. Zeus se métamorphose en Eros, qui se met en devoir d'étendre sur le chêne qui représente l'armature même de l'univers un vaste

voile, afin d'y dessiner les belles broderies des terres et des mers. Mais Zeus, avant d'asseoir définitivement sa puissance, doit engager un long combat contre les forces mauvaises de la nature, qui s'opposent à ses desseins sous la figure d'un monstrueux serpent. Imaginations romanesques dont on retrouverait sans doute l'origine dans les inventions religieuses des premiers âges européens. Le chêne de Phérécyde rappelle invinciblement le frêne Yggdrasyl des légendes nordiques. Phérécyde, pas plus qu'Hésiode, n'était l'inventeur de ses fables théogoniques. Il est à remarquer toutefois que Phérécyde, sur ce thème probablement fort ancien, développe l'affirmation d'une victoire définitive du bien sur le mal grâce à l'intervention du dieu créateur en personne. Sa théologie contient une espérance de salut. Phérécyde enseignait la doctrine de l'immortalité de l'âme. Cicéron, dans les *Tusculanes,* prétend qu'il fut le premier à le faire [x]. Il enseignait, paraît-il, aussi la métempsychose.

Etant donné le peu que nous connaissons de l'œuvre de Phérécyde, dont il ne nous resté que quelques fragments, nous ne saurions dire dans quelle mesure Pythagore en a été influencé. Toujours est-il qu'il avait voué à son vieux maître une profonde et fidèle affection puisque, vingt ou trente ans plus tard, nous le verrons s'empresser à son chevet pour lui rendre les derniers devoirs. De la prose de Phérécyde émanait sans doute une agréable lumière qui remplissait d'aise le cœur de ses disciples. Mais ellç, en était restée

1. « *Pherecydes primum dixit animos hominum esse sempiternos.* » (Cicéron, *Tusc.,* I, xvi.) « Phérécyde fut le premier à dire que l'âme humaine est immortelle. »

aux conjectures poétiques. Et Pythagore avait besoin de certitudes.

***

C'était à l'ornement de l'Ionie, à la ville de Milet qu'incombait la mission d'offrir à l'intelligence de Pythagore sa première nourriture scientifique. Milet partageait alors avec Tyr et Carthage la prépondérance maritime : elle comptait trois cents colonies sur la Propontide et le Pont-Euxin; elle possédait une escadre de cent navires de guerre; elle avait quatre ports, dont le plus important était le Port aux Lions, bordé de vastes quais ornés de portiques, et qu'on appelait ainsi à cause de deux statues colossales de lions qui le dominaient. Par sa flotte de commerce et par ses caravanes, Milet était en relation constante avec les pays les plus lointains, en particulier avec l'Egypte, où elle avait son quartier à Naucrate sur la bouche canopique du Delta. La ville s'enorgueillissait d'une longue histoire; elle conservait des souvenirs qui dataient du roi Minos, car elle faisait remonter ses origines à une ancienne colonie crétoise. Les bourgeois de Milet, les négociants en grains, conserves de poissons, peaux, laines, tissus, métaux précieux, ses armateurs, constructeurs et manufacturiers, n'étaient pas de vulgaires marchands ou industriels uniquement occupés de leurs pourcentages. Ils constituaient une aristocratie de la fortune, un patriciat de l'argent qui se piquait de culture et s'intéressait aux choses de l'esprit. Leur ville était, au début du vie siècle, le centre intellectuel le plus brillant du monde grec. C'est à Milet que se fonde, événement considérable dont on ne saurait trop souligner

l'importance, la première école philosophique, ou plus précisément, la première société savante, sorte d'association laïque pour la recherche scientifique selon des méthodes rationnelles, et ce fut le fameux Thalès, dont le nom brille en tête de la liste des Sept Sages, auquel revint à ce titre le trépied d'or d'Hellène [1], qui la fonda et l'organisa. Pythagore, après avoir reçu l'enseignement de Phérécyde, se fit inscrire parmi les auditeurs de cet institut, où chacun avait le droit de faire intervenir librement ses critiques et ses sug^stions, et que l'on considère à bon droit COULIE le berceau de la science véritable, comme la ^furce aussi de çe que Renan nomma « le miracle grec ».

Thalès, dont certains disent qu'il était d'origine phénicienne, et qui avait beaucoup voyagé, particulièrement en Egypte, était né à la fin du vne siècle; il aurait vécu jusqu'au milieu du vie. C'était un astronome, un physicien et un géomètre. Il ne vivait pas seulement dans le domaine de la science pure, comme tendrait à le faire croire l'anecdote racontée par Platon, selon laquelle il aurait fait bien rire sa servante (quelque Bécassine venue du fond de la Thrace) pour être tombé dans un puits en y observant les étoiles. Philosophe qui tombe dans un puits certes par excès d'attention et de curiosité, mais qui, libéré du mythe, ne donne plus dans les contes selon lesquels le soleil, durant les éclipses, se laisse dévorer par quelque dragon. Il prédit un an à l'avance celle qui se produit en 585. Thalès avait, à coup sûr, ses distractions de savant dont les regards portent plus loin que la réalité présente et tangible, et qui reste indifférent aux

1. Cf. Plutarque, Vie *de Solort.*

contingences. Mais il ne se contentait pas le moins du monde des abstractions. D'après ce que nous en savons, il ne s'est jamais complètement départi de toute considération d'ordre utilitaire. C'était un excellent ingénieur. Il s'intéressait à tous les problèmes de la technique, à ceux qui relèvent du génie militaire ou de la navigation, autant qu'aux théories cosmologiques ou météorologiques. Le théorème qui porte son nom a d'abord à ses yeux un intérêt pratique, puisqu'il permet de mesurer la hauteur d'un édifice d'après son ombre et la distance d'un navire en mer. On lui attribue la rédaction d'un manuel d'astrologie nautique. Il s'occupe de travaux d'hydraulique, et Crésus a recours à ses talents pour détourner le cours de l'Halys. Alors qu'il vivait en Egypte, il ne se contentait pas d'y étudier la géométrie, il suivait attentivement les travaux entrepris par Néchao pour le percement d'un canal destiné à joindre le Nil à la mer Rouge. D'ailleurs, même s'il faisait quelque commerce pour vivre, le profit ne le tentait guère. Célibataire endurci, il se réservait du loisir pour ses recherches, bien qu'il eût pu facilement amasser une grosse fortune grâce à ses connaissances. Un jour seulement, pour le plaisir de confondre ses compatriotes qui le raillaient de vivre péniblement, ayant prévu, grâce à ses observations météorologiques, que la récolte des olives serait particulièrement abondante, il monopolisa tous les pressoirs du pays pour les louer à des prix exorbitants au moment de la cueillette, prouvant ainsi par là que, si le véritable savant ne s'enrichissait pas, ce n'était pas par incapacité, mais parce qu'il dédaignait cette satisfaction comme étant d'un ordre inférieur. C'est probablement en vertu des mêmes

principes que Thalès, qui ne méprisait pas l'étude des questions politiques [1], laissa prendre, dit-on, à Thrasybule l'autorité suprême, alors qu'il lui eût été facile de s'en saisir lui-même.

Bien que Thalès ait fait accomplir de grands progrès à la science, en l'appuyant sur l'étude directe des phénomènes et sur leur mesure, on peut douter néanmoins qu'elle ait dépassé chez lui les limites d'un empirisme raisonné qui se traduisait en formules d'utilité pratique. Avait-il rationnellement démontré le théorème qui porte son nom, en avait-il méthodiquement construit la figure? Cela n'est pas fr^s sûr. Cependant Pythagore eut de quoi être iSflpé par la révélation de certaines découvertes du maître de même que par l'esprit de sa méthode. Thalès lui ouvrit certainement les yeux sur l'importance du nombre dans la constitution du monde et dans la production des phénomènes.

D'ailleurs Thalès ne se contentait pas d'étudier les phénomènes naturels comme des faits indépendants les uns des autres. Il essayait de constituer une théorie qui eût une valeur universelle. Il aborda le problème des origines, des causes et de la substance. Il abandonnait bien entendu les romans théogoniques à la manière d'Hésiode ou de Phérécyde. Il substituait au Chaos, ou à Chronos ou à Zeus, un élément fondamental, unique, d'où tout émanait et où tout retournait en dépit de l'infinie diversité de la nature. Pour Thalès, l'eau constituait l'élément fondamental, principe générateur de toutes choses. Tout, vient de l'eau, et tout se résout en eau.

1. Il avait donné un excellent conseil aux Ioniens en leur indiquant le plan d'un Etat fédératif qui leur aurait permis de se défendre plus efficacement contre les Perses. (Hérodote, I, 170.)

Il suffit de considérer les changements qui se produisent dans la nature pour en tirer cette loi générale. La production de tous les phénomènes implique la présence universelle de l'eau. L'humidité nourrit toute chose : le feu du ciel lui-même éclate au milieu des nuées issues de l'élément liquide. Et Thalès va jusqu'à prétendre que la terre repose sur la vaste étendue de ce fluide essentiel. Ainsi que le fait remarquer Aristote, c'est tout autre chose que de dire, comme les poètes, que l'Océan et Téthys sont les auteurs de l'univers.

La physique de Thalès se complétait de con* sidérations sur l'âme et sur sa destinée. Il enseignait que l'âme était un principe moteur, une substance qui se meut toujours et par elle-même, et qu'elle se mêle à toutes choses par l'intermédiaire de l'eau. Pythagore définira l'âme comme un nombre qui se meut par lui-même. Il remplacera l'eau par l'éther, plus subtil, mais, dans la forme, il ne s'écartera guère des vues de Thalès.

Il est donc hors de doute que le savant milésien put avoir une influence décisive sur l'orientation de la pensée de Pythagore. Thalès ne se contenta d'ailleurs pas de lui fournir les éléments d'une initiation à la science véritable. Thalès s'était imposé un régime moral dont il fit probablement profiter son disciple. Il lui enseigna, dit-on, la façon d'économiser le temps, c'est-à-dire, si l'on comprend bien, une méthode de rationalisation et de distribution équilibrée des heures accordées au travail, au repos, à la méditation. Il lui enseigna également la tempérance, c'est-à-dire une juste mesure des besoins, un régime physiologique établi d'après d'équitables calculs. La morale de Thalès était, on

peut le supposer, celle d'un vieux savant célibataire, d'un moine laïc, qui aime la tranquillité, qui a horreur de l'imprévu et qui entend que tous ses gestes soient réglés comme ceux des astres. Plus tard, quand il organisera sa communauté, Pythagore se souviendra certainement des habitudes de son maître et peut-être aussi du règlement de l'institut milésien.

***

Pythagore suivit également les conférences d'Anaximandre lequel, plus jeune d'une génération, prendra la succession de Thalès dans la direction de l'institut, et y développera considérablement l'esprit de méthode scientifique hérité de son maître. Anaximandre s'intéressait particulièrement à la géographie. Il voyageait beaucoup afin de saisir le monde sous ses différents aspects. On le voit diriger une expédition coloniale, qui se termine par la fondation d'Apollonie sur le Pont-Euxin. Il dresse une carte de l'univers, et cette carte n'est nullement une fantaisie poétique et mythologique analogue aux broderies de Phérécyde; c'est bien une carte, gravée sur une planche de cuivre, où sont indiqués non seulement les villes, les fleuves, les montagnes conformément à leurs distances respectives, mais aussi les productions des diverses contrées. La carte qu'Aristagoras de Milet placera sous les yeux des Spartiates quand il ira les solliciter pour aider sa patrie à se libérer du joug des Perses, n'en sera pas autre chose qu'une copie, perfectionnée par Hécatée. Anaximandre aura donc pu fournir à Pythagore des renseignements très pré-

cis pour les grands voyages qu'il a l'intention d'entreprendre.

On dit également qu'Anaximandre est l'inventeur de l'horloge à ombre, dite gnomon, instrument de première utilité pour les observations astronomiques, sorte de cadran solaire, qui servait à déterminer le midi vrai, les points cardinaux, les solstices et les équinoxes, les latitudes. Il fut le premier, disent certains, à reconnaître, grâce à cet instrument, que le zodiaque avait une position oblique. Enfin Anaximandre construisit une sphère céleste, divisée en cinq zones, essayant ainsi de se rendre compte de la position des astres par rapport à la terre, de leurs dimensions et des distances qui les séparent. Il décrivit ainsi une mécanique céleste qui, si elle n'était pas conforme à la vérité, offrait l'avantage et le charme de la cohérence et de l'harmonie mathématique, et à laquelle Pythagore apportera des perfectionnements : selon Anaximandre, la Terre a la forme d'un cylindre placé au milieu du ciel, cylindre au sommet duquel vivent les hommes; les astres, c'est le feu primitif qui fuse par les tuyaux disposés sur les jantes des roues creuses concentriques qui tournent autour de la Terre, et qui correspondent aux orbites du soleil, de la lune, des étoiles fixes et des planètes. Anaximandre calcule leurs rapports numériques, et il résulte de ses calculs que les chiffres sont tous des multiples de 3. Voilà des concordances mathématiques faites, si fausses qu'elles soient, pour frapper l'esprit de son disciple.

Anaximandre ne se contente pas de décrire selon ses observations et ses hypothèses la terre avec le ciel. Il cherche à en comprendre l'origine et à s'expliquer la formation des subs-

tances et des êtres. Primitivement, il y a, selon lui, l'Infini *(Vapeiron),* qui est l'ête inorganisé, indéterminé, animé d'un mouvement éternel, d'où toutes choses et tous êtres sont sortis par voie de dissociation. La première dissociation qui s'opère au sein de cet indéterminé est celle du chaud et du froid, dissociation d'ordre qualitatif par laquelle s'explique la formation des astres et de leurs cercles. Après quoi, le chaud opérant sur l'eau, aurait suscité de nouvelles dissociations, en particulier celle de la terre d'avec la mer, et finalement aurait fait naître la vie sous des formes de plus en plus différenciées, les premiers êtres vivants étant tous des poissons, « nés dans l'humide », l'homme comme les autres. Conception évolutive qui marque une intuition géniale, darwinisme longuement anticipé, bien fait aussi pour retenir l'attention de Pythagore, dont la- métempsychose est fondée sur l'identité d'essence de tous les êtres vivants, et qui, précisément, •manifestera, nous le verrons, des attentions particulières à l'égard du peuple des poissons.

A ces théories sur la formation du monde physique et sur sa composition, Anaximandre superposait une doctrine de retour cyclique, par voie de dissolution, au chaos initial en vue d'une nouvelle recomposition du monde : retour qui est destiné à faire régner dans le monde une justice immanente mathématique, « les êtres se payant les uns aux autres, à l'échéance marquée, la peine et la réparation de leur injustice ». Cette philosophie du devenir, d'une originalité et d'une logique indiscutables, comment n'en pas trouver la trace dans certaines conceptions pythagoriciennes, dans la théorie des incarnations successives et dans celle de la « Grande

Année » à l'achèvement de laquelle, les astres ayant repris leur point de départ primitif, recommencent le circuit de tout ce qui a été avec le déroulement inéluctable des siècles selon l'ordre déjà suivi[1].

***

Telles furent probablement les connaissances et les idées que Pythagore recueillit dans la cité milésienne. Outre cela, pendant son séjour, il eut tout loisir pour écouter, de la bouche des négociants et des marins qu'on y croisait sans cesse toutes sortes de relations sur les pays qui bordent la Méditerranée de l'Hellespont jusqu'aux colonnes d'Hercule, en particulier sur l'Egypte, vers laquelle sans doute il se sentait de plus en plus attiré, d'autant plus que Thalès lui conseillait vivement de s'y rendre. Thalès, tenu par la loi du secret, ne se serait certainement pas permis de révéler à son disciple, si digne de confiance qu'il lui parût, les mystères auxquels l'avaient initié les prêtres du Nil. Le bavard Hérodote lui-même a bien soin sur certains sujets de se mettre un bœuf sur la langue : « Sur ces mystères, qui tous, sans exception, me sont connus, dit-il, que ma bouche observe un respectueux silence. » Si Pythagore est curieux de les connaître à son tour, qu'il parte afin d'en obtenir communication de ceux mêmes qui les détiennent en vertu d'un privilège héréditaire. Et nous aimons

1. Voir ù ce sujet le commentaire de M. J. Carcopino sur le vers 5 de la IV⁰ églogue de Virgile : « *Magnus ab integro saeclorum nascitur ordo* », dans son ouvrage sur *Virgile et le Mystère de la IVe églogue.*

à croire qu'il reçut l'ordre de partir d'Apollon lui-même dans ce fameux temple de Didymes, où, de Milet, on accédait* par une magnifique avenue entre deux rangées de lions et de sphinx monumentaux[1].

1. Le musée du Louvre possède de magnifiques morceaux, chapiteaux et bases de colonne, de ce temple.

III

LES ESCALES PHÉNICIENNES

Selon certains, Pythagore, au lieu de faire voile directement sur l'Egypte, passe par la Phénicie. Cela est d'autant moins surprenant qu'à cette époque les navires évitent autant que possible les routes directes. On préfère ne jamais perdre les côtes de vue. On est prudent, ne serait-ce que pour éviter de mourir de soif, sans eau au milieu d'un calme plat. Vingt-quatre siècles plus tard Chateaubriand, au cours de son pèlerinage vers Jérusalem, suivra le même itinéraire, qu'il prolongera de la même façon jusqu'en Egypte.

Autant d'escales sur cette côte phénicienne, autant de capitales sacrées dans chacune desquelles on célèbre le culte d'un Baal, d'un seigneur divin ou d'une Baalat. A Byblos, première station, le Baal c'est Adonis, et la Baalat c'est Astarté. Couple divin dont la dramatique légende, qui symbolise le cycle de la végétation et qui rappelle tellement celle d'Isis et d'Osiris, a été, selon certaine vraisemblance, empruntée jadis aux Phéniciens par les Egyptiens, quand ceux-ci venaient annuellement charger leurs navires de cèdres du Liban, dont ils avaient besoin pour leurs charpentes, leurs

bateaux et leurs cercueils. Adonis était né d'un arbre; il avait été tué à la chasse par un sanglier, et son épouse, Astarté, tout en pleurs, obtenait sa résurrection grâce à des opérations magiques. Pythagore aurait donc assisté aux grandes représentations données en l'honneur du dieu, non loin de la source du Nahr Ibrahim actuel qui, dans un site étonnant, jaillit d'une grotte à flots pressés et tumultueux auxquels la nature du terrain donne la couleur du sang.

« De tels sites, écrit Barrés, valent tous les efforts. » Les oreilles de Pythagore ont alors retenti des cris délirants que, dans leurs déplorations rituelles, pour rappeler Adonis, les femmes répétaient en se déchirant la poitrine, et qui se répercutaient au loin le long des gorges sonores où se précipitaient les eaux de pourpre. Car la légende voulait que le dieu revînt chaque année dans ces lieux pour y trouver la mort et y renaître. Ces fêtes mystiques qui renouvelaient à chaque printemps le drame divin, comportaient des danses frénétiquement rythmées au son de flûtes stridentes, des processions aussi où l'on promenait des statuettes du dieu gisant; et l'exposition aux portes des maisons de toutes sortes de vases et de récipients, jardins en miniature où l'on avait semé des plantes à germination rapide, de la laitue surtout, parce que, disait-on, Astarté, l'amante d'Adonis, avait déposé sur un lit garni de fraîches et tendres feuilles empruntées à cette plante potagère le cadavre adoré.

A Sidon (Saïda), dans le premier millénaire avant notre ère, on rendait un culte au Baal Eshmoun, dieu chthonien, qui devint le dieu de la médecine, et que les Grecs assimilèrent

à Asklépios. A Tyr, c'était Melqart, assimilé à Héraclès, dont le nom signifiait « roi de la ville », divinité solaire et marine. Pythagore eut la possibilité de lier connaissance avec ces autres dieux. Grâce aux relations que son père entretenait avec les Syriens, il bénéficiait sûrement du préjugé favorable. Peut-être même eut-il le privilège de connaître les noms propres de ces divinités essentiellement nationales, noms que l'on cachait soigneusement aux étrangers, afin que ceux-ci ne pussent profiter de toutes leurs grâces.



Les doctrines des prêtres phéniciens, telles que nous les a transmises Philon le Juif, étaient également de nature à intéresser Pythagore. D'après Jamblique, Pythagore aurait eu l'occasion de s'entretenir à Sidon avec le prophète et physiologue (physicien) Môkkos, qui enseignait une théorie atomistique. L'enseignement du clergé phénicien comportait, outre des explications sur la formation du monde, un exposé des progrès de l'humanité à travers les âges. On ne serait pas étonné que les philosophes ioniens aient puisé dans la cosmogonie phénicienne, en y faisant un choix conforme à leur besoin de logique et de clarté. Car cette cosmogonie était plutôt confuse. A l'origine du monde, selon ce que nous en dit Philon, présidait le souffle divin et le désir. Intervenaient ensuite le temps avec l'air et *l'aura, l'aura* étant le souffle qui anime les êtres. L'éther pythagoricien ne serait-il pas dérivé de cette *aura?*

* * *

Au sud de Tyr s'avance en promontoire, dominant une mer libre, le mont Carmel, en arabe le Djebel Mar Alias, c'est-à-dire la Montagne du Seigneur Elie dont Jamblique dit que c'est la montagne sacrée par excellence et qu'elle est interdite aux profanes. C'est là que commencent la Philistie avec la Palestine, le royaume d'Israël avec celui de Juda, déjà politiquement séparés à l'époque du voyage de Pythagore. C'était là que le prophète Elie, il n'y avait pas si longtemps, avait convoqué les prêtres de Baal afin de les confondre et de convaincre Achab que le seul vrai dieu était Iaveh, le dieu des Juifs : « Qu'on nous donne deux veaux, avait prononcé le prophète, que les prêtres de Baal en choisissent un pour eux, qu'ils le mettent sur du bois, mais qu'ils n'y mettent point de feu; et je préparerai l'autre veau, je le mettrai sur du bois, et je n'y mettrai point de feu. — Puis invoquez le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom de l'Eternel, et que le dieu qui aura exaucé par le feu soit reconnu pour Dieu. » Or les prêtres eurent beau invoquer le nom de Baal, le bois ne voulut pas prendre, tandis qu'à la première invocation du prophète le feu de l'Eternel tomba pour consumer l'holocauste, et cela bien qu'Elie l'eût abondamment arrosé d'eau. Mais était-ce bien de l'eau?

Pythagore a-t-il entendu parler du dieu des Juifs? A-t-il entendu quelqu'un de leurs prophètes? L'historien Josèphe prétend que Pythagore avait introduit dans sa philosophie les idées religieuses des Juifs. Il est certain que l'idée du dieu unique et de la providence, essen-

tielles dans la religion juive, se retrouvent dans la doctrine du sage de Samos. Toutefois l'époque où Pythagore parcourait la Palestine était celle de la captivité de Babylone, où les rares prêtres juifs restés dans le pays devaient avoir bien soin de se cacher et de se taire.

Il convient en effet de rappeler ici qu'en 597 Nabuchodonosor avait pris une première fois Jérusalem, et qu'après avoir pillé tous les trésors des temples et des palais, il avait déporté à Babylone dix mille Juifs choisis parmi l'élite de la population, ne laissant en Palestine que du menu peuple. Il avait remplacé sur le trône par son oncle Sédécias le roi Joachim, qu'il emmenait en captivité. Malgré les conseils répétés de Jérémie qui recommandait la patience, les Juifs avaient cru bon d'organiser la résistance avec le soutien d'Apriès, successeur de Psammétique II en Egypte. Mais Apriès n'osa pas se mesurer avec Nabuchodonosor, qui était venu mettre de nouveau le siège devant Jérusalem. Après un an et demi de famine et de misère, la ville tomba sous la poussée des Chaldéens qui la pillèrent encore une fois et la mirent à feu et à sang. Une nouvelle déportation eut lieu, si bien qu'il ne resta plus grand monde en Palestine. Toutefois Jérémie, toujours aussi opportuniste et partisan de la collaboration avec les Chaldéens, y était demeuré, se lamentant nuit et jour sur les ruines de la cité sainte. Nabuchodonosor avait placé à la tête de ce qui restait de Juifs en Palestine le fils d'un ami de Jérémie, Godolias. Celui-ci, ayant été abattu par des résistants, une partie de la population, par crainte de représailles, s'était enfuie en Egypte, entraînant avec elle, malgré lui, Jérémie lui-même accompagné de son disciple Baruch. Cinq ans s'étaient juste écoulés depuis la seconde prise de Jérusalem en 586 que, pour avoir participé au soulèvement des Moabites, les Juifs eurent à subir une troisième déportation. On conçoit donc qu'à ce compte, lors du passage de Pythagore sur la terre palestinienne, les hauts lieux devaient être bien déserts; on n'y voyait plus monter la fumée des sacrifices; on n'y entendait plus les sacrés cantiques. Pythagore erra quelque temps sans doute sur les pentes du Carmel sans y rencontrer âme qui vive. La grande grotte, l'école des prophètes, où Elie enseignait les saints mystères, était vide. La fontaine était encombrée par les herbes, et c'est à peine si l'on pouvait encore distinguer, au milieu de l'envahissement des broussailles, ce que lesDruses appellent encore maintenant « la place consumée #, l'endroit où le feu du ciel avait donné raison au prophète. Il est possible cependant que Pythagore ait recueilli sur la montagne sacrée quelque reste des inspirations divines qui l'auréolaient naguère. Il y fit retraite, dit-on, dans une grotte. On l'imagine s'y abandonnant à une longue méditation, et sortant sur le seuil pour promener tour à tour son regard sur la mer brillante, sur les montagnes de Galilée, sur celles du Liban, sur le grand Hermon, tout en réfléchissant sur l'unité divine à laquelle avaient accédé les Hébreux. Peut-être même a-t-il découvert, au fond de la grotte, quelque lévite qui continue à enseigner dans la clandestinité la loi de Moïse. Mais un jour il sort de sa retraite, attendant un signe pour continuer sa route, lorsqu'il aperçoit, longeant la côte, un bateau qu'il lui est facile de reconnaître pour égyptien. Pythagore descend sur la plage

qui s'incurve au fond de la baie qu'abrite le Carrael au sud; le bateau aborde sur le sable, sans doute pour faire provision d'eau douce. C'est alors que les matelots aperçoivent Pythagore. Ce sont des hommes rudes, des pirates peut-être, des écumeurs de mer, et leur première pensée n'a-t-elle pas été de rançonner, de dépouiller l'étranger? Mais en l'approchant, ils perdent toute idée de mal faire, frappés qu'ils sont par la beauté divine de son visage. Ils se font un plaisir de le recevoir et de l'installer à leur bord, abandonnant du même coup leurs manières grossières, s'abstenant de proférer leurs jurons habituels, et respectant religieusement son silence. Ils attendent les ordres du lumineux pèlerin. Pythagore ne prononce qu'une parole : *En route pour l'Egypte!* Et les matelots obéissent avec le respect sacré qu'ils accorderaient à la parole d'un dieu. On hisse la voile; la mer est belle, les vents sont favorables. Comment ne le seraient-ils pas avec un tel passager? Pendant tout le voyage, Pythagore reste couché sous les regards intrigués de l'équipage qui se garde bien de l'importuner. Bientôt on reconnaît les rivages sablonneux du Delta, dont la ligne incertaine se distingue à peine de l'étendue liquide. La quille racle le fond. Pythagore, toujours muet, débarque et va s'allonger sur le sable, tandis que les matelots reprennent la mer, sans trop oser encore se livrer à des commentaires sur l'identité de leur mystérieux passager : Osiris peut-être?

Les indigènes de la côte découvrent Pythagore toujours profondément absorbé dans ses méditations. Comme les matelots, ils subissent le charme. On lui apporte des offrandes, comme s'il s'agissait d'un messager tombé du ciel. On

lui facilite, avec toutes les marques de la vénération, l'accès auprès du pharaon Amasis, qui avait installé sa capitale à Sais, sur la branche canopique du Delta. Mais Amasis, souverain issu du peuple, usurpateur du pschent, dont il a décoiffé Âpriès, éprouvera-t-il au sujet de Pythagore la même religieuse admiration?

IV

L'ÉGYPTE

Les Egyptiens s'étant révoltés contre Apriès, dernier représentant des dynasties divines, celui-ci leur avait dépêché Amasis, qui était alors un de ses généraux, avec mission de les ramener au calme. Tout d'abord, Amasis, conformément aux ordres reçus, s'était^ mis en devoir d'exhorter les rebelles à la soumission. Mais tandis qu'il les haranguait, l'un d'eux lui avait posé un casque sur la tête en le proclamant roi. Alors Amasis, dont le loyalisme n'était certes pas du meilleur teint, s'était immédiatement saisi de l'excellente occasion qui lui était offerte en s'empressant de faire tout le nécessaire pour s'emparer de la personne même du Pharaon. Celui-ci, averti de ce qui le menaçait, avait immédiatement riposté en dépêchant Patarbémis avec ordre de lui ramener Amasis vivant. Mais lorsque Patarbémis était arrivé auprès d'Amasis pour lui enjoindre l'ordre de le suivre, le général, qui était à cheval, s'était dressé sur ses étriers en laissant échapper un pet sonore accompagné de cette simple parole : « Tiens, voilà ma réponse. » Apriès, voyant Patarbémis rentrer bredouille, lui avait fait couper le nez et les oreilles. Ce traitement bar-

bare infligé à un homme qui jouissait de l'estime générale n'avait fait qu'exaspérer le peuple. Les Egyptiens qui lui étaient restés jusque-là fidèles s'étaient prononcés pour Amasis. Finalement le Pharaon avait été battu à la tête de ses troupes régulières dans une bataille rangée contre les auxiliaires que commandait le général rebelle. Il avait péri étranglé par ses propres sujets.

***

C'est ainsi qu'Amasis avait coiffé la double couronne des pharaons où figuraient l'épervier sacré du Nord et la vipère mystique du Sud, et qu'il s'était installé à Sais dans le somptueux palais de Mycérinos[1]. Les Egyptiens, qui vivaient depuis des millénaires sous l'autorité de souverains investis de la puissance divine, eurent, paraît-il, malgré tout, quelque peine à s'habituer à ce pharaon de basse extraction. Mais Amasis ne manquait pas d'esprit et grâce à son habileté, il réussit à se faire agréer par son peuple. Il possédait une magnifique cuvette d'or qui lui servait de bain de pied, voire d'urinal; il la fit fondre en une statue de dieu qu'il proposa à la vénération de la foule dans le carrefour le plus fréquenté de Sais. Les Egyptiens se pressaient autour de cette nouvelle idole pour lui offrir leurs dévotions. C'est alors

1. En 570, c'est-à-dire à la date que l'on assigne en général à la naissance de Pythagore. Jérémie qui avait été obligé de suivre en Egypte les Juifs émigrés tout en leur prédisant un châtiment pour leur idolâtrie (ils s'étaient mis à rendre un culte aux dieux égyptiens) leur avait prophétisé la chute et la mort prochaines d'Apriès.

qu'Amasis leur fit connaître l'origine de ce dieu qu'ils vénéraient avec tant de ferveur : « Ma destinée, ajouta-t-il, est pareille à celle de ce bassin; à l'origine en effet je n'étais rien qu'un simple roturier, mais maintenant je suis devenu votre souverain, et j'ai droit à toutes les marques de votre respect. » Les Egyptiens acceptèrent l'apologue et le vénérèrent désormais à l'égal des Chéops et des Ramsès.

Du reste Amasis ne cherchait pas trop à s'en faire accroire. Il était peuple, et il restait peuple, du moins dans son particulier, se souciant assez peu de vivre dans une représentation continuelle. Après avoir travaillé toute la matinée à expédier les affaires de l'État, il se mettait à table pour le reste de la journée et se livrait afors à toutes sortes de plaisanteries et facéties peu dignes d'un pharaon, d'autant plus qu'il était grand buveur. L'histoire du pet nous permet de penser que ses plaisanteries n'étaient pas toujours du goût le plus iaffiné. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ses familiers aient jugé bon un jour de lui en faire quelques remontrances. Amasis, qui aimait à user de métaphores, leur répondit, sans se fâcher, que les archers ont bien soin de détendre la corde de leur arc, quand ils ne s'en servent pas, de peur que, continuellement tendu, il ne se brise : il éprouvait le besoin, lui aussi, après l'expédition des affaires, de se détendre l'esprit.

***

A en juger par ces traits, Amasis était doué d'un certain génie politique. Après Bocchoris, il continua à faire passer sur la vieille Egypte un souffle de libéralisme. Toutefois, il prenait garde

d'ébranler les fondements théocratiques de la civilisation égyptienne. S'il abolissait les sacrifices sanglants destinés à racheter la vie des défunts de marque, il permettait que l'on substituât aux victimes vivantes des figures de cire. Les prêtres n'avaient pas à se plaindre de lui. Il faisait construire beaucoup de temples, dont l'un, à Sais même, comportait des propylées qui surpassaient en beauté toutes les autres constructions de ce genre.

Amasis aimait les Grecs. Il le manifestait par des attentions à l'égard de leurs divinités, à l'égard d'Athénè particulièrement, que l'on confondait volontiers avec Isis, ou plutôt Néith, fondatrice de Sais. A Cyrène, il lui avait consacré une statue dorée; à Linde, deux statues de marbre. Mais il n'avait eu garde d'oublier Héra, à laquelle il avait offert pour son temple de Samos deux statues sculptées d'après ses propres traits. Ajoutons qu'il avait contribué pour mille talents d'alun (matière ignifuge) à la reconstruction du grand temple de Delphes, détruit en 548 par un incendie.

Amasis enfin avait pris pour femme une Grecque de Cyrène, et il avait favorisé l'installation d'une colonie grecque à Naucrate [1], continuant ainsi une politique inaugurée par Psammétique. Ajoutons que les Saïtes prétendaient que les Athéniens appartenaient à la même nation qu'eux avant l'engloutissement d'Atlantis. Leurs prêtres avaient exposé à Solon l'his-

1. C'est à Naucrate, sous le règne d'Amasis, que Rhodopis, « la belle au teint de rose », l'ancienne compagne d'esclavage d'Esope auprès du Samien Iadmon, s'était installée pour vendre ses charmes. Elle y avait été affranchie par Charaxos, frère de Sappho.

toire primitive d'Athènes dont les lois avaient encore leurs analogues en Egypte [1].

L'Egypte à cette époque jetait de tels feux qu'elle avait tout l'air de renaître dans toute son ancienne splendeur. Les peuples ont parfois, comme les individus, de ces surprenants regains de force vitale avant de mourir. Ils y épuisent tout d'un coup leurs suprêmes ressources. Cette renaissance saïte dont parlent les historiens, renaissance sociale et morale, autant qu'artistique et scientifique, n'était qu'un ultime appel fait par l'Egypte aux valeurs traditionnelles, aux sources ancestrales, pour prolonger de quelques années son existence.

*
* *

L'arrivée de Pythagore, dont le front rayonnait de toute la beauté et de tout le génie grecs, n'était certes pas faite pour déplaire à Amasis. Le souverain le reçut à bras ouverts, heureux de pouvoir s'entretenir avec un esprit que Polycrate n'avait pas manqué dç lui représenter comme exceptionnel même parmi les Hellènes. On aime à croire que Pythagore lui en imposa si bien qu'il dépouilla ses manières de soudard, et qu'il s'abstint de tenir le genre de propos qui allaient jusqu'à choquer ses commensaux habituels. Polycrate demandait à Amasis de bien vouloir recommander Pythagore auprès du sacerdoce égyptien. La demande était assez embarrassante. C'est que le sacerdoce d'Héliopolis, détenteur et défenseur des plus anciennes traditions théocratiques, ne recon-

1. Cf. le *Timêe* de Platon.

naissait guère l'autorité du nouveau Pharaon. Il ne pouvait consentir à voir en lui le fils de Râ, le descendant légitime de la première dynastie qui se confondait avec la grande Ennéade. Amasis avait-il même ses entrées libres dans le temple du Soleil? Avait-il subi dans la sacristie du temple, appelée la *Maison du Matin,* la cérémonie du sacre? Les deux prêtres commis à cette fonction, coiffés des masques d'Horus et de Thot, l'avaient-ils purifié avec les ablutions d'usage, en employant les mêmes objets rituels dont ils se servaient chaque matin pour la purification d'Atoum-Râ? Lui avaient-ils seulement ouvert les yeux selon le rite osirien, lui avaient-ils donné les vêtements, les couronnes et les talismans de Râ? Car c'était seulement après de pareilles cérémonies que le Pharaon, même quand il était reconnu d'ascendance divine, possédait son *ka* sur la terre et était admis lui-même au rang des dieux. Or, le *ka* royal, génie protecteur du Pharaon, habitait la *Maison du Matin.* Les prêtres d'Héliopolis, gardiens des anciens dogmes, jaloux de leur autorité sacrée, avaient-ils réuni l'usurpateur à son *ka?* L'apologue du bassin, si ingénieux et si bien tourné fût-il, s'il avait pu faire impression sur le populaire, leur apparaissait sans doute à eux comme une facétie d'esprit fort. On serait étonné qu'il les eût convaincus.

La situation d'Amasis envers le sacerdoce égyptien était donc assez délicate. En dépit de son scepticisme et de son sans-gêne, comme il ne manquait pas d'un certain sens politique, Amasis évitait probablement toute pression qui pût aboutir à des manifestations de résistance et de mauvaise volonté de la part d'un clergé réfractaire, dont il fallait ménager l'orgueil et

les préjugés de caste, et qui ne partageait certainement pas son goût pour le modernisme. Néanmoins, pour complaire à Pythagore, il fit signe à l'un de ses scribes, toujours prêt, accroupi, le calame à la main et la feuille de papyrus sur les genoux, à enregistrer, en signes harmonieusement tracés, ses paroles souveraines, et se mit à lui dicter une lettre d'introduction en faveur de son hôte auprès des hautes autorités religieuses. Peut-être Amasis pensait-il également que le voyageur samien, introduit dans la forteresse sacerdotale, serait à même de servir les desseins de sa politique.

***

M

Pythagore, muni du précieux papyrus, se rendit donc à Héliopolis en remontant sans doute sur quelque « baris [1] » la branche canopique du Delta. Héliopolis, antique métropole religieuse, dont Onou et Pi-Râ (ville de Râ) étaient les noms égyptiens, et qui, selon Plutarque, avait été bâtie par Actée, un des Héliades ou premiers habitants de l'île de Rhodes, qui lui avait donné le nom du Soleil, dont il se disait le fils, exerçait sur les Pharaons une attraction magnétique. Les Pharaons ne se sentaient bîSn respirer que dans une atmosphère divine. Le soleil Râ s'était alors substitué au dieu du Sud Horus, ou du moins il s'était mis à coopérer avec lui. Khephren s'était intitulé « Fils de Râ » et « Râ incarné », c'est-à-dire « Fils du Soleil », « Soleil incarné ». Râ est le dieu dispensateur des couronnés, et le disque du Soleil précède dès lors dans les inscriptions le nom reçu par le Pharaon au jour

1. **Barque à voiles de papyrus.**

du sacre. A partir de la Ve dynastie, le Soleil d'Héliopolis était devenu le maître incontesté de l'Egypte, dans le temporel comme dans le spirituel.

Cette hégémonie de Râ sur le monde égyptien était le résultat de l'ambition et de l'activité du clergé d'Héliopolis. Depuis des siècles Héliopolis constituait le plus actif des foyers intellectuels et scientifiques. De toute antiquité on y avait célébré des rites solaires. On y représentait le soleil tantôt sous la forme d'un faucon planant à travers le ciel, tantôt sous celle d'un scarabée roulant sa boule, tantôt sous celle d'un veau qui tette sa mère. On prêtait au soleil des aventures héroïques à l'issue, desquelles il avait assuré son hégémonie sur l'univers. On l'y invoquait sous le nom de Râ, bien que le nom du dieu local fût Atoum. Et puis on avait constitué l'Ennéade, consortium des neuf dieux primordiaux, dont les puissances coalisées sous la direction de Râ ne redoutaient aucune rivalité. Les joues rasées, toujours vêtus de lin blanc, s'interdisant de boire pendant le jour, tant qu'ils étaient sous les yeux du Soleil, leur seigneur et leur roi, les prêtres astronomes d'Héliopolis, fondateurs et directeurs du calendrier, dominaient donc toute l'Egypte de leur haute valeur spirituelle. Ils s'intitulaient eux-mêmes « Ceux-qui-voient ». D'ailleurs, au début de la Ve dynastie, ils n'avaient pas hésité à prendre la place même des Pharaons.

Evidemment, à l'époque de Pythagore, les prêtres d'Héliopolis étaient bien déchus de leur ancienne puissance temporelle. Mais ils n'en étaient que plus jaloux peut-être de leurs secrets scientifiques et de leurs privilèges spirituels, qu'ils défendaient avec âpreté contre les indiscrétions

et les empiétements des profanes. Porphyre nous conte que, malgré la recommandation d'Amasis, les prêtres d'Héliopolis ne consentirent pas à favoriser Pythagore de la moindre révélation. « Vous autres, Grecs, vous serez toujours des enfants... Vous ne possédez aucune antique tradition, aucune connaissance blanchie par le temps », avaient dit naguère à Solon leurs collègues de Sais. On se méfiait sans doute un peu dans le clergé égyptien de ces esprits curieux et turbulents, disputeurs et touche-à-tout, qui tenaient trop souvent à la fois d'Achille et d'Ulysse et dont l'impatience et le sans-gêne se permettaient les pires sacrilèges. Pythagore, d'ailleurs, n'était pas homme à se satisfaire du maigre enseignement que l'on accordait aux étrangers dans les écoles annexées aux temples. Les Héliopolitains le renvoyèrent aux prêtres de Memphis, comme étant plus âgés, disaient-ils, et plus à même de décider s'il était digne de l'initiation. Manière de se débarrasser poliment de lui, ou de mettre sa constance à l'épreuve, qui le sait?

***

Ayant essuyé ce premier échec, Pythagore se dirigea donc vers Memphis. Sur le parcours, il vit s'élever à l'horizon des sables les triangles des Pyramides. Il est à supposer que le philosophe, comme tous les voyageurs, s'arrêta de longues heures devant ces constructions prodigieuses, propres à confondre l'imagination, tout à fait étrangères au génie des Hellènes, dont les œuvres, comme les divinités, restent toujours conçues à la mesure de l'homme. Mais Pythagore se trouvait en présence du nombre lui-même, substance et forme des choses et des êtres, la pyramide étant, croyait-il, l'élément constitutif de la matière, la raison mathématique du feu. En présence de ces édifices gigantesques, la pensée de Pythagore ne se contentait pas de méditer, comme l'avait fait Thalès, un problème de géométrie pratique; encore moins, comme devait le faire plus tard Hérodote, d'établir une statistique sur les quantités d'oignons consommés par les ouvriers employés à leur construction. Entre ces arêtes, ces plans et ces sommets, de la base au pyramidion, restaient cachés des secrets numériques, secrets divins, qu'il était avide de connaître, et qu'il arracherait au sphinx immobile en sentinelle devant eux. Pour construire les pyramides, les architectes avaient appliqué certaines formules que conservaient dans leurs archives les prêtres de la *Maison du Matin.* Pythagore en obtiendrait communication. Des milliers de signes énigmatiques étaient gravés sur les parois soigneusement polies. Pythagore ne quitterait pas la terre égyptienne avant d'avoir appris à lire ces textes rédigés par les prêtres d'Héliopolis.

La ville de Memphis, c'est-à-dire le Mur-Blanc, ville dePhtah etBalance-des-deux-Terres, avait été fondée par Ménès. Nombreux y étaient les temples élevés à la gloire de Râ. Ils pointaient vers le ciel leurs obélisques de pierre blanche, affilés et brillants, qui représentaient le rayon du Soleil, le regard direct de Râ. Partout sur les édifices resplendissait le disque sacré. Il n'était guère de temple qui ne fût consacré à quelque attribut ou quelque aspect du dieu de lumière. Il y avait le Temps de Râ, la Campagne de Râ, la Place du Cœur de Râ, le Repos de Râ, la Gloire de Cœur de Râ, l'horizon

de Râ. C'était, selon l'heureuse expression de M. A. Moret, une véritable litanie de pierre composée en l'honneur du Soleil.

***

Pythagore s'étant présenté devant les prêtres de Memphis, ceux-ci ne consentirent pas plus que leurs confrères d'Héliopolis à reconnaître en lui un fils du Soleil. Ils le renvoyèrent à leurs confrères de Diospolis, c'est-à-dire de Thèbes, Thèbes-aux-cent-Portes, la ville d'Amon, où se dressaient encore dans toute leur splendeur, sur la rive orientale du Nil, les deux groupes de temples de Karnak et de Louqsor, élevés à la gloire d'Amon-Râ, que l'on désignait sous le nom de *Trônes-des-deux-Terres,* et qui se présentaient squs l'aspect de vastes villes sacerdotales *. De Thoutmès I[er] aux Ramsès, les Pharaons n'avaient cessé d'agrandir, d'embellir et d'enrichir le temple primitif élevé par Amennemhat et Denouset. Prodiges d'architecture à bouleverser la raison. Mais Pythagore restait maître de son esprit. Eut-il ;in seul mouvement de surprise devant cette accumulation inouïe de temples, de palais, de sépulcres, de statues dont les dimensions défiaient Yintelligence comme les sens? « Ne s'étonner de rien », oùSèv 0au(iàÇea0ai,

1. «Le temple était alors la maison du dieu, au sens le plus terre à terre du mot. Il y logeait en personne comme Pharaon dans ses palais, et, de même que les palais humains, ce palais divin contenait les éléments d'une ville complète..., hôtels du haut clergé, manses des prêtres inférieurs, taudis des serfs sacrés, magasins où recueillir les revenus du dieu, celliers, greniers, écuries, étables, tout ce qui est indispensable à un souverain qui entend tenir son rang avec honneur. » (G. Maspéro, *Ruines et paysages d'Egypte.)*

c'est, d'après Plutarque, une maxime pythagoricienne. D'ailleurs, pour Pythagore, la construction correcte d'un triangle était une œuvre bien plus extraordinaire que l'extraction, le transport et la taille de ces blocs énormes de pierre.

En revanche, cette impassibilité avait de quoi étonner les prêtres. Jamais ils n'avaient vu cela. Qu'était-ce donc que ce personnage aux longs cheveux, aussi beau qu'Osiris au jour de sa résurrection, et dont les regards se posaient sur les choses comme si elles lui avaient été depuis longtemps, de tout temps, familièrement connues. Ils prirent les lettres qu'il leur tendait, mais avant même qu'ils les eussent décachetées, Pythagore leur en disait le contenu exact. Les prêtres n'avaient plus qu'à s'incliner et à ouvrir toutes grandes les portes de leurs sanctuaires à celui dont la science et les dons de voyance étaient tels. Ils lui firent néanmoins subir les épreuves. Pythagore, comme l'on pense bien, triompha de toutes, des plus dures, des plus ardues, des plus périlleuses. Alors les Diospolitains, convaincus, l'initièrent à leurs mystères et lui firent place à leurs sacrifices; ils l'admirent à pénétrer dans l'adytum, la place mystérieuse, le lieu où réside l'image vivante du dieu dans la cabine de la barque sacrée. Chose étonnante, les démarches de Pythagore avaient exactement, point par point, suivi le protocole indiqué dans le papyrus de la XIX[e] dynastie, dit papyrus de Leyde : Quand il y a un message au ciel, on l'entend à Héliopolis, on le répète à Memphis, on en fait une lettre pour la ville d'Amon. La réponse en est donnée à Thèbes, et un ordre en sort...

*
* *

Pythagore devait, d'après la tradition, rester vingt-deux ans sur la terre des Pharaons, jusqu'à sa conquête par Cambyse (525). C'est dire qu'il eut le temps de se naturaliser Egyptien. Il était arrivé pour assister aux derniers moments de l'Egypte pharaonique, pour en recueillir les suprêmes paroles, le testament philosophique et religieux.

Pythagore se mit tout d'abord à étudier la langue et les écritures égyptiennes, le langage épistolaire, les hiéroglyphes et l'écriture symbolique, nous dit Porphyre, c'est-à-dire, si l'on comprend bien, les caractères phonétiques de l'écriture démotique, les signes idéographiques et les signes emblématiques. Etude préliminaire indispensable à qui voulait connaître à fond les mythes, les doctrines théologiques et les systèmes scientifiques. D'après Plutarque, le maître de Pythagore fut le prêtre héliopolitain Enuphis, qui sans doute lui fit lire, avec commentaires, le texte des pyramides. C'est ainsi que Pythagore put connaître dans tous ses détails l'histoire de la création du monde par Khepri-Râ-Atoum et celle de la lutte du dieu pour le maintien de so^n gouvernement contre les puissances de ténèbres représentées par Seth-Apophis. Il lut toutes ces histoires extraordinaires de généalogies divines où se plaisait l'imagination du peuple égyptien. Mais Pythagore s'intéressait certainement beaucoup plus à l'expression abstraite du système du monde qu'avait élaboré le sacerdoce héliopolitain en suivant d'assez près les contours des légendes mythologiques.

Selon les théologiens d'Héliopolis, existait

avant toutes choses un chaos inorganisé, sorte de masse liquide où flottaient les semences des choses; c'était le *Noun,* où habitait également un esprit indéfini, qui, par un effort pour conquérir son indépendance personnelle, avait réussi à s'en dégager et à devenir la Lumière. C'est Atoum, le démiurge, qui créera toutes les choses par le Verbe en prononçant leurs noms. Le Verbe-Raison représenté par Thot, « Seigneur-des-Paroles divines », préside à l'harmonie de l'Univers, avec Phtah, l'Intelligence et Horus, le Cœur. Il semble hors de doute que Thalès et Anaximandre aient été inspirés par ces doctrines, et Pythagore à leur suite. Le sage de Samos, lorsqu'il parlera de l'âme créatrice de l'harmonie, se rappellera lui aussi les enseignements de ses maîtres égyptiens, et il n'aura garde d'oublier le rôle du Ka, essence primordiale qui se divise en essences individuelles, âmes ou génies, chargées de coopérer à l'ordre dans la confusion initiale du *Noun.* D'ailleurs le dieu de Pythagore, Apollon, ne s'est-il pas dès lors confondu avec Atoum-Râ, dont la figure symbolique, le disque ailé, brillait à la pointe des obélisques, dont il avait appris dès ses premières leçons à reconnaître le signe dans les textes hiéroglyphiques, et que les prêtres lui avaient appliqué en feuilles d'or sur la cuisse après l'avoir adopté comme un des leurs. Ce qui donna cours à la légende que Pythagore avait une cuisse en or.

Pythagore fut initié également à la doctrine osirienne, autrement dit aux mystères de la mort et de la survie, que les Egyptiens avaient toujours placés au premier rang de leurs préoccupations. Comment Pythagore en effet n'aurait-il pas assisté aux représentations de la passion du dieu, victime de Typhon, aux épi-

sodés successifs de sa mort, de son ensevelissement, de sa résurrection, à la grande illumination destinée à faciliter la quête d'Isis, à la procession solennelle qui accompagnait la barque divine, à la confection des « jardins d'Osiris » (analogues à ceux d'Adonis) [1] ? Osiris, qui représente la vie terrestre et la vie posthume, est le complément de Râ, créateur et organisateur. Le *Livre des Morts* ne dit-il pas qu'Osiris s'appelle « Hier » et que Râ s'appelle « Demain » ? La théologie et la liturgie égyptiennes apprenaient à Pythagore à ne pas séparer les deux problèmes de la vie et de l'au-delà. La mort est une renaissance, elle est le commencement d'une autre vie. Il n'est pas interdit de penser que Pythagore a été admis à bénéficier de la faveur d'une seconde naissance en passant par le rite totémique de la peau génératrice, rite qui assurait à l'initié une survivance éternelle. En vertu de ces croyances, il s'agissait pour l'Egyptien de sortir de la vie terrestre pur et sans tache, «de se séparer de ses péchés pour voir la face des dieux ». Aussi pratiquait-il la confession, du moins négative, et vers la fin de l'empire, la religion s'étai^-elle débarrassée des formules magiques pour devenir l'expression d'une foi personnelle et d'un désir fervent de faire son salut. Pythagore prescrivit plus tard à ses disciples l'examen de conscience bi-quotidien. Il est permis de voir dans cette prescription, comme dans celles qui concernent le respect de la vie sous toutes ses iormes avec les interdictions et les tabous qui en dérivent, une influence égyptienne [2]. Nous aimons à croire que Pythagore a répété cette belle prière qu'enseignaient les prêtres d'Amon-Râ : « Cœur de ma mère, cœur de ma naissance, cœur que j'avais sur la terre, ne t'élève pas en témoignage contre moi; ne sois pas mon adversaire contre les puissances divines; ne pèse pas contre moi..., ne fais pas surgir de grief contre moi devant le grand dieu de l'Occident. »

1. Cf. à ce sujet A. Moret, *Les Mystères égyptiens.*

2. Pour la métempsycose, cela resterait douteux, malgré l'afFirmation d'Hérodote.

A coup sûr, Pythagore a pu emprunter à l'Egypte certains éléments de sa philosophie. Mais ce qui le sollicitait avec le plus de force, c'étaient évidemment les mathématiques. Cependant a-t-il trouvé auprès des Egyptiens de quoi satisfaire toute sa curiosité en ce domaine? Certes les Egyptiens possédaient une mathématique à l'usage des arpenteurs, des architectes et des comptables, mathématique qui se réduisait à un certain lot de formules opératoires propres à résoudre les problèmes de pratique courante, et dont ils avaient composé des manuels, comme celui que nous a conservé le papyrus Rhind. Mais en dehors de cette science primaire, expérimentale, qui se contente de la preuve sans se soucier de la démonstration, avaient-ils posé les fondements d'une mathématique spéculative? Comme le fait remarquer M. Abel Rey, « nous sommes peut-être, avec notre documentation égyptienne, en face de la documentation qu'on rencontrerait dans quatre mille ans en débrouillant les ruines de notre civilisation, s'il n'en restait que des livres de classe [1] ». Les grandes vérités mathématiques, celles qui ne sont pas d'usage commun, étaient peut-être cachées soigneusement au fond des sanctuaires et réservées à quelques initiés.

1. *La Jeunesse de la Science grecque.*

Ainsi que le dit Aristote, les loisirs dont jouissaient les prêtres égyptiens leur avaient permis d'approfondir la science des nombres.

Mais en vertu de leur xénophobie, de leur esprit de caste, de leur méfiance professionnelle et même de leur foi religieuse, les prêtres n'étaient guère disposés à livrer aux profanes le plus précieux de leurs connaissances. Qu'on imagine d'ailleurs le tremblement sacré qui s'emparait de l'esprit quand il était mis en contact avec certaines combinaisons arithmétiques ou géométriques. N'allait-on pas, de formule en formule, découvrir bientôt celle qui permettrait d'accéder à la toute-puissance, de bouleverser le monde, de plier les éléments à toutes ses volontés? La prudence était nécessaire. Le dieu à tête d'ibis, Thot-Hermès, le dieu de l'Intelligence, « dieu des paroles divines » qui révèle les arts et les sciences à ses prêtres, ne permettait pas qu'on divulguât ses grands secrets au profit d'une masse stupide qui en aurait immédiatement abusé pour de mauvaises fins. « Arts et Sciences en tout genre étaient des mystères, dont les hommes ne prenaient connaissance que par révélation divine [x]. » C'est ainsi qu'en notre Moyen Age les alchimistes n'introduisaient pas le commun des mortels au milieu de leurs fourneaux et de leurs cornues. Nous savons que dès l'année 1850 les Egyptiens connaissaient la formule du tronc de pyramide : ce qui semble supposer tout de même autre chose que la connaissance de notions rudimentaires et représenter le résultat de recherches approfondies. Mais^en ce domaine nous ne saurions tout de même* suivre les spéculations de

1. A. Moret, *Les Mystères égyptiens.*

certains auteurs, de Piazzi Smith en particulier, qui vont jusqu'à découvrir dans les proportions de la pyramide de Chéops, employée comme étalon universel, le nombre *n,* le nombre d'or (rapport entre le côté du pentagone et la diagonale), la distance entre la terre et le soleil, la circonférence de la terre et cent autres merveilles de ce genre.

Même en rabattant quelque peu de la science égyptienne, Pythagore, après Thalès, qui avait, paraît-il, emprunté aux Egyptiens la notion que le nombre est une somme d'unités, put, après avoir voué une statuette à Maït, compagne de Thot et déesse de la Vérité, recueillir dans les temples de précieuses données sur les rapports mathématiques, et spécialement sur les proportions qui président à la construction des triangles, proportions que les architectes et les harpédonaptes, c'est-à-dire les tendeurs de cordeau ou arpenteurs, avaient été conduits à étudier de près pour l'orientation des édifices et pour l'ajustement des pierres dont ils étaient construits. On ne sait trop ni où, ni quand, ni comment Pythagore a découvert le fameux théorème qui porte son nom et qui définit le rapport de l'hypoténuse avec les deux autres côtés du triangle rectangle. Il est probable que, sous des formes simplifiées, ce théorème était depuis longtemps déjà connu en Orient. Callimaque raconte dans ses *ïambes* que l'Arcadien Bathyclès, qui apportait à Thalès la coupe d'or[1] offerte au plus sage des Grecs, avait trouvé le savant dans le temple A Didymes près de Milet occupé à tracer sur le sol, du bout de sa férule, la figure trouvée par Euphorbe le

1. D'autres parlent d'un trépied.

Phrygien. Par Euphorbe, c'est-à-dire par Pythagore lui-même, qui prétendait avoir été dans une vie antérieure ce héros de la guerre de Troie. Le problème du « pont-aux-ânes » passionnait le monde savant de l'époque. Et quand Pythagore en eut découvert la démonstration applicable à tous les cas, il considéra, dit-on, cette découverte comme une faveur de la divinité; on raconte en effet qu'il s'empressa, en guise d'action de grâces, de sacrifier une hécatombe[1]. Geste de profonde modestie et de haute sérénité intellectuelle, à côté duquel la course d'Archimède répétant son « Eurêka » dans les rues de Syracuse manque tout à fait de sang-froid au point de nous paraître puérile et ridicule.

Pour Pythagore, autant que pour les Egyptiens, la science mathématique est une science religieuse. Elle est d'essence mystique, et les nombres, avec les figures qui en dérivent, ont tous une valeur de symbole et se doublent d'un attribut divin. Les nombres sont autre chose que mesure. En eux résident l'explication et la raison de toutes choses. Au contact de ses maîtres égyptiens, Pythagore a laissé loin derrière lui le terrain de la réalité concrète où Thalès se confinait dans ses ingénieux calculs.

1. Hécatombe factice, corrigent certains, composée d'animaux en pâte de farine, puisque Pythagore n'admettait p'&s les sacrifices sanglants. D'ailleurs les auteurs ne sont pas d'accord sur la découverte qui fut l'occasion de ce sacrifice. Certains disent que ce fut à l'occasion de la mesure de l'aire de la section parabolique du cône. (Cf. Plutarque dans son traité *On ne peut vivre en suivant la,doctrine d'Epicure.)*

*
* *

Grâce à son prestige quasi divin, Pythagore avait réussi à forcer les intimes secrets de cette Egypte hermétique qui, depuis des millénaires, cherchait dans le fond des tombeaux la solution des problèmes de la vie. Il recueille dans les métropoles religieuses des bords du Nil tout un trésor de science et de sagesse dont il fera profiter les Grecs en modifiant leurs vieilles conceptions sur la destinée de l'homme comme sur la constitution de l'univers. Désormais Homère et Hésiode ne seront plus les directeurs exclusifs de la conscience grecque, ni leurs seuls guides intellectuels. Des pensées plus hautes et plus pures ennobliront ce que les conceptions de ces poètes ont de trop terrestrement humain. Les dieux de l'Olympe y gagneront. Ils seront moins agités de passions. Ils se montreront supérieurs désormais aux hommes qu'ils gouvernent. Ils atteindront enfin à la perfection divine, et deviendront les dignes inspirateurs de Pindare, de Sophocle et de Platon. La morale ne se contentera plus de recettes propres à garantir la sécurité de l'individu envers la nécessité ou les hommes. Elle deviendra une doctrine de perfectionnement et de salut. Quant à la science elle se libérera complètement des fictions poétiques et mythiques pour reconnaître la raison comme son seul guide. Elle distinguera la réalité de l'apparence, le noumène du phénomène; elle deviendra recherche désintéressée de la vérité *.

1. Une nouvelle école d'égyptologie, dite symboliste, confirme par ses découvertes nos propres conjectures au sujet des enseignements que 'Pythagore aurait

retirés de son séjour auprès du clergé égyptien. En effet, pour cette nouvelle école, « le temple est à l'image du ciel ». Il est « l'incarnation des connaissances astronomiques de ses auteurs, il permet de traduire la loi commune à tout l'univers, et qui est la loi du Nombre ». Il est enfin la demeure du Neter (le principe divin), aspect du tout, qui est Unité; son enseignement global sera la genèse du monde. « Aussi reconstruisait-on le temple à certaines dates indiquées par révolution cosmologique. » La doctrine pythagoricienne se conforme précisément à ces conceptions. Nous ne pouvons penser que ce soit là simple coïncidence.

V

CHUTE DE L'EGYPTE

Tandis que les prêtres égyp tiens transmettaient à Pythagore l'héritage de leur sagesse, la puissance perse, se substituant à celle des Mèdes, s'imposait aux vallées del'Euphrate et duTigre, s'étendait sur la Syrie, sur l'Asie Mineure et faisait peser sa lourde menace sur l'Egypte elle-même. Cyaxare (Ouvakhshatra), roi des Mèdes, étant mort en 584, son fils Astyage (Ishtumegu) était monté sur le trône. Mais Astyage ne songeait qu'à jouir de son opulence. Ce n'était pas un guerrier; il préférait la chasse aux batailles. Aussi l'empire des Mèdes était-il tombé sous la domination des Perses achéménides qui régnaient à Suse. Cyrus (Kurach II), quatrième prince de cette dynastie, avait battu les Mèdes en 550 et fondé rapidement, grâce à son prestige légendaire, à son génie militaire et à ses talents d'organisateur, ce vaste empire perse qui allait bientôt tenir le premier rang dans l'histoire, jusqu'à Marathon et Salamine.



Après sa victoire sur Astyage, Cyrus avait d'abord attaqué Crésus, lequel venait d'annexer

Milet et les colonies grecques de l'Ionie. Le royaume de Lydie avec les fabuleuses richesses de son roi était tombé au pouvoir des Perses. Sardes, la capitale, avait été prise en 546. Après quoi, ç'avait été le tour des colonies grecques, qui avaient eu le tort de ne pas venir en aide à Crésus et de compter sur le secours des Spartiates. C'est à cette époque que se place l'exode massif des Phocéens, qui prirent alors la mer pour aller rejoindre leurs compatriotes établis soixante ans plus tôt à Marseille. Cyrus poursuivait ses conquêtes en soumettant la Margiane, la Sogdiane, les Saces. Il s'emparait de Babylone et recevait la soumission de Nabonide (539). Peu de temps après, il autorisait les Juifs exilés à rentrer à Jérusalem et à reconstruire leur temple (536). Mais son étoile s'était brusquement éteinte. Cyrus était battu et tué en 529 dans une grande bataille contre les Massagètes, peuple de Scythie, que commandait leur reine Tomyris. La reine lui avait fait couper la tête pour la plonger dans une outre remplie de sang. Ainsi s'achevait une existence glorieusement romanesque, qui se présente d'un bout à l'autre comme un beau conte oriental, et dont Mlle de Scudéry devait faire le plus gros succès de librairie de son temps.

***

Le fils de Cyrus, Cambyse, poursuivit les conquêtes perses en se tournant du côté de l'Egypte. Amasis, qui était bien renseigné sur l'accroissement de la puissance perse et sur les ambitions des Achéménides, commençait à s'alarmer sérieusement, et s'apprêtait à défendre la terre des Pharaons contre une invasion. C'est alors

que, pour disposer d'une marine à opposer à celle des Phéniciens et des Ioniens soumis à Cambyse, il avait contracté alliance avec les Grecs insulaires et en particulier avec Polycrate, qui, nous l'avons vu, nourrissait l'ambition de devenir le maître de la mer et possédait une puissante flotte. Amasis, qui avait un intérêt direct à la prospérité de Polycrate, lui avait conseillé, pour s'assurer contre l'adversité, de sacrifier l'objet auquel il tenait le plus: « Il est doux d'apprendre, lui avait-il écrit selon Hérodote, qu'un ami et un allié vit dans la prospérité; cependant des succès continuels ne me plaisent pas à moi qui sais combien la divinité est jalouse. Je souhaite donc, et pour moi et pour ceux qui me sont chers, des succès et des revers, et je préfère que la vie soit faite d'une suite de vicissitudes plutôt que de s'écouler dans un bonheur sans mélange, car je ne connais personne qui, ayant réussi en tout, n'ait fini par un renversement total de fortune. Ainsi, si vous voulez me croire, vous agirez vous-même contre votre propre bonheur. Réfléchissez à ce que vous avez de plus précieux et de plus cher, et défaites-vous-en définitivement. » Polycrate n'eut pas longtemps à réfléchir. L'objet auquel sans conteste il tenait le plus était l'émeraude, montée sur or, qu'il portait toujours au doigt, et qui avait été gravée par le grand artiste Théodôros, fils de Télècle. Polycrate avait donc fait équiper une de ses pentécontores, s'y était embarqué avec ses amis, avait gagné le large, et en grande cérémonie avait jeté son bel anneau dans les flots bleus. Sorte de sacrifice à Poséidon qui le comblait alors de ses faveurs, et dont le beau temple, édifié par les Ioniens, se montrait à sa vue sur le promontoire du Mycale.

Ayant vu s'effacer dans la mer les cercles d'onde qui marquaient l'immersion de la bague, Polycrate était rentré dans son palais pour s'abandonner au chagrin que lui causait cette perte. Quelques jours après, une semaine à peine, un pêcheur tirait de l'eau un énorme poisson, la doyenne peut-être des dorades qui pullulaient dans les courants entre l'île et la côte, et jugeant que sa prise était bien digne de la table princière de Polycrate, il se faisait introduire auprès du tyran. Admis en sa présence, le pauvre pêcheur, bonnet au poing, avait offert son poisson : « Quoique je ne vive, avait-il dit, que du travail de mes mains, je n'ai pas voulu vendre ce poisson sur le marché; il n'est digne que de vous; je vous l'apporte, et je vous en fais cadeau. » Polycrate, flatté de cette marque de sympathie populaire, non content de remercier le pêcheur, l'avait invité à dîner à sa table pour y déguster en sa compagnie la chair du prodigieux poisson. Le maître queux vint prendre lui-même la pièce pour l'emporter à la cuisine et la vider de ses propres mains. C'est alors que dans les boyaux, il avait retrouvé l'émeraude, plus verte que jamais. Il s'était empressé de l'apporter à Polycrate. Celui-ci ne put s'empêcher de voir un miracle dans ce retour inattendu, et il écrivit sans attendre à Amasis pour l'en informer. Le Pharaon en conclut qu'il était impossible d'arracher un homme au sort que lui réservait le destin, et que Polycrate, quoi qu'il fît, aurait une fin malheureuse. Soit qu'il craignît d'avoir à partager lui-même ses malheurs, ou que son peuple n'eût à en souffrir, il dépêcha un messager pour rompre son alliance avec le tyran.

On peut supposer que c'est après cette rup-

ture que Polycrate mit à la disposition de Cambyse, qui préparait alors son expédition contre l'Egypte, des soldats de marine comme troupes auxiliaires.

Amasis ne vécut pas assez pour connaître les malheurs du tyran de Samos, ni même ceux de l'Egypte. Il mourut six mois avant le déclenchement de l'offensive perse, laissant Psammétique, troisième du nom, sur le trône (525).

*
* *

Sur les causes, ou plutôt sur les prétextes de l'invasion, Hérodote nous conte encore de curieuses histoires. Cambyse, sur les instigations d'un médecin égyptien, un ophtalmologiste, ennemi personnel d'Amasis, aurait demandé la fille du Pharaon en mariage. Mais Amasis, qui se doutait bien que le roi des Perses ne la prendrait pas comme femme légitime, lui avait envoyé à la place Nitétis, fille de son prédécesseur Apriès. Nitétis aurait révélé la supercherie, et Cambyse pour se venger s'était déterminé à marcher sur l'Egypte. On prétendait aussi que c'était Cyrus qui avait épousé Nitétis. Celle-ci, d'après cette version, lui avait donné un fils, qui n'était autre que Cambyse en personne, lequel aurait été par conséquent le propre petit-fils d'Apriès, et pouvait en conséquence faire valoir ses droits sur la double couronne des Pharaons. Cassandane, femme de Cyrus, se serait plainte un jour d'être délaissée en faveur de l'Egyptienne. Alors Cambyse, qui n'était encore qu'un gamin de dix ans, s'était écrié : « Patience, maman; quand je serai grand, je te vengerai en saccageant l'Egypte. »

Quoi qu'il en soit du prétexte invoqué, Cambyse accélérait les préparatifs de l'invasion, étu-

diant de près son itinéraire, s'assurant la neutralité des Arabes, et organisant le ravitaillement en eau potable pour la traversée du désert. Il recevait les conseils d'un certain Phanès, Grec d'Halicarnasse, renommé pour ses talents militaires, et qui avait quitté le service d'Amasis à la suite de quelque fâcherie. Cambyse partait de Cadytis, c'est-à-dire selon certains, de Jérusalem, selon d'autres de Gaza. Pour la traversée des régions arides qui séparent la Syrie de l'Egypte les caravaniers utilisaient habituellement des jarres. Comme Cambyse ne disposait pas de tels récipients, il s'entendit avec les Arabes qui lui fabriquèrent des outres en cuir de chameau, et les apportèrent toutes remplies d'eau sur le passage des troupes. Selon certains, les Arabes avaient fait encore mieux : ils auraient établi un pipe-line qui, partant d'un oued, aboutissait dans le désert en trois points différents.

***

C'est ainsi que Cambyse, grâce aux Bédouins, traversa sans difficulté les sables brûlants, et vint camper à la frontière de l'Egypte, face à l'armée égyptienne. La bataille s'engagea devant Péluse, bataille sanglante, où les pertes des deux côtés furent considérables, et qui se termina par la défaite complète de l'armée égyptienne (525). C'est sur l'emplacement de cette bataille qu'Hérodote constata, ou du moins crut constater en frappant dessus avec un caillou, la fragilité du crâne des Perses, et au contraire, la solidité de celui des Egyptiens. L'armée égyptienne en déroute se retrancha dans Memphis, où Cambyse finit par entrer après un siège assez long. Cambyse vainqueur se livra à toutes sortes de

violences et de représailles, faisant exécuter le fils du Pharaon, obligeant sa fille à des travaux d'esclave. Néanmoins il ménagea d'abord Psammétique lui-même. Ce ne fut que plus tard qu'il le condamna à boire du sang de taureau pour avoir comploté dans l'espoir de reprendre le pschent[1]. Il se rendit à Sais, où le corps d'Amasis reposait dans un tombeau élevé dans l'enceinte d'un temple consacré à Isis. Il se livra à toutes sortes d'insultes et de profanations contre le corps momifié du Pharaon. On le battit de verges, on lui arracha les cheveux, on lui larda la peau à coups d'aiguille, enfin on le brûla, ce qui fut considéré par les Perses mêmes comme un abominable sacrilège, puisque, considérant le feu comme divin, ils n'admettaient pas qu'on le souillât au contact d'un cadavre. Mais l'acte le plus abominable de Cambyse fut perpétré contre le dieu Apis. La population de Memphis, malgré la défaite, était en liesse. Le dieu Apis venait d'apparaître, sous la forme d'un bœuf naturellement, avec la marque blanche sur le front, l'aigle sur le dos, des poils doubles à la queue et le scarabée sur la langue, tous les signes d'une indéniable authenticité (nous soupçonnerions volontiers les prêtres égyptiens d'avoir eu toujours sous la main, dans une étable secrète, un bœuf Apis destiné à servir dans les circonstances graves). Cambyse se fit présenter l'animal. Mais au lieu de se prosterner devant lui, il le frappa d'un coup de poignard. C'est à partir de ce jour que Cambyse perdit complètement le contrôle de ses actes. Il fit tuer son frère Smerdis (Bardiva), gouverneur des provinces orientales de

1. On dit aussi que le dernier Pharaon périt sur le champ de bataille de Péluse.

la Perse, craignant que celui-ci ne prit sa place; il fit mourir sa sœur Roxane, qu'il avait prise pour femme en dépit des lois perses. C'était une frénésie de meurtres. Comme son ministre Prexaspès lui avait un jour rapporté que les Perses disaient de lui que c'était un ivrogne, Cambyse pour lui démontrer qu'il restait maître de ses réflexes, et qu'il n'avait pas les tremblements de l'alcoolique, saisit un arc, et prenant le fils de son ministre comme cible, le transperça d'une flèche en plein cœur. Crésus, qu'il traînait à sa suite, avait beau lui prodiguer les conseils de modération appuyés sur sa triste expérience personnelle et sur le sentiment des obligations qu'il devait à Cyrus, lequel lui avait confié le soin de veiller sur son fils, il n'en persistait pas moins dans l'intempérance. Un jour même, excédé de ses sermons, il bondit sur son arc pour tuer l'ex-roi de Lydie. Crésus réussit à lui échapper, grâce à la complicité de certains Perses, qui aidèrent à le cacher, alors qu'ils avaient reçu l'ordre de l'exécuter. Cambyse, ayant appris quelques jours après que Crésus vivait encore, s'en montra ravi, ce qui ne l'empêcha nullement, étant donné son incohérence, de faire périr les Perses qui ne lui avaient pas obéi.

C'est ainsi que Cambyse, fou épileptique, se distinguait par toutes sortes de fantaisies sanglantes, tandis qu'il adoptait la double cartouche, le protocole et le costume des pharaons. Son séjour en Egypte allait se prolonger jusqu'en 522. Pendant ce temps, les mages fomentaient contre lui une vaste conspiration.

*
* *

L'Egypte était finie. Pythagore avait sans doute aperçu depuis longtemps les fissures qui

annonçaient sa ruine. Le jour vient où les tombeaux les plus hermétiquement clos, les sarcophages les mieux défendus contre la profanation sont défoncés par la hache d'un conquérant barbare. La momie la mieux embaumée, la plus soigneusement et étroitement emmaillotée finit par se craqueler et tomber en poussière. Pythagore avait, bien sûr, diagnostiqué la fin prochaine, imminente de l'Egypte pharaonique. Il en avait recueilli les suprêmes confidences. L'invasion perse ne l'avait ni surpris ni troublé. Ce n'était qu'une contingence, une misérable vicissitude dans la vie du Cosmos, pas beaucoup plus qu'un éternuement dans celle d'un individu. QU£mt à lui, il était prisonnier de Cambyse. Il acceptait sans doute la chose comme une volonté du destin, volonté qu'il avait prévue comme tout le reste. Et puis, n'était-il pas sollicité d'une certaine curiosité à l'égard de ces pays de Sumer et d'Akkad, dont les traditions étaient peut-être encore plus anciennes que celles du Delta et de la vallée du Nil?

VI

LA BABYLONIE

Le séjour de Pythagore en Babylonie est assez nettement inscrit dans les textes. Il s'enchaîne très logiquement avec le séjour en Egypte et concorde parfaitement avec les circonstances historiques. Il répond d'autre part à certaines exigences de la pensée et de la science pythagoriciennes. Comment Pythagore n'aurait-il pas été désireux de s'entretenir avec les astronomes chaldéens, avec les mages de Médie et avec les disciples de Zoroastre? Et ce désir était si facile à satisfaire, quand il lui suffisait de suivre le char du Soleil, le grand char vide traîné par huit chevaux blancs qui précédait toujours l'armée perse en campagne.

Parmi les prisonniers de marque qui suivaient Cambyse, il y avait toujours, nous l'imaginons, le vieux Crésus. Celui-ci avait, bien sûr, trouvé en Pythagore un auditeur attentif pour écouter le récit de ses malheurs et les discours que le sage Solon lui avait tenus à Sardes, dans son propre palais, lorsqu'il prétendait, lui Crésus, dans sa présomption royale, être l'homme le plus heureux du monde. Crésus avait retenu mot par mot les paroles du législateur d'Athènes. Lorsque Cyrus, son vainqueur,

s'était apprêté à le livrer aux flammes d'un bûcher, Crésus avait prononcé trois fois le nom de Solon. Le roi des Perses sans attendre avait demandé à ses interprètes le sens de cette invocation. Crésus avait répondu lui-même que c'était le nom de celui dont les rois ne paieraient pas l'entretien trop cher de toutes leurs richesses. Cyrus avait donné ordre d'éteindre les flammes. Mais leur violence était telle que tous les efforts restaient vains. Crésus alors avait invoqué le secours d'Apollon, qui, entendant son appel et reconnaissant des dons nombreux qu'il lui avait envoyés à Delphes, avait fait éclater un violent orage accompagné de torrents de pluie pour noyer les flammes. Depuis ce miracle l'ex-roi de Lydie avait vécu en ami et conseiller auprès du roi des Perses.

« O Crésus, lui avait dit autrefois Solon, pourquoi m'interrogez-vous sur la destinée humaine, moi qui sais combien la divinité, toujours jalouse des prospérités, est prompte à les bouleverser...? L'homme est, ô Crésus, toute misère. L'homme le plus riche n'est pas plus heureux que celui qui vit au jour le jour... On voit même des hommes avec de grandes richesses être malheureux, tandis que beaucoup d'autres, dans la médiocrité, sont parfaitement heureux... Il faut en toutes choses considérer la fin, puisque la divinité ruine souvent de fond en comble ceux à qui elle a fait entrevoir la félicité. »

Ces propos représentent une certaine philosophie morale, empreinte d'austérité, et pourrait-on dire de puritanisme, qui aura cours pendant toute* l'Antiquité, d'où dérivent l'ataraxie épicurienne et la constance avec l'abstinence stoïcienne, et qui du reste n'a pas perdu toute valeur, même à notre époque; philosophie

certes démunie d'espérance, qui ne visait pas au-delà de la mort et limitait la condition humaine à celle des bêtes inquiètes qui se recroquevillent dans la crainte des coups, même quand on leur présente un bon morceau. Elle contenait encore des traces de l'état d'âme d'une humanité primitive mal équipée, mal outillée contre les menaces du lendemain comme contre les nécessités de l'aujourd'hui. Elle ne répondait pas aux besoins nouveaux ni aux possibilités nouvelles d'une humanité qui* sentait chaque jour augmenter sa puissance et sa liberté d'action; qui osait enfin regarder en face les forces aveugles de la nécessité et de la fatalité.

Pythagore pensait que la véritable sagesse doit avoir des ambitions plus hautes que celles que proposait Solon. La philosophie de la médiocrité, quand elle ne se complète pas de hautes espérances spirituelles, est un matérialisme plus stérile que celui de la richesse et de la puissance, lequel, au moins, permet à l'homme de prendre conscience de sa véritable grandeur en le libérant des besognes abrutissantes destinées à assurer sa pitance quotidienne. Les regards de Pythagore allaient bien au-delà. Richesse, pauvreté, ce n'étaient après tout que des accidents. Tel qui est pauvre est quelquefois plus avide que Crésus lui-même. Et Pythagore rêvait déjà d'une cité idéale, parfaite, où ces mots de pauvreté et de richesse n'auraient plus de sens, chacun ne désirant rien de plus que la part qui lui reviendrait en vertu des lois de l'harmoniê.

***

Pythagore, selon certaines vraisemblances, suivait donc Cambyse sur la route de son

retour. On venait d'arriver à Ecbatane de Syrie. Or, pendant l'absence du Grand Roi, deux mages s'étaient révoltés, deux frères, dont l'un s'appelait Patizythès et dont l'autre, Gaumâta, se faisait appeler Smerdis, du même nom que le frère de Cambyse que celui-ci avait fait assassiner, auquel il ressemblait d'une façon surprenante. Comme la plupart des Perses ignoraient la mort du frère de leur souverain, le « sosie » avait eu toute facilité pour s'installer sur le trône, et Patizythès avait envoyé dans toute la Perse des messagers pour donner l'ordre à l'armée de reconnaître Smerdis. Un de ces messagers, arrivant à Ecbatane de Syrie, lança sa proclamation. Cambyse se précipita vers Suse pour chasser l'imposteur. Mais dans sa hâte, en sautant sur son cheval, son épée sortie du fourreau le blessa à la cuisse, à l'endroit même où il avait frappé le bœuf Apis. La blessure s'envenima — ce qui n'a pas de quoi surprendre chez un alcoolique dont le foie devait être bien malade — la gangrène envahit la jambe, et Cambyse expira, victime de ses excès et de ses actes sacrilèges.

Pendant sept mois le faux Smerdis put jouir tranquillement du pouvoir. Mais l'imposture fut enfin reconnue par l'une des femmes de Cambyse, Phaedime, que l'usurpateur avait gardée dans son harem pour son usage personnel, et qui, sur le conseil de son père Otane, profitant du sommeil de son nouveau seigneur et maître, constata qu'il lui manquait les oreilles, ce qui était un indice certain, puisque le mage Smerdis avait été condamné autrefois à avoir les oreilles coupées. Otane mit dans la confidence quelques-uns de ses amis, y compris Darius, fils d'Hystaspe, satrape d'Hircanie, parent de Cambyse

(selon l'inscription de Bîsoutoûn), peut-être seulement personnage noble d'une des sept familles à privilèges de la Perse. Une conjuration se forma. Les conjurés étaient au nombre de sept. Ils pénétrèrent dans le palais, tuèrent l'un et l'autre mage, leur coupèrent la tête et les montrèrent à la population. Ce fut le signal de ce massacre général des mages, la *magophonie,* dont les Perses par la suite, célébrèrent régulièrement l'anniversaire. Après cette victoire, les conjurés se réunirent pour délibérer sur la nouvelle forme de gouvernement. Darius défendit le principe de la monarchie, et il l'emporta. Les conjurés décidèrent d'accorder le sceptre à celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier avant de sortir de la ville. Grâce au stratagème de son écuyer qui avait caché une jument sur le passage du cheval de son maître, ou qui lui avait donné à flairer sa main préalablement frottée aux parties génitales de la femelle, ce fut Darius qui l'emporta. Le hennissement fut triomphal. Aussi le premier soin de Darius après cette victoire fut-il d'ériger un monument qui le représentait à cheval avec cette inscription : Darius, fils d'Hystaspe, grâce au talent de son cheval et à celui de son écuyer, est monté sur le trône de Perse.

***

Ce serait donc au milieu de ces circonstances extraordinaires que Pythagore aurait pris contact avec les pays qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre. D'après certains, il y serait demeuré douze ans, pour parfaire ses connaissances astronomiques auprès des Chaldéens, pour s'initier à la doctriné des mages et pour s'entretenir avec Zoroastre,

Nous ne pensons pas que Pythagore à Babylone se soit longtemps attardé à contempler la tour de Babel, l'Eténénanki, édifice de conception enfantine avec son escalier extérieur en spirale et qui, bâti de briques, était destiné à tomber rapidement en poussière. Il s'attarda bien plutôt à étudier la carte céleste que figurait le plafond en coupole du palais royal. Les savants chaldéens, qui voyaient des relations entre le cours des astres et les destinées humaines, le confirmèrent dans cette opinion qu'il faut conformer la vie morale à l'ordre du Cosmos. Ils l'initièrent aussi à cette mystique arithmologique selon laquelle chaque chose est commandée par un nombre.

Après avoir fréquenté les astronomes, Pythagore se rapprocha des mages. Il accomplit certains sacrifices en leur présence. Ils n'avaient pas tous péri dans la magophonie. Les mages constituaient à l'origine la plus noble tribu de la confédération des Mèdes, organisée en corporation spécialisée dans l'exercice d'un rituel dont les traditions se perdaient dans la nuit des temps aryens. Mais à l'époque des Achéménides, les Perses ne connaissaient plus grand-chose aux doctrines des mages, qui, nantis encore de quelques privilèges, n'étaient plus guère alors que des fonctionnaires chargés de l'accomplissement de quelques sacrifices. Les Perses eux-mêmes se représentaient leurs dieux sous des espèces naturelles, comme la lumière, l'eau, la terre, le vent et surtout le feu; ils se refusaient à leur bâtir des temples et à leur élever des statues. C'est ainsi que Darius adore Ahura-Mazda en se tenant simplement debout devant une flamme.

*
* *

La tradition veut que Pythagore ait eu des entretiens avec Zoroastre (Zarathoustra). Cela reste bien improbable, puisque, selon les suppositions les plus favorables, Zoroastre aurait vécu entre 660 et 583, donc avant la naissance du Samien. Mais si Pythagore n'a pas connu Zoroastre, il a pu entrer en relations avec certains de ses disciples immédiats qui étaient à même de faire revivre à ses yeux, avec toute la vérité désirable, la figure du prophète. Ce qui expliquerait comment certains auteurs, dont Aristoxène, considèrent Zoroastre comme le principal maître de Pythagore en matière philosophique.

Zoroastre était né en Médie, dans la province Atropatène, l'Azerbaïdjan actuel. Il était venu au monde en riant, au lieu de pleurer comme les autres enfants. Son existence est un tissu de miracles. A l'âge de vingt ans, il quitte la demeure de ses parents pour chercher dans le monde l'homme le plus juste et le plus charitable; il fait une retraite de sept années au fond d'un souterrain qui figure l'univers, afin de méditer à son aise sur la réforme religieuse et morale dont il se croit chargé. (Notons en passant que l'Antre des Nymphes où Pythagore réunira ses premiers disciples à Samos présentera le même symbolisme cosmique.) A trente ans, après une vision où lui apparut « la bonne pensée », « l'esprit de sagesse » (Vahu Mano), il s'entretient seul avec Ahura-Mazda sur les rives de la Daïti. Les apparitions se succèdent; les archanges groupés autour d'Ahura-Mazda l'initient à toutes sortes de rites, d'opérations

sacrées. Zoroastre s'adonne aux trois œuvres pies, qui consistent à nourrir les bêtes et les pauvres, à alimenter le feu et à verser le *sôma,* sorte de liqueur fermentée qui favorise l'extase en exaltant la spiritualité. Puis il se met en route pour prêcher sa réforme, mais il rencontre de l'opposition de la part des prêtres et des puissances du mal, en particulier de la part d'Angra Mayniu (Ahriman) et de son armée de démons. Il entreprend alors la conversion de Vichstâspa (sans doute Hystaspe, vice-roi de Bastriane, le propre père de Darius), ce qui ne lui prend pas moins de deux années. Il réussit plusieurs autres conversions à la cour du roi. Dès lors la doctrine se répand avec rapidité dans tout l'Iran ainsi que dans les pays circonvoisins, et les miracles se multiplient. Après cette période de prédication et de propagande, vient une période de guerres saintes. Zoroastre les dirige en personne pour mourir en héros sur le champ de bataille à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Zoroastre avait l'intention de restituer la pureté de l'ancienne religion. Il le dit dans les hymnes de l'Avesta. Il s'agit pour lui de combattre la superstition et la magie noire, et d'enseigner que le monde est un vaste champ de bataille où s'affrontent, selon un dualisme universel qui se reflète dans tous les objets, les deux principes du bien et du mal. Pythagore s'inspirera peut-être de ce dualisme quand il expliquera le Cosmos par l'opposition du pair et de l'impair, opposition qui selon lui préside à toutes les antinomies. La doctrine de Zoroastre est donc une doctrine active de perfectionnement moral, et en ce sens elle était bien faite pour séduire le sage de Samos, plus que les

doctrines égyptiennes qui se limitaient presque à des commandements négatifs. Zoroastre enseigne que, pour lutter contre les influences mauvaises dont nous sommes investis, nous devons avant tout nous rendre purs. C'est la seule efficace façon de participer à la victoire finale du bien et de hâter le grand jour où, après un embrasement général destiné à nettoyer le monde de toutes ses souillures, les hommes se tourneront unanimement du côté d'Ahura-Mazda pour l'adorer. Ahriman ayant détruit son propre domaine, les hommes seront parfaitement heureux, n'auront plus besoin de nourriture et ne feront plus d'ombre. Cet embrasement universel nous le retrouverons sous le nom d'ekpyrosis dans la doctrine pythagoricienne.

Après la naissance, la pureté est le plus grand bien. Aussi doit-on se garder de toute souillure et en préserver tous les éléments, le feu, la terre et l'eau. Les disciples de Zoroastre n'urinent ni ne crachent dans les cours d'eau, ils ne s'y lavent pas même les mains; ils ont le plus grand respect pour les ruisseaux. Pline l'Ancien raconte que tel mage refusait de s'embarquer pour un voyage en mer, prévoyant qu'il serait obligé de salir les flots en y laissant tomber ses excréments. A la mort se pratique une extrême-onction accompagnée de confession. Pythagore se prêta, paraît-il, aux rites cathartiques imposés par la religion de Zoroastre, et qui étaient destinés à conjurer l'action néfaste des dêvas, des dewwant et des péris qui personnifient les maladies et les péchés. Il reçut, dit-on, le baptême par immersion dans l'Euphrate et, d'après Antoine Diogène (dans Porphyre), Zaratas (lisons Zoroastre) le purifia des

souillures du passé, et lui apprit les règles de la sainteté.

*
* *

Ce n'était ni auprès des sages ioniens, ni auprès des hiérophantes de Syrie, ni même auprès des prêtres égyptiens que Pythagore aurait pu s'initier à cette nouvelle manière d'envisager et de régler l'existence terrestre comme une préparation à une vie supérieure dégagée de toute matérialité. Il ne convient plus de considérer la naissance comme une calamité, ni de se concilier les dieux par des supplications, ni de s'emparer de leurs secrets, ni de connaître leurs volontés, ni de s'acquérir vis-à-vis d'eux certains mérites partiels. La naissance est le plus grand des biens, parce qu'elle vous libère du néant. Une fois admis à l'existence, il faut faire en sorte de ne pas s'en montrer indigne et de gagner son salut en tendant sans cesse vers la perfection divine. Nous possédons une part de liberté qui nous permet de lutter contre *Yananké.* Nous avons à prendre notre part dans le combat qui oppose le bien et le mal. Tournons-nous alors du côté d'Apollon, dieu du soleil et père des Muses, c'est le vrai dieu, et sa ressemblance est d'ailleurs frappante avec Ahura-Mazda dont le corps, selon les Mages, est fait de lumière et l'âme de vérité.

*
* *

Le séjour à Babylone s'étendit, dit-on, sur douze années. Selon Apulée, dans les *Florides,* Pythagore aurait été délivré par un Croto-

niate du nom de Gillos. Certains prétendent que le philosophe poussa jusqu'à l'Inde pour entendre les brahmanes et même jusqu'à la Chine. Il est certain qu'il existait des relations constantes entre ces pays et la Mésopotamie. Sous le règne de Darius (521-485), l'empire iranien s'étendit au Penjâb. Or, selon une chronologie qui n'a rien d'invraisemblable, Pythagore aurait vécu plus de dix ans en Perse après la chute du pseudo-Smerdis. D'autre part, on est bien tenté, avec une autorité comme celle de M. Masson-Oursel, de reconnaître « une connexion entre le développement tant du bouddhisme que du jaïnisme et la réforme iranienne de Zoroastre ». Les relations entre l'Inde et les Grecs d'Asie Mineure ne sont pas moins anciennes. Les statues des saints jaïnistes ont été conçues selon le modèle d'une statue d'Apollon qui daterait du VIe siècle, et les habitants de l'Inde désignaient couramment les Grecs sous le nom de Yavanas, c'est-à-dire Ioniens.

Le Bouddha est né en 560 et mort en 480. 'Ce sont, à quelques années près, les dates que l'on assigne à la naissance et à la mort de Pythagore. La légende selon laquelle Pythagore aurait rencontré le Bouddha n'est donc pas en désaccord avec la chronologie. Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater que le sage de Samos conçoit sa doctrine dans le même temps que le Bouddha répandait la sienne. Et les deux doctrines comportent beaucoup de points communs : prééminence du dieu-soleil (Vischnou), croyance aux réincarnations, fraternité des êtres, reàpect de la vie, ascétisme, vie conventuelle. Ce sont là des analogies assez remarquables pour qu'on nous permette de supposer que, si Pythagore n'a pas rencontré le Bouddha,

il a pu au moins recueillir quelques échos de ses prédications [1].

En ce qui concerne la Chine, il est à noter que Confucius, né en 551 et mort en 479, selon la tradition, est lui aussi un contemporain de Pythagore. L'enseignement de Confucius comporte surtout de la morale civique. Et, comme Pythagore, il recherche les moyens de régler et d'adoucir les relations sociales en y introduisant l'harmonie selon les accords musicaux.

***

Ainsi, chose extraordinaire, d'un bout à l'autre du monde, Confucius, le Bouddha et Pythagore, le Chinois, l'Hindou et le Grec, étaient animés à la même époque d'inspirations analogues, et se mettaient à prêcher un même évangile. Est-ce simple coïncidence, est-ce le fait du hasard seul? Nous avons peine à le croire. S'il est difficile d'admettre une influence directe de l'un sur l'autre, il n'est tout de même pas interdit de penser à une diffusion de leurs idées par des pèlerins qui suivaient les caravanes. Il y a du reste moyen d'expliquer cette rencontre par le fait que la Chine, l'Inde et la Grèce, parvenues au même stade de la civilisation, éprouvent en même temps le besoin d'une émancipation morale par laquelle l'homme, pre-

1. Th. Gomperz dans *Les Penseurs grecs,* bien qu'il considère qu'une influence, même médiate, de Bouddha soit bien aventureuse, n'en pense pas moins que la théorie pythagoricienne de la transmigration concorde plus exactement avec celle de l'Inde et son système cyclique des métempsycoses qu'avec celle de l'Egypte, qui ne se présente après tout que sous l'aspect d'un va-et-vient entre la vie et la mort.

nant conscience de ses moyens spirituels, affirme son indépendance à l'égard de la nature et de ses forces oppressives pour entreprendre une vaste campagne contre la nécessité, le désordre, le mal et la mort, par les moyens de la science de l'ascèse et de la purification. L'homme va prendre possession de la partie pensante et mystique de son être. Pythagore sera pour la Grèce un second Prométhée qui s'emparera de l'esprit divin, et grâce auquel le miracle grec éclatera dans toute sa splendeur. L'humanité désormais va pouvoir faire la conquête du monde des idées. C'est seulement à partir de Pythagore que l'homme devient, conformément au mot d'Aristote, un animal métaphysique.

VII

RETOUR A SAMOS

Au cours de ses voyages Pythagore avait recueilli un large et précieux butin de connaissances et d'idées. Il avait maintenant l'intention de les faire servir à la construction d'un édifice moral et social conçu selon des lignes toutes nouvelles. Mais cet édifice il le construirait en pays grec. Ce n'était ni en Syrie, ni en Egypte, ni en Chaldée, pays trop encombrés de débris, écrasés déjà sous la masse prodigieuse de leur passé, où fermentait un mélange confus de races et de traditions, de dieux et de croyances, qu'il lui serait possible de réaliser une telle œuvre, de mener à bien l'édification du temple qui serait celui de l'harmonie et de l'unité. Seuls le climat grec, le marbre grec, la lumière grecque offraient les conditions et éléments favorables. Pythagore rentra donc à Samos. Peut-être eut-il quelque difficulté à se rendre libre, car les rois perses ne lâchaient pas facilement leurs captifs grecs. Apulée prétend que Pythagore y fut aidé par un Crotoniate du nom de Gillos. De toute façon, quand il remit le pied sur son île natale, ce fut pour sa famille et pour ses concitoyens comme une apparition miraculeuse. Malgré les années écou-

lées, il était toujours le même, aussi brillant de jeunesse dans sa robe de lin blanc, ses longs cheveux en boucles retombant sur les épaules. Aucune trace de fatigue, aucune ride. Le temps l'avait épargné. Il avait passé à travers toutes les épreuves, toutes les plus dures expériences, sans qu'elles lui eussent laissé la moindre meurtrissure. Plus apollonien que jamais. Il avait cependant dépassé la cinquantaine.

Polycrate, en dépit des prédictions d'Amasis, continuait à jouir de la pleine faveur des dieux. Il avait réussi à juguler complètement le parti de la liberté qui avait tenté à plusieurs reprises de le déposséder du pouvoir. Ayant envoyé à Cambyse, pour servir contre l'Egypte, un corps expéditionnaire composé de soldats de marine embarqués sur quarante vaisseaux, il avait eu soin, nous l'avons vu, d'enrôler tous les hommes dont il suspectait le loyalisme, et il avait bien notifié à Cambyse qu'il ne voulait plus les revoir. Or, peu de temps sans doute après la conquête de l'Egypte, ces hommes étaient revenus, malgré la menace que Polycrate avait fait peser sur leurs femmes et leurs enfants. Ils avaient débarqué dans l'île. Polycrate les avait refoulés, et c'est alors que ces proscrits avaient fait voile sur le Péloponèse afin de demander du secours à Lacédémone. (On s'adressait ainsi volontiers à Lacédémone comme à la meilleure entreprise de travaux guerriers.) Introduits devant les éphores, les bannis samiens se plurent à leur tenir un interminable discours. Celui-ci terminé, les Spartiates répondirent qu'ils en avaient déjà oublié l'exorde et qu'ils ne comprenaient du reste absolument rien à la conclusion. Ils les renvoyèrent. Admis à une deuxième audience, les Samiens, qui avaient compris la

leçon, présentèrent aux magistrats un sac vide en prononçant ces simples mots : *Pas de farine dans le sac.* Cela était suffisamment laconique. Les éphores comprirent tout de suite, habitués qu'ils étaient à ce style, et ils accordèrent à l'ambassade les secours demandés, non sans remarquer toutefois qu'elle aurait pu faire encore l'économie du mot *sac* et que *pas de farine* eût largement suffi.

Les Lacédémoniens, qui ne perdaient pas de vue leurs intérêts, avaient jugé l'occasion excellente pour reprendre à bon compte un cratère, autrefois destiné à Crésus, que Polycrate leur avait intercepté, avec une cotte d'armes merveilleusement brodée que leur avait destinée Amasis, réplique de celle que le Pharaon avait consacrée à Minerve dans le temple de Linde. Les Spartiates avaient donc mis sur pied une expédition contre Samos, ils avaient attaqué l'île avec des forces considérables. L'opération du débarquement avait réussi, et les Spartiates avaient déjà escaladé la tour qui défendait la ville du côté de la mer. Mais Polycrate, à la tête d'une vaillante troupe, avait réussi à les en déloger. Il s'en était fallu de bien peu néanmoins que la ville ne fût prise. Les Spartiates durent abandonner la partie et retourner chez eux, la tête basse, à leur brouet national, sur leurs bateaux peints au minium, dont la proue figurait une hure de sanglier. Quant aux bannis samiens, après bien des tribulations, ils finirent en captivité chez les Eginètes.

* * *

C'est ainsi que Polycrate avait réussi à se maintenir dans son île tout en affermissant sa puissance. Il régnait en maître incontesté sur

Samos, et jamais cour de tyran n'avait respiré le luxe et le bonheur comme la sienne. Il ne cessait de mettre en train de grands travaux pour l'embellissement et l'aménagement de son île. Son architecte et ingénieur, Eupalinos de Mégare, fils de Naustrophos, avait pratiqué un tunnel à travers la montagne pour y faire passer un aqueduc destiné à alimenter toute la ville grâce à un réseau complet de canalisations. (On peut encore visiter aux abords de Tigani les vestiges de ce tunnel dont le tracé et la percée ont exigé l'emploi de méthodes et d'instruments qui supposent des connaissances mathématiques très poussées.) Polycrate avait fait construire également un grand môle destiné à protéger le port, et comme il ne convenait pas d'oublier l'épouse de Zeus, Héra, patronne de l'île, on lui avait élevé un vaste temple (celui dont on peut voir encore les débris de colonnes aux chapiteaux garnis d'oves) où se dressait, avec celle de Bathille, la statue dont Amasis était le donateur et dont les traits reproduisaient ceux du Pharaon en personne.

Le médecin Démocède, fils de Calliphonte, natif de Crotone, s'entendait à entretenir l'euphorie du beau tyran, à le maintenir dans un parfait état d'équilibre physiologique. Démocède était le plus habile médecin de son temps. Polycrate l'avait attiré auprès de lui en lui faisant un pont d'or, et il le retenait en employant des chaînes du même métal. Il savait que la santé est une des conditions essentielles du bonheur, et qu'on ne saurait lésiner sur ce point. Démocède en profitait sans scrupule. Il recherchait la clientèle riche; il ne semble pas qu'il ait considéré son art comme un sacerdoce.

Polycrate avait également attiré dans son

entourage le poète Anacréon, dont le rôle était de charmer son esprit d'aimables idées et d'en chasser les pensées incommodes. Anacréon était né à Téos, en Asie Mineure, vers 560. Ses concitoyens ayant quitté leur patrie pour fonder sur la côte thrace la colonie d'Abdère, il les avait d'abord accompagnés, mais pas pour y rester bien longtemps. C'est qu'il était amateur de vie facile. Il aimait les lits tout faits et les tables toutes garnies. La vie coloniale et ses installations précaires ne lui convenaient pas. Appelé par Polycrate, il s'était empressé de se rendre auprès de lui, et depuis il n'avait pas bougé de Samos. Il y était devenu l'animateur des fêtes et des festins, faisant lever sans peine, aux sons de son heptacorde, les grâces et les ris, les amours et les jeux. Polycrate le comblait de faveurs et de présents. Mais il n'était pas intéressé comme Démocède. Comme il avait reçu de son prince, pour prix d'une ode, un sac rempli de pièces d'or, il le lui avait rendu dès le lendemain. Pareil au savetier de la fable, l'or l'empêchait de dormir et de chanter en libres strophes Aphrodite et le printemps, les roses et vins, les vierges et les jeunes garçons :

Ni Gyge prince de Sarde,
Ni l'or ni l'argent retarde
Mon plaisir d'un petit point;
De cela ne me chaut point
Aux rois je ne porte envie,
Seulement je me soucie
De parfumer de senteurs
Ma barbe, et de mille fleurs
Faire un tortis à ma tête :
C'est le soin qui plus m'arrête [x].

1. Traduction de Rémi Belleau.

A cette époque Anacréon touche à la quarantaine. Son front est déjà quelque peu dégarni. Raison de plus, selon lui, pour se livrer sans contrainte aux plaisirs qui s'offrent à lui. Il tient à vivre, en dépit des avertissements de l'âge; il veut danser et rire avec son bon compagnon Bacchus :

Pendant que vif je soupire
Je veux danser, je veux rire
Ayant toujours compagnon
Le bon Bacchus mon mignon.

A la cour de Polycrate la vie est d'ailleurs un enchantement, et le poète s'emploie à persuader le prince de demeurer dans son île bienheureuse, de ne pas courir de périlleuses aventures, de prendre le bonheur tel qu'il vient se poser sur son palais, pareil à l'hirondelle arrivée de Memphis, dont les enfants chantent gaîment le retour de porte en porte, de l'attendre tranquillement, sans courir à sa recherche dans un monde inconnu hors du cercle de ce bel horizon qui entoure Samos comme l'anneau d'or qui encercle son doigt. Le poète assurément ne voyait pas sans appréhension Polycrate nourrir de folles ambitions qui le projetaient en dehors de son petit cosmos, et qui lui faisaient entendre d'une oreille favorable les propositions insidieuses d'Oroitès, satrape de Magnésie. Anacréon faisait son possible pour retenir Polycrate sur la fatale pente où l'entraînaient les chevaux indociles de la volupté et de la concupiscence. Mais il est probable que son influence était fâcheusement contrebalancée par le ministre Maeandrios, dont je ne m'étonnerais pas qu'il intriguait avec le Perse à la longue robe pour perdre son maître et

prendre sa place. D'ailleurs, les leçons d'Anacréon manquent de poids. Cet hédonisme poétique est sans consistance. Bacchus, bon compagnon, est un mauvais conseiller. Anacréon lui-même, serait un jour victime de sa passion pour la vigne. Il périrait étouffé en avalant de travers un grain de raisin.

*
* *

Pythagore à son retour rendit-il visite à Polycrate? Nous pouvons le supposer. En tout cas, nous imaginons que, si Pythagore se présenta à la cour du tyran, sa réapparition provoqua chez tous l'immobilité et le silence. L'heptacorde d'Anacréon, conscient de l'insuffisance de ses accords, cessa de résonner sous le plectre frivole. Démocède et Eupalinos se sentirent dominés par la supériorité intellectuelle du visiteur. Maeandrios l'examina d'un regard méfiant. Le devin d'Elis, toujours présent pour répondre aux consultations inquiètes du tyran, comprenait qu'il avait en sa présence un redoutable concurrent. Seule, la fille de Polycrate, pouvait accueillir le sage avec un mouvement de joie, un sourire d'espérance : elle avait dernièrement rêvé que son père recevrait un jour les ablutions de Zeus et l'onction du Soleil, et ce rêve étrange ne laissait pas de la tourmenter. Quant à Polycrate lui-même, il reçut bien sûr Pythagore avec son habituelle affabilité de grand seigneur. Seulement Pythagore sans doute prononça quelques paroles qui résonnaient comme des avertissements, sinon comme des blâmes. Il avait là une excellente occasion de semer le nouveau grain de sa sagesse, de répéter que le corps n'était qu'une tombe; que Samos n'était

qu'un fragment d'Hadès destiné à disparaître sous les larmes du temps; qu'il n'y avait rien de plus sage que le nombre, rien de plus juste que l'harmonie, rien de plus vrai que la méchanceté des hommes, et que le seul bonheur était celui réservé aux purs dans l'île des Bienheureux où pousse la fleur d'or. Pythagore comprit bien vite à certains signes que ce n'était pas dans ce palais chargé d'ornements que fructifierait sa bonne parole. Il disparut. Polycrate et ses amis se regardèrent les uns les autres, s'interrogeant mutuellement sur ce qu'il fallait penser ou dire. Un rire éclata, celui de quelque mignon ou de quelque hétaïre, de Bathylle ou de Glycère. Une plaisanterie fut lancée. Quelqu'un fit le signe qui consiste à se térébrer la tempe du bout de l'index : c'était un fou, un illuminé, qui ne connaissait même pas le code des bons usages; il avait refusé de boire à la coupe destinée aux dieux de la maison. « Bois ou va-t'en. » Il était parti. La fête avait repris de plus belle, et l'échanson circulait, remplissant les coupes à plein bord. La visite de Pythagore n'avait été qu'un intermède divertissant. Toutefois les paroles du sage s'insinuaient inévitablement dans les esprits. Ni le vin, ni la musique, ni la danse ne parvenaient à en abolir complètement les effets. Cette vie de festins, de spectacles et de voluptés, on en saisissait pour la première fois la vanité, le vide. On regardait enfin au-dedans de soi, et la voix d'Anacréon se teintait d'une mélancolie qu'elle avait ignorée jusque-là pour dire comment

L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour se roule comme
Aux rives se roulent les flots,

Et après notre heure dernière,
Rien de nous ne reste en la bière
Que je ne sais quels petits os [1].

Rien? Etait-ce bien sûr? Pourquoi le répéter avec tant d'insistance, sinon pour justifier la satisfaction sans frein de ses passions? Un espoir peut-être, une lueur d'espoir éclairait un coin de l'âme du poète, cette même lueur que Pythagore allait bientôt répandre sur tout le monde, l'espoir d'un bonheur éternel réservé à ceux qui, sur terre, ont su résister aux suggestions des mauvais désirs.

1. Traduction de Ronsard.

VIII

L'ANTRE DES NYMPHES

Pythagore a compris que ce n'est pas à la cour de Polycrate qu'il peut trouver une base de départ pour la diffusion de sa doctrine. On y est trop empêtré dans l'erreur. Aussi le philosophe va-t-il chercher ses disciples dans la rue. Les esprits vierges, et qui ne sont pas gâtés par la jouissance, sont seuls capables de recevoir et de garder l'empreinte de ses enseignements. Dans la rue on le considère avec une curiosité qui n'est pas exempte d'un certain respect sacré. Il se laisse approcher, on le suit, on s'attache à ses pas; on recueille ses rares paroles, difficilement intelligibles parfois, comme les oracles pythiques. Quoi? Que vient-il de dire? Il a dit qu'il ne fallait pas s'asseoir sur le boisseau; qu'il ne faut pas remuer le feu avec une épée ni écraser ses poux dans un temple. Qu'est-ce que cela signifie? Ce sont des énigmes, des devinettes hiéroglyphiques. Faut-il en rire? Non, il ne se moque pas des gens. C'est en vain que l'on chercherait à saisir le moindre sourire au coin de ses lèvres. Il parle avec une impressionnante gravité, et parfois, si l'on était tenté de douter de sa raison, il vous donne au contraire la preuve déconcertante d'un jugement supérieur, d'une pénétration

des sens et de l'esprit telle que l'on croirait qu'il voit à travers les murs, et qu'il lit comme à livre ouvert dans la pensée. C'en est même plutôt gênant quelquefois. Seulement il enseigne des choses difficiles, qui ne sont pas à la portée du premier venu. Parfois il s'arrête pour dessiner une figure dans la poussière du chemin ou dans le sable de la grève. Tout est nombre, se plaît-il à répéter, tout dépend du nombre. Or les Samiens consentent bien à l'écouter quand il raconte quelque apologue. Mais quand il s'agit d'un problème ils se fatiguent vite, et retournent à leurs passe-temps favoris. Jouer au pair et à l'impair, c'est moins casse-tête que de réfléchir sur les propriétés du pair et de l'impair. Et puis à quoi cela peut-il servir? Si Pythagore apprenait à établir des comptes, à calculer des intérêts, il ferait plus facilement école. Or, la science de Pythagore s'élève bien au-dessus de ces misérables contingences. Aussi ne s'attache-t-on pas au philosophe avec beaucoup d'assiduité. On se lasse probablement assez vite de ses charades et de ses rébus.

*
* *

Cependant Pythagore se met à la recherche d'un disciple sérieux. Il ne tarde pas à le découvrir. Un jour il remarque à la palestre un jeune homme pauvrement vêtu qui lance et reçoit la balle avec une particulière adresse où se révèle un sens inné de l'harmonie et des proportions. Le philosophe aborde l'éphèbe au sortir du bain, et lui propose de lui enseigner ce qu'il a appris lui-même à l'étranger, car il craint de l'oublier en vieillissant, et il ne voudrait pas que ce trésor se perde. D'ailleurs, à l'inverse de ce qui

se passe d'habitude, il paiera à son élève les leçons qu'il lui donnera. Trois oboles le cachet. Trois oboles, c'était pour un jeune Grec un salaire magnifique. Il se régalerait d'olives, de figues sèches, de gâteaux au miel, de sardines et d'anchois, sans compter qu'il aurait enfin le moyen de faire des économies pour s'acheter une tunique neuve. Tout est dans la dépendance du nombre. Rien de plus vrai. L'adolescent accepte la proposition, bien qu'il y ait à se méfier d'un professeur qui, contrairement aux habitudes reçues, paye ses élèves au lieu d'en être payé. Mais Pythagore n'a pas la mine d'un méchant homme; il n'a pas le genre séducteur et enveloppant des débauchés.

Pythagore emmène son disciple dans la grotte où il a élu domicile aux abords de la ville. Les grottes, les souterrains jouent un rôle important aux origines de la science et de la philosophie. Elles offrent le silence et la solitude avec la pénombre propice aux méditations de même qu'aux initiations secrètes, la sonorité aussi qui permet au maître de parler sans fatigue; enfin il est possible que les émanations telluriques dont elles sont riches y favorisent les inspirations. Pythagore avait reçu l'initiation aux mystères égyptiens dans un souterrain; il avait fait une retraite dans la grotte du prophète Isaïe sur le mont Carmel; il avait fréquenté l'école de Phérécyde installée dans une caverne.

Ayant attiré son élève par l'appât du gain, Pythagore le retient par les séductions bien autrement puissantes du nombre. Il l'initie aux premières notions de la mathématique. Le jeune homme y mord parfaitement. Quand Pythagore estime que son disciple est tellement pris par le charme de ses révélations qu'il ne lâchera plus

ses tablettes jjour autre chose, il lui annonce qu'il n'a plus les moyens de lui payer les trois oboles du contrat, et qu'il lui donne son congé. Alors, le jeune homme, qui se trouvait sans doute sur le chemin de quelque merveilleuse propriété des triangles, définitivement pris maintenant dans l'enchaînement irrésistible des démonstrations, lui déclare qu'il continuera volontiers à écouter gratuitement ses leçons. Mais Pythagore lui réplique qu'il n'a plus lui-même de quoi vivre. Le disciple ne se tient pas pour battu, et prétend désormais entretenir à son tour son maître. Jamblique, qui nous raconte l'essentiel de cette anecdote, ajoute que le jeune homme s'attacha si bien par la suite à Pythagore qu'il fut le seul à le suivre quand il quitta Samos.

*
* *

A partir de ce premier disciple, Pythagore se constitue un noyau d'auditeurs zélés qui se réunissent, à l'abri des rumeurs de la ville, dans cette grotte creusée naturellement au flanc de la montagne, et d'où l'on domine la mer. On l'appelle l'*Antre des Nymphes,* car elle présente le même aspect et les mêmes dispositions intérieures que celle d'Ithaque, au seuil de laquelle les Phéaciens avaient délicatement déposé sur le sable Ulysse endormi, après l'avoir enveloppé de riches couvertures.

« Le vieillard de la mer, Phorkys, chante l'Aède, a dans les champs d'Ithaque un de ses ports. Deux pointes avancées, qui dressent leurs falaises abruptes, rejettent au dehors les colères des vents et de la grande houle; audedans, les rameurs peuvent abandonner leurs vaisseaux sans amarre, sitôt qu'ils ont atteint

la ligne du mouillage. A la tête du port, un olivier s'éploie, et l'on trouve tout près la sainte grotte obscure et charmante des nymphes qu'on appelle Naïades. On y voit leurs cratères, leurs amphores de pierre, où vient rucher l'abeille, et, sur leurs grands métiers de pierre, les tissus teints en pourpre de mer que fabriquent leurs mains — enchantement des yeux — et leurs sources d'eau vive.

« La grotte a deux entrées : par l'une ouverte au nord descendent les humains; l'autre s'ouvre au midi, mais c'est l'entrée des dieux; jamais homme ne prend ce chemin d'immortels[1]. »

C'est aux nymphes de cette grotte qu'Ulysse, quand il se réveille, adresse sa première prière, et c'est à l'intérieur de la grotte qu'il range soigneusement les présents des Phéaciens : l'or, le bronze et les étoffes précieuses, en attendant que la déesse en ferme l'entrée à l'aide d'une dalle.

A Ithaque, la source de l'Antre des Nymphes sert aujourd'hui à alimenter la ville. On peut supposer que c'est aussi dans l'Antre des Nymphes de Samos qu'Eupalinos avait capté les eaux qui s'écoulaient par son fameux tunnel pour les besoins de la population samienne.

Le texte d'Homère que nous venons de citer, et dans lequel nous verrions volontiers le rappel d'imaginations populaires (au Huelgoat en Bretagne, les enfants du pays montrent aux touristes dans un entassement de rochers bizarrement modelés et creusés par les eaux ce qu'ils appellent « le Ménage de la Vierge »), a donné matière à toutes sortes de savants et minutieux commentaires ésotériques dans les cercles néo-

1. Homère, *Od.*, ch. XIII (trad. Victor Bérard).

pythagoriciens qui florissaient au III[e] siècle. Selon Porphyre, dans son traité *Sur l'Antre des Nymphes,* la description d'Homère n'est pas une simple fiction poétique : l'antre représente le monde façonné dans la matière brute, inorganisée. A l'intérieur les objets sont rangés et disposés selon l'ordre cosmique. L'humidité qui suinte aux parois, c'est le symbole de la vie même; les métiers de pierre représentent la structure du corps humain, une armature d'os enveloppée de cette chair qui n'est en somme qu'un tissu de couleur pourpre. L'antre est le séjour des vertus que figurent les amphores remplies de miel, substance riche en principes thérapeutiques et préparée par les abeilles qui sont les âmes. Les deux entrées de la grotte sont disposées pour la descente et l'ascension de ces mêmes âmes, l'une vers le Cancer, l'autre vers le Capricorne. Ainsi la grotte est l'image du monde en raccourci, un microcosme, dont la personne humaine elle-même n'est qu'une réduction. On y trouve tous les éléments dont est composé matériellement et moralement l'univers. Connaître l'antre, par conséquent, c'est se connaître soi-même et connaître en même temps l'univers.

Il n'est pas interdit après tout de supposer que Pythagore et ses premiers disciples se plurent dès l'origine à organiser l'antre de Samos selon les règles de cette symbolique qui leur était dictée par Homère, et qu'ils n'étaient sans doute pas les premiers à lui emprunter. Toute grotte, à cette époque, la moindre anfractuosité devait nécessairement évoquer l'antre d'Ulysse. C'était un souvenir littéraire dont on ne pouvait se dispenser. Nous ajouterons que Pythagore avait certainement entendu de la

bouche de ses premiers maîtres de longues gloses sur l'énigmatique passage. La grotte de Samos devint rapidement une chapelle autant qu'une école. Ce fut la première cellule, la première loge du convent pythagoricien. Elle était la représentation de l'existence terrestre, passage obscur, où les âmes cherchent leur voie vers la lumière de la vie véritable. Cet Antre des Nymphes était le prototype des basiliques que construiraient, huit siècles plus tard, les néo-pythagoriciens; elle était l'ancêtre de la basilique de la Porte Majeure, que l'on devait découvrir en 1917 à Rome, à la suite de l'effondrement de la voie ferrée de Naples, et dont M. Carcopino nous a donné la plus savante et la plus attachante description [1]. Déjà sans doute les premiers fidèles du Maître dessinaient ou gravaient sur les parois de l'antre toute une imagerie allégorique qui interprétait les légendes mythologiques selon les besoins de la nouvelle doctrine, en y découvrant une séduisante confirmation du dogme capital de la palingénésie. Déjà on pouvait y lire les vérités essentielles de cet évangile qui promettait à ses adeptes une existence divine au-delà de la Voie Lactée, ce pur fleuve de lait répandu dans le firmament par Amalthée, la chèvre nourrice de Zeus.

*
* *

Pythagore réunit autour de lui dans sa crypte vingt-huit disciples. C'est le chiffre qu'il fournit, dit-on, à Polycrate, quand celui-ci, inquiet sans doute de son prosélytisme, l'interroge sur le

1. J. Carcopino, La *Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure.*

nombre de ses adhérents. Pythagore parle à ses ouailles caché derrière une tenture :

— Qu'y a-t-il de plus sage? demande-t-il.

Et les vingt-huit disciples de répondre en chœur :

— Le NOMBRE.

— Qu'y a-t-il de plus beau? reprend le Maître.

— L'HARMONIE, réplique le chœur.

Ce sont les deux articles initiaux du catéchisme pythagoricien, articles de foi qui sont d'ailleurs aussi bien ceux des « Mathématiques », particulièrement désignés pour l'initiation scientifique, que des « Acousmatiques », lesquels doivent se contenter de l'initiation morale, si du moins cette distinction n'est pas prématurée, puisque d'après Jamblique, les Acousmatiques seraient une secte hétérodoxe créée par Hippase de Rhégium à une date postérieure; à moins qu'il ne faille supposer une confusion entre les deux termes, et que ce ne soient au contraire les Acousmatiques qui remontent à l'origine de l'Ecole, et qui aient été les véritables et fidèles détenteurs de la tradition. Du reste le terme de Mathématiques ne doit pas être entendu dans l'acception limitée que nous lui donnons maintenant. On doit l'étendre à tous les domaines de la connaissance. « Manthânein » en grec, c'est apprendre. Les « Mathématiques » auraient été les disciples admis à recevoir l'enseignement complet du Maître, admis par conséquent à franchir le seuil de l'école; c'étaient donc les « ésotériques » (esô = au-dedans), les disciples intérieurs. Les « Acousmatiques », auditeurs plutôt qu'étudiants (akoüein = entendre) formaient une sorte de noviciat, n'étaient pas reçus à l'intérieur même de l'école; ils constituaient la classe des exotériques (exô = en

dehors); ils n'auraient reçu qu'un enseignement préparatoire limité; ils n'auraient eu le droit ni de poser des questions ni de présenter des objections. On ne leur laissait aucune initiative intellectuelle [1].

***

A la suite de certaines expériences accompagnées de mesures, Pythagore, raconte-t-on, s'était définitivement assuré que tout est nombre. On raconte que, passant un jour devant l'atelier d'un forgeron, il avait cru constater que le son rendu par l'enclume variait selon le poids du marteau. C'est alors que, partant de cette constatation, du reste erronée (mais les grandes découvertes ont souvent une erreur pour point de départ), il avait eu l'idée de suspendre des poids différents à des cordes de longueurs égales afin d'étudier les variations du son selon la tension ; expérience qui, évidemment, ne pouvait aboutir à aucun résultat. Enfin Pythagore prit tout simplement un monocorde et mesurant les longueurs nécessaires pour obtenir les différentes notes de l'octave, il réussit à déterminer leurs rapports, qui sont les intervalles musicaux. « Il avait ainsi, écrit Th. Gomperz, plié aux règles mathématiques et introduit dans la catégorie des quantités calculables un fait jusqu'alors insaisissable... C'est là l'une des choses les plus extraordinaires que connaisse l'histoire

1. A la fin du v° siècle, il se produisit un schisme dans la confrérie pythagoricienne, les Mathématiques s'étant définitivement orientés vers le rationalisme scientifique, alors que les Acousmatiques donnaient de plus en plus dans le spiritualisme en présentant Pythagore comme un dieu rédempteur.

des sciences... Alors s'ouvrit à l'œil étonné de Pythagore et de ses disciples le suggestif spectacle de la régularité universelle de la nature liée à des rapports numériques [1]. »

En somme, Pythagore venait d'inventer la méthode expérimentale qui, d'ailleurs, ne s'imposera que bien plus tard, après Bacon, après Descartes, à l'esprit humain.

***

De cette expérience sur les cordes sonores, qui confirmait certaines spéculations des prêtres égyptiens, des astronomes chaldéens et des mages, il résulte pour Pythagore que connaître le nombre c'est connaître le Monde dans sa substance comme dans ses causes. « Le nombre, écrivait Philolaos, pythagoricien contemporain de Socrate, qui aurait été le premier à exposer publiquement les doctrines du Maître, le nombre est la force souveraine et autogène qui maintient la permanence éternelle des choses cosmiques. » Les nombres ne sont pas seulement des principes formels. Ils sont aussi, autant que l'eau et le feu dans la physique ionienne, des principes matériels; ils ne sont pas seulement l'expression de rapports géométriques, ils sont l'expression des objets sensibles eux-mêmes, des corps physiques avec leurs réactions réciproques. C'est ce que du moins nous permettent de comprendre les textes de Philolaos et d'Aristote. Il est vrai que celui-ci, après avoir écrit dans sa *Métaphysique* que « ceux qu'on appelle Pythagoriciens » enseignent que les choses sont

1. Th. Gomperz, *Les Penseurs grecs* (trad. Reymond).

des nombres, ajoute, un peu plus loin que, d'après les mêmes, les choses sont à l'imitation des nombres, ce qui ne revient pas tout à fait au même. En définitive, pour Pythagore, la chose et le nombre sont comme le corps et l'âme; ils ne se conçoivent pas l'un sans l'autre.

Le nombre est donc à la fois substance, forme, principe, cause, rapport. Il est tout, et il est partout. Transcendant et immanent, il domine les choses en les pénétrant. Il est à la fois la matière et la figure des choses, la quantité et la qualité. Il définit les contours de la réalité en lui imposant ses propriétés. Et tout est nombr.e, l'abstrait aussi bien que le concret, la Justice comme le Cheval. Ainsi, bien qu'il n'ait pas encore atteint les régions intellectuelles où l'abstraction règne en maîtresse absolue, et qu'il soit demeuré sur le terrain des conceptions concrètes où l'avaient guidé ses maîtres milésiens, le sage de Samos, en universalisant le nombre, fait de l'arithmétique la science par excellence, de laquelle dépendent toutes les autres. « Telle est, dit M. Rostagni, la puissance magique des nombres, régulateurs et arbitres du temps et de l'espace. L'esprit pratique a trouvé en eux un moyen de tenir un compte exact de la réalité, en même temps que l'esprit mystique a senti résonner l'harmonie universelle du monde et de la vie. Ils permettent aux philosophes de sortir de la sphère de l'individu pour pénétrer dans le tout. Ce faisant, ils ne se perdent pas dans un chaos sans limites, mais ils sont obligés de voir dans le tout les contours mathématiques des choses [1]. »

1. Rostagni, *Il verbo di Pilagora,* Turin, 1924.

* * *

La mathématique de Pythagore est essentiellement arithmétique. « Pythagore semble avoir estimé l'arithmétique au-dessus de tout », nous dit Stobée, qui cite Aristoxène. La première notion que Pythagore enseignait à ses disciples était celle du pair et de l'impair, le pair étant l'illimité (*Yapeirort*), parce qu'entre ses deux parties il reste un vide, l'impair étant le limité (le *péras),* attendu que, si on cherche à le diviser en deux parties égales, on constate qu'il subsiste toujours entre celles-ci une unité indivisible qui est le pair-impair. Tout nombre est donc une combinaison, une harmonie du pair et de l'impair. Il y a parmi les nombres pairs ceux qui sont divisibles jusqu'à l'unité par des nombres pairs (64); il y a ceux qui, divisés par 2, donnent des nombres pairs, et qui divisés par tout autre nombre plus élevé donnent des nombres impairs (12); viennent enfin les nombres pairs qui, divisés par 2, donnent des nombres impairs (14). Les impairs également comprennent trois espèces qui sont : 1° les nombres premiers non divisibles; 2° ceux qui sont le produit de plusieurs nombres impairs (9, 15, 21, etc.); 3° ceux qui sont divisibles séparément par d'autres nombres que l'unité, mais dont le rapport est irréductible (9, 25).

Pythagore examine aussi les nombres selon le rôle qu'ils jouent dans la décade. Les nombres qui viennent après 10 n'étant jamais que la répétition des dix premiers, la décade comprend tous les nombres avec leurs propriétés. La décade, selon Philolaos, est grande, toute-puissante et source de tout, commencement et

modèle des choses divines et des choses célestes comme de l'existence terrestre. C'est le nombre de l'Univers. Sans elle tout est indéterminé, mystérieux, obscur. Aux yeux de Pythagore, elle symbolise le parfait, et renferme en soi l'essence de tous les nombres. En effet, elle comprend un nombre égal de pairs et d'impairs; elle a pour elle l'Un considéré comme pair-impair, elle a le premier pair, le premier impair et le premier carré. Enfin elle est constituée par la somme des quatre premiers nombres, 1 + 2 + 3+ 4 =10. Les choses réelles se groupent, paraît-il, par décades, et la décade est donc à la base de la connaissance. Orphée l'appelait la Tige. Elle symbolise la Foi et la Mémoire. « Les dix premiers nombres, dont la décade est la limite, écrit Chaignet, suffisent, au dire des Pythagoriciens, pour expliquer l'infinie variété des choses depuis le brin d'herbe jusqu'au soleil, depuis la réalité la plus matérielle jusqu'aux attributs, aux modes, aux propriétés des choses, et jusqu'aux dieux mêmes. » Quant à la série des quatre premiers nombres, du fait que leur somme donne la décade, elle possède une importance capitale. C'est la Tétractys, source et racine de la nature éternelle. Aussi Pythagore, quand il fait prêter serment à ses disciples, les fait-il jurer par le nombre quaternaire, par la divine Tétractys. On appelait grande Tétractys le nombre 36, somme des quatre premiers pairs avec les quatre premiers impairs, ou somme des cubes de 1, 2 et 3.

***

Pythagore, étudiant successivement les nombres de la décade, en définit les propriétés essentielles. Le nombre 1, c'est le point vivant, le germe, le sperme, c'est l'essence première d'où émanent tous les nombres : « L'Un est le commencement du Tout. » C'est le père des nombres, le père des êtres, le Démiurge. C'est la raison pure et le principe de la connaissance. C'est la monade qui participe à la fois du pair et de l'impair; c'est le pair-impair; il réalise en lui les contraires. Le nombre 2 a pour lui d'être le premier pair : c'est la ligne, la science, l'opinion; c'est la dyade qui, avec la monade, engendre tous les autres nombres. Le nombre 3, premier impair, est le nombre parfait, car il comporte un commencement, un milieu et une fin. C'est le nombre plan; il forme la surface et le triangle. 4 est le premier carré; c'est le nombre des nombres, le principe de l'éternelle nature, de la génération; il crée le solide et les êtres individuels; il représente l'âme avec la sensation. 5 est le premier nombre formé d'une somme de pair et d'impair (2 + 3). C'est lui qui, paraît-il, confère aux choses leur valeur sensible; il symbolise la lumière et le mariage. 6 est le premier nombre formé du produit d'un pair et d'un impair (2 X 3), il représente le corps vivant; il est consacré à l'âme, et son cube (216) est appelé cube « psychogonique », c'est-à-dire générateur de l'âme. 7 se distingue en ce qu'il n'a ni facteur ni produit dans la décade; il symbolise la raison; 8 est le premier cube, double du premier carré; c'est le nombre de l'amitié. 9 est le carré du premier impair et le dernier nombre des unités; il représente la médecine.

*
* *

Pythagore ne se servait pas de lettres ou de signes particuliers pour désigner les nombres. Il les représentait par des points rangés selon des figures géométriques comme sur les dés ou sur les dominos, les nombres cernant les contours de la réalité dont ils sont inséparables. Son arithmétique est géométrique, et inversement sa géométrie est arithmétique. C'est ainsi qu'il distingue géométriquement deux espèces de nombres, les nombres carrés et les nombres oblongs. Il constatait expérimentalement qu'en encadrant l'unité de trois points disposés en équerre (ce qu'on appelait un gnomon) il obtenait le quatre, ou carré de deux; en encadrant le quatre de cinq points il obtenait le neuf ou carré de trois, et ainsi de suite. Mais en appliquant un gnomon pair, c'est-à-dire en encadrant initialement deux points à l'aide de quatre points en équerre et ainsi de suite, on obtenait successivement des figures oblongues, c'est-à-dire des rectangles dont le rapport des côtés variait indéfiniment.

C'est ainsi que Pythagore déduisait des nombres les figures géométriques. . Il définissait la ligne par le nombre 2, la surface par le nombre 3, le volume par le nombre 4. En effet la ligne droite sè limite par deux points, la surface élémentaire, c'est-à-dire le triangle par trois lignes, et le volume élémentaire, la pyramide, par quatre triangles.

*
* *

Pythagore initie ses élèves aux secrets des progressions arithmétique et géométrique dont il

s'agit de calculer la somme, et qui représentent pour lui certaines proportions qui se retrouvent en politique. Il s'intéresse particulièrement à la proportion dite harmonique ou subcontraire (12, 8, 6), où la différence du moyen à un extrême s'exprime par le même rapport que sa différence avec l'autre

. * /12 — 8 8 – 6 1\ .
extrêmeI—^— = —g— = 3/' ^ette proportion, qu'il retrouve dans les intervalles musicaux, il cherchera nous le verrons à lui donner son application en politique dans la constitution de sa cité nouvelle.

En géométrie proprement dite, Pythagore enseigne à ses élèves l'art de construire méthodiquement et rationnellement des figures que jusque-là l'on construisait par tâtonnements et rectifications successives : construction d'un carré étant donnés deux autres carrés, constructions de triangles divers, inscriptions de figures dans le cercle, construction d'une figure équivalente à une figure donnée. « Toute la géométrie élémentaire, écrit Paul Tannery, nous apparaît comme sortie brusquement de la tête de Pythagore de même que Minerve du cerveau de Jupiter. » Enfin, il scrute le secret de certains problèmes obscurs ou insolubles comme la trisection de l'angle, la duplication du cube, la quadrature du cercle; il se penche sur les mystères du tétraèdre et du dodécaèdfe[1]. Il étudie

1. Léon Robin, dans *La Pensée grecque,* nous apprend que « c'est de cette dernière figure, coupée par moitié en deux pentagones, qui se décomposent à leur tour en six figures semblables, que les Pythagoriciens tiraient le fameux emblème du *Pentalpha,* ce qui suppose la division de la droite en moyenne et extrême raison ».

enfin l'insondable mystère de l'incommensurabilité de la diagonale du carré, problème qui, en lui suggérant que l'arithmétique n'était pas à même de mesurer effectivement tous les rapports géométriques, le mettait sur la voie des irrationnelles, et lui faisait ainsi poser le pied sur le seuil de la connaissance mathématique pure. C'est ainsi que la mathématique pythagoricienne, qui est une arithmo-géométrie, se présente comme un intermédiaire entre la science ionienne qui ne considère que les valeurs sensibles et celle de Zénon qui, au contraire, les rejette, le nombre tel que le conçoit Pythagore étant à la fois matière et esprit.

*
* *

Le nombre étant la cause de tout ordre et de toute détermination, la physique et la cosmologie de Pythagore dérivent directement de sa mathématique. « Les Pythagoriciens, dit Aristote dans sa *Métaphysique,* construisent tout le ciel avec des nombres. » Or, comme chaque nombre se décompose en éléments pairs ou impairs, le pair et l'impair sont à la base de la formation et de l'organisation des choses, et comme le premier représente l'illimité, l'autre le limité, les choses résultent d'un équilibre entre ces doux principes. Le limité aspire l'illimité; le nombre dégage le réel du chaos originel, il en fixe les contours, il en établit l'harmonie. Le monde est en effet rythmiquement balancé entre deux séries de termes opposés, à la tête desquels se trouvent le limité et l'illimité. Du côté du limité, il y a l'impair, l'unité, la droite, le masculin, le repos, le droit, la lumière, le bon et le carré; du côté de l'illimité, il y a le pair, le multiple, le gauche, le féminin, le mouvement, le courbe, l'obscur, le mauvais, le rectangle. C'est ce qu'on appelle la Table des Oppositions, et l'on dit que Pythagore l'avait rapportée de Babylone. Remarquons en passant que Pasteur, dans ses recherches sur les cristaux dissymétriques, aboutissait également à l'établissement d'une opposition fondamentale entre la droite et la gauche.

C'est l'harmonie qui permet à ces oppositions de se concilier pour former le Cosmos, et l'on dit que Pythagore fut le premier à employer ce mot de « Cosmos », qui signifie « bon ordre », pour désigner l'Univers. L'harmonie c'est « l'unité du multiple et l'accord du discordant ». Elle se montre partout où se manifeste une opposition. Tout est opposition, tout est nombre, tout est harmonie. Le monde est l'harmonie de l'opposition pair et impair. Le ciel entier est harmonie et nombre. L'œuvre de l'harmonie est universelle; elle se définit par l'octave. Car Pythagore étend à tous les phénomènes la loi qu'il a découverte en faisant ses expériences sur les cordes sonores. Il érige la loi des accords musicaux en loi universelle; il l'étend non seulement à tout le monde physique, mais aussi à l'univers moral. Avant Platon, qui lui doit beaucoup, il définit la philosophie comme la science musicale par excellence.

La physique pythagoricienne, ou plutôt la cosmo-physique, se présente avec tous les caractères d'une vaste conception qui permet d'envelopper en les expliquant tous les ordres de phénomènes. Comme nous sommes déjà loin de Thalès! « Les Pythagoriciens, écrit Aristote, cherchent dans le nombre la matière et les propriétés des choses. » C'est l'Unité qui aspire

en le limitant l'air indéfini pour en engendrer les choses définies. Les nombres sont donc des éléments actifs d'où émane la matière que Pythagore aurait énigmatiquement appelée « l'Autre », parce que, si l'on en croit Jean Damascène, la matière, sans cesse en devenir, est toujours autre. Ce qui distingue par conséquent la physique pythagoricienne de la physique ionienne, c'est qu'elle se sert d'éléments qu'elle ne tire pas des objets sensibles, ou plutôt qu'elle ramène les éléments premiers des Ioniens à des combinaisons arithmétiques : la terre, selon Pythagore a la forme cubique, le feu est tétraédrique, l'air épouse la forme octaédrique, l'eau est de nature icosaédrique. Enfin l'éther, où baignent les autres éléments, a une constitution dodécaédrique. D'ailleurs le système peut s'appliquer aussi bien aux êtres vivants qü'à la matière inerte. Et l'on verra le pythagoricien Eurytos établir que la limite numérique de l'homme est 250. Autrement dit, avec 250 petits cailloux de couleurs différentes (pour la facilité de la démonstration) Eurytos prétend réaliser la figure de l'homme, les 250 petits cailloux représentant selon lui le nombre de monades dont nous sommes formés. Eurytos opère de même pour les animaux et les plantes, et la figure des constellations dessinées par les points brillants des étoiles ajiporte une apparente confirmation à cette manière d'arithmétiser toute chose.

Insistons également sur ce fait que la physique de Pythagore est dualiste, puisqu'elle repose sur la coopération du limité *(péras)* et de l'illimité *(apeiron),* selon la théorie des oppositions. Le monde est composé de deux parties, la partie immuable et la partie changeante, la partie éternelle et la partie corruptible, l'une

correspondant à l'unité, la Monade, l'autre à la dualité, la Dyade, où s'opposent les forces contraires. C'est le cinquième élément, l'Ether, qui sert à assurer la cohésion dans cette multiplicité. L'Ether est le soutien du monde.

*
De*

Pythagore ne se contentait pas d'exposer les grands principes de la constitution du Cosmos. Il en détaillait tout le mécanisme et les particularités de structure. Le monde, être vivant dont l'âme était l'Ether, avait, selon ses déductions, la forme sphérique. Au milieu se trouvait le foyer, l'Hestia, que l'on désignait par toutes sortes de magnifiques métaphores : c'était le centre de gravité du monde, la quille du vaisseau de l'univers, c'était la garde, la citadelle, le trône de Zeus, l'Un, la Monade. Ce feu central est le premier corps du monde. Il a engendré les corps célestes, qui sont au nombre de dix, et qui tournent autour de lui d'ouest en est. Les étoiles fixes, placées sur des cercles ou des sphères transparentes, occupent la périphérie. Ensuite viennent les cinq planètes : (Vénus, Mercure, Mars, Jupiter, Saturne), puis ie Soleil, la Lune et laTerre, enfin, pour parfaire l'équilibre en complétant la décade, l'antiterre. C'est que, remarque Aristote, « les Pythagoriciens usaient d'une douce violence pour que tout dans leur théorie réalisât l'accord parfait. Comme, par exemple, la décade était pour eux la perfection et renfermait en elle toute la série des nombres, ils soutenaient que les planètes sont aux nombres de 10; mais comme en réalité on n'en voit que 9,

ils ont inventé l'antiterre pour faire la dixième[1]. » L'antiterre se meut entre le feu central et la terre, et la chaleur du feu central nous est renvoyée comme filtrée par le soleil, sphère de constitution vitreuse ainsi que la lune [2]. Le jour a lieu lorsque, la terre et le soleil se tournent du même côté du feu central; la nuit, lorsqu'ils se trouvent chacun d'un côté. Les saisons s'expliquent du fait de l'inclinaison de l'orbite terrestre sur l'orbite solaire; les éclipses de soleil par l'interposition de la lune, et les éclipses de lune par l'interposition de la terre. Pythagore détermine en outre l'ordre des planètes, et il explique que l'étoile du matin et l'étoile du soir n'en font qu'une, qui est Vénus. On prétend qu'il tenait cette dernière connaissance de ses maîtres égyptiens, qui lui auraient enseigné également la révolution de cet astre et celle de Mercure autour du soleil.

Les conceptions de Pythagore en cosmographie et en astronomie marquent donc un progrès considérable sur les théories antérieures, puisque la succession des jours et celle des saisons se trouvent maintenant expliquées par un mouvement de la terre ramenée au rang de planète libre dans le ciel.

Les astres ainsi disposés et baignant dans l'Ether sont animés d'un mouvement perpétuel qui les ramène inéluctablement vers leur position de départ, en vertu de l'apocatastasis (la restauration)'enseignée par les astronomes chaldéens, à l'expiration de la Grande Année, quand avec

1. Arist., *Métaph.*, 15.
2. Selon Philolaos, Pythagore aurait enseigné que la lune était habitée par des animaux plus beaux et plus grands quinze fois que ceux de la terre, et qui en outre n'évacuaient pas d'excrémentSi

l'Age d'Or tout ce qui s'est déjà passé doit recommencer dans l'ordre des siècles[1].

L'ordre de l'univers repose sur l'harmonie. Les sept planètes c'est-à-dire (la Lune, Vénus, Mercure, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne) correspondent aux cordes de la lyre. Selon leurs vitesses et leurs distances respectives, elles rendent des sons qui, dans l'ensemble, donnent l'octave. Chacune d'elles, dans son mouvement, suit un mode qui lui est propre. « La plus élevée des sphères, dit Scipion dans le songe que Cicéron raconte au VI[e] livre de sa *République,* est la plus rapide de toutes, tandis que l'orbe inférieur de la lune donne un son grave et sourd. » Telle est l'harmonie des sphères, chant des célestes sirènes que nos oreilles ne sauraient habituellement entendre, pas plus que celles du forgeron, par l'accoutumance, ne perçoivent le bruit de la forge. « De même, dira également Scipion, aux lieux où le Nil se précipite des plus hautes montagnes, à proximité des cataractes, les peuplades voisines, assourdies par ce fracas terrible, ont perdu le pouvoir de l'entendre. Ainsi l'éclatant concert du monde est si prodigieux que nos oreilles se ferment à cette harmonie. » Mais Pythagore, qui a réussi à libérer ses sens des routines terrestres et qui appartient, comme dit Cicéron « à ces nobles génies qui ont fait luire au milieu des ténèbres de la vie humaine quelque rayon de la lumière divine », avait acquis le privilège de se laisser bercer à ces musiques célestes. Dans les nuits sereines, sur le parvis

1. « Si l'on en croit les Pythagoriciens, dit Eudème, il viendra un jour où je serai de nouveau là une baguette entre les mains, à parler devant vous, qui serez assis comme vous l'êtes... » Cité par P.-M. Schuhl, *Essai sur la Formation de la Pensée grecque.*

»

de la grotte, ses disciples l'entouraient dans un religieux silence, tandis qu'après tant de révélations extraordinaires sur la vie des nombres, ils essayaient de surprendre, eux aussi, quelques notes du divin concert.

*
* *

En faisant du nombre le principe de toute chose, et comme dit M. Rostagni « la divinité qui gouverne l'univers », Pythagore a dégagé la science des liens étroits qui l'enserraient encore et l'empêchaient de se développer librement en une explication universelle, totale. Il a définitivement rompu avec les formules empiriques d'origine orientale qui donnent du monde des explications partielles et provisoires. Il a compris que le monde est véritablement un, et que l'ensemble des choses ne saurait dépendre que d'un principe unique, indivisible, indissoluble, permanent, capable d'en expliquer tous les aspects, d'en régler tous les mouvements et de lui assurer l'éternité. Pythagore se désigne ainsi comme le père de la science véritable, et comme celui d'une science abstraite, libérale, désintéressée, qui ne se soucie pas d'atteindre des buts pratiques, des réalisations concrètes, mais qui cherche avant tout à satisfaire les besoins de la pensée.

IX

L'HÉMICYCLE

Pythagore aurait donc maintenant transmis les secrets de la mathématique à vingt-huit disciples qu'il considère comme ses héritiers spirituels. Il a eu bien soin de leur imposer le silence absolu. Il ne convient pas d'initier la masse à ces mystères, de les communiquer à tout le monde. Mais Pythagore ne limite pas son enseignement à la science proprement dite, il enseigne aussi la théologie, la morale et la politique qui dérivent de la théorie des nombres. Il ouvre ce domaine à un public plus nombreux, qu'il rassemble dans un amphithéâtre à ciel ouvert, auquel il donne le nom d'Hémicycle. Il y enseigne à ses auditeurs un catéchisme accompagné de commentaires. C'est comme dit Ed. Zeller, « une école de piété, de bonnes mœurs, de tempérance, de courage, d'obéissance à la loi, de fidélité ». Ne s'assied du reste pas qui veut sur les bancs de l'Hémicycle. La doctrine du Maître a beau se présenter comme une doctrine de salut universel, il ne la répand pas au hasard. On ne verse pas n'importe où le vin d'une libation; on ne sème pas le bon grain dans la mer, dans la boue, ni dans la poussière. Pythagore choisit ses auditeurs, afin que la semence de ses idées ne se perde pas, ne se

corrompe pas dès l'abord en des esprits bornés ou des caractères mal faits. « Ne mettez point votre nourriture dans un vase malpropre », disait Pythagore, selon Plutarque [1], c'est-à-dire ne tenez point de discours sensés à des hommes pervers, car la parole est la nourriture des âmes, et la perversité des hommes la corrompt. Nous verrons plus tard, quand il aura définitivement organisé son école à Crotone, à quelles épreuves le Maître soumettra les candidats désireux d'y être introduits.

*
* *

C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de poursuivre jusqu'au bout cette recherche de la sagesse que Pythagore désigne le premier sous le nom de philosophie [2]. Quant à la sagesse elle-même, privilège de la divinité, qui donc peut se vanter, parmi les mortels, de l'atteindre définitivement? Pythagore lui-même se refuse le titre de sage, et se contente de celui d'ami de la sagesse, de philosophe. Le philosophe a d'ailleurs la part la plus enviable dans les choses de ce monde. Et Pythagofe expliqpe à ses auditeurs, dans une parabole fameuse, comment le philosophe est comparable au spectateur des Jeux olympiques qui, bien qu'il n'en tire aucune gloire ni aucun profit matériel comme les athlètes ou les marchands, est le seul à jouir pleinement du spectacle et à le comprendre.

Pythagore enseigne à ses disciples rassemblés

1. Dans son traité de *L'Education des Enfants.*
2. C'est Pythagore qui invente le mot. On trouve le verbe « philosophein », philosopher, pour la première fois dans Hérodote (I, 30) au début du discours dans lequel Solon endoctrine Crésus. Cette recherche de la sagesse, il ne convient d'ailleurs pas de la distinguer de celle de la science.

dans l'Hémicycle trois séries de maximes qui correspondent à trois questions essentielles que dokrse poser le philosophe : *Qu'est-ce qui existe?* (c'est la question qui préside à la science). *Qu'y-a-t-il de meilleur?* (question qui concerne la morale). *Que faut-il faire ou rte pas faire?* (question qui intéresse l'action). A la vérité, les maximes du Maître restent pour nous, malgré l'exégèse, bien enveloppées d'obscurité. Quelques-unes sont de véritables énigmes. Nul doute que Pythagore leur ait donné primitivement pareille mystérieuse physionomie. « Le très divin Pythagore, écrit Jamblique, a dissimulé les étincelles de la vérité, resserrant ainsi dans une formule concise pour ceux qui pourraient en faire jaillir la lumière, les limites infinies, inaccessibles de la spéculation [1]. »

Mais voici le catéchisme des Acousmatiques tel qu'il se développe selon les trois questions primordiales : sur la première question se greffent trois autres :

DEMANDE. — Qu'est-ce que l'île des Bienheureux?

RÉPONSE. — C'est le soleil et c'est la lune.

D. — Qu'est-ce que l'oracle de Delphes?

R. — C'est la Tétractys.

D. — Qu'est-ce que l'Harmonie?

R. — C'est le chant des Sirènes.

Trois questions et réponses qui nécessiteraient des éclaircissements. Nous comprenons toutefois que Pythagore considère le monde sublunaire comme imparfait, obscur et mensonger; que le seul vrai moyen de connaître ici-bas la vérité est de consulter les nombres dont la divine Tétractys est la clef; enfin que la sience par excellence est

1, Jamblique, *Vie de Pythagore,* ch. xxix.

celle de l'harmonie, science des rapports qui fixent l'ordre des choses et des lois qui règlent leurs mouvements.

Viennent ensuite les questions sur ce qu'il y a de meilleur.

DEMANDE. — Qu'y-a-t-il de plus juste?
RÉPONSE. — L'acte du sacrifice. /
D. — Qu'y a-t-il de plus sage?
R. — Le nombre et en second lieu le verbe.
D. — Qu'y a-t-il de plus sage ici-bas?
R. — La médecine.
D. — Qu'y a-t-il de plus beau?
R. — L'harmonie.
D. — Qu'y a-t-il de plus puissant?
R. — L'esprit.
D. — Qu'y a-t-il de meilleur?
R. — Le bonheur.
D. — Qu'y a-t-il de plus vrai?
R. — Que méchants sont les hommes [1].

Pythagore imite ici les Sept Sages qui, dans leurs propos de table, se posaient déjà l'un à l'autre des questions de ce genre sous la forme superlative. Thalès disait que la chose la plus sage était le temps, la plus forte la nécessité; Cléobule que la meilleure était la mesure; Bias que le plus grand nombre était constitué par les méchants. Mais Pythagore met au point la série. Il s'agit, par ce genre d'interrogations, de fixer le maximun de perfection sur lequel on doit tendre ses énergies et régler son existence.

1. On en ajoutait d'autres comme celles-ci : Qu'y a-t-il de plus honorable? — Ce qui est le plus ancien. — Qu'y a-t-il de meilleur dans la pratique? — L'occasion. Les Pythagoriciens disaient également que la sphère était le plus beau des volumes, que la feuille de mauve était la chose la plus sacrée, l'art de persuader le plus important, etc.

A la série des perfections faisait suite celle des prescriptions et des proscriptions, celle des gestps à faire ou à ne pas faire, longue suite de préceptes, d'*acousmata,* sous forme de symboles dont quelques-uns ne se laissent pas facilement comprendre. Une partie de ces maximes déterminait la conduite à tenir à l'égard de la divinité : il faut avoir des enfants pour laisser des serviteurs aux dieux; il faut verser les libations du côté de l'anse et ne pas boire soi-même de ce côté; il est interdit de porter une bague où se trouve gravée l'image d'un dieu; il est interdit de faire l'amour dans un temple, comme d'y écraser ses poux; on ne doit entrer dans un temple qu'avec des vêtements où l'on n'ait pas dormi; on doit y aller sans tourner la tête; l'acte du sacrifice doit se faire les pieds nus; il est interdit aux femmes d'accoucher dans l'enceinte sacrée. Une autre série concernait la propreté physique et morale : il ne faut pas employer le bassin destiné à la toilette pour y faire de la teinture; il ne faut pas se laver au bain public; on ne doit pas mettre sa nourriture dans un vase malpropre; on ne doit pas faire d'enfant à une femme qui porte de l'or (c'est-à-dire à une courtisane); les jours de fête, il est interdit de se couper les cheveux comme de se rogner les ongles. Une troisième série d'*acousmata* semble s'appliquer particulièrement au respect de la probité et de la vérité : en se levant, il est recommandé de se chausser d'abord du pied droit (le côté droit est celui de l'impair où se range tout ce qui est bien); il ne faut pas suivre la voie publique (c'est-à-dire le vulgaire); on ne doit pas donner la main à n'importe qui; on ne doit pas s'asseoir sur le boisseau ni marcher sur la balance; on doit éviter de porter une

bague étroite; on ne doit pas remuer le feu avec le glaive; on ne doit pas parler sans lumière; on ne doit pas aider son prochain à se décharger d'un fardeau, mais seulement l'aider à s'en charger, etc. « Les recueils d'*acousmata,* dit M. Delatte, ont été nombreux et variés, chaque secte, chaque confrérie, chaque génération ajoutant des superstitions nouvelles au vieux fond commun [1]. » Il est hors de doute que le Maître en a recueilli un bon nombre au cours de ses pérégrinations. Hérodote nous dit que ce sont les Egyptiens qui, les premiers, se sont fait une loi de ne pas s'unir à des femmes dans les sanctuaires et de ne pas y entrer en quittant des femmes avant de s'être lavés. Beaucoup de ces proscriptions rappellent du reste certains interdits en usage chez les peuples primitifs, ou même dans nos populations campagnardes. Nous reviendrons plus tard sur les prescriptions qui concernent spécialement le respect de la vie animale et la consommation de certaines nourritures. Sur l'ensemble de ces préceptes allégoriques domine un impératif catégorique : *Il faut suivre le dieu.* Du dieu seul nous sommes en droit d'attendre de véritables bienfaits. Il est sot d'adresser au gouverneur de la province les hommages attendus par le souverain. D'ailleurs la divinité sait beaucoup mieux que nous ce dont nous avons besoin.

***

Tous ces préceptes étaient accompagnés sans doute de commentaires plus ou moins savants selon le degré d'initiation des disciples. Les

1. Dclattc, *Eludes sur la Littérature pythagoricienne.*

Mathématiques, à qui le Maître, d'après eux, en transmettait un plus grand nombre qu'aux Acousmatiques, prétendaient que Pythagore, quanfl il se fut installé en Italie, ne jugea pas utile de donner à ses auditeurs âgés, dont beaucoup étaient des hommes d'affaires, les raisons de ces prescriptions, les personnes d'âge mûr ayant la mémoire moins fidèle et l'intelligence moins alerte. Aussi les Mathématiques étaient-ils choisis parmi les jeunes. Les jeunes, malheureusement, sont trop souvent insouciants. Hippomédon d'Egée, pythagoricien acousmatique, prétend que c'est par paresse intellectuelle que les disciples se sont contentés de transmettre le précepte sans la glose. A vrai dire, toute religion, toute doctrine philosophique, une fois tombée dans le domaine public ne tarde pas à se réduire à quelques formules que l'on répète en automate sans en comprendre l'esprit, et trop souvent même en en déformant la lettre. Il convient de reconnaître aussi avec M. Delatte que le caractère énigmatique d'une formule lui confère, dans l'esprit du vulgaire, une puissance magique que lui ferait perdre toute explication rationnelle.

***

Cependant Pythagore ne se contentait pas de fournir à ses disciples ce catéchisme qui relève quelque peu du recueil de devinettes. Il leur faisait un exposé raisonné de sa doctrine ontologique, théologique et téléologique. Il leur expliquait d'abord comment il convenait de concevoir l'essence de l'âme. L'âme, qui correspond au nombre 6, serait de la nature de l'éther, qui est, nous l'avons vu, le cinquième

élément, la quinte essence. L'âme humaine n'est qu'une émanation de l'âme du monde [1], de l'esprit qui agite la matière; c'est « un nombre qui se meut soi-même ». Elle est le soutien du corps, comme l'éther le soutien du monde. Cette âme d'origine céleste est seule à même de connaître la vérité absolue, parce qu'elle participe à l'existence absolue. Mais cela ne se produit sur terre que pour certains êtres privilégiés et dans certaines conditions, dans les songes par exemple, l'extase, l'ivresse. Divine, toujours en mouvement, immortelle, l'âme est harmonie et concourt à l'harmonie. D'ailleurs l'âme n'a pas été faite pour être enfermée dans le corps; elle y est emprisonnée en punition d'anciennes erreurs. Le corps est même plus qu'une prison, c'est un tombeau. *Sôma esti sèma,* répétait le Maître en une formule que le jeu de mots rendait plus saisissante. De cette prison, ou plutôt de ce tombeau, l'âme doit faire effort pour s'évader; elle peut hâter le jour lumineux de sa libération en se purifiant de ses souillures et en expiant volontairement ses fautes. Elle emploiera pour y parvenir l'ascèse, la contemplation et la science. C'est ainsi qu'elle évitera les cruels châtiments du Tartare, et qu'après avoir passé, en un voyage circulaire, par des réincarnations salutaires, elle sera reçue de nouveau dans sa vraie patrie, dans le cercle supérieur du Cosmos, constitué uniquement d'éther, qui est l'Olympe pythagoricien, pour y reprendre sa vie incorporelle. A jamais détachée du corps qui est la partie titanique de notre nature, elle y jouira d'une béatitude éternelle.

1. « *Ex universa mente delibalos animos.* » (Ciceron, *De Senectute,* xxi.)

La doctrine de la palingénésie dominait la philosophie de Pythagore. C'était elle assurément qui faisait le plus d'impression sur ses auditeurs. Rien ne se perd, tout se transforme. Toutice qui a été renaît périodiquement. C'est la roue du destin et de la création. Pythagore ne se rappelait-il pas ses diverses réincarnations? Il avait été Aethalide, fils d'Hermès, puis Euphorbe, héros troyen tué par Ménélas, dont il avait même reconnu le bouclier déposé dans un temple en ex-voto; il avait été Hermotime le rhapsode, et enfin Pyrrhos, simple pêcheur de l'île de Délos. Pour n'être pas en retard sur le Maître, on pense bien que les disciples tâchaient eux aussi, en des expériences mystiques, de retrouver au fond de leur subconscient le souvenir de leurs existences antérieures. Mais nous reviendrons sur ce sujet quand il s'agira pour nous d'examiner le contenu de ce *Discours sacré* auquel Pythagore aurait définitivement confié le trésor de sa sagesse.

ÉHI

X

NOUVEAUX VOYAGES

Pythagore coupe son séjour à Samos par quelques nouveaux voyages. Il a pour seul compagnon, dit-on, son premier disciple, le fils d'Eratoclès, le jeune homme du gymnase. On le signale à Délos, où il assiste, paraît-il, son vieux maître Phérécyde à ses derniers moments. Phérécyde est atteint de la maladie pédiculaire. Autrement dit, il est rongé par une vermine opiniâtre.

La sainte Délos, « terre venteuse, comme chante Callimaque, terre sans labours faite plutôt, roche battue par les flots, pour le vol des mouettes que pour l'ébat des chevaux [1] », c'est la nourrice d'Apollon, du dieu de l'Unité, celui que Pythagore considérait comme le seul vrai dieu, et dont l'effluve, fécondant le sein de Pythaïs, l'avait lui-même engendré. Délos est forte de ce dieu. La sœur de Létô, Astéria, pour ne s'être pas prêtée aux désirs de Zeus, avait d'abord été métamorphosée en caille, puis s'était transformée en une île flottante qui avait pris le nom d'Ortygie. Libre, elle errait sur les flots.

1. Callimaque, *Hymne à Délos,* v. 11-12 (trad. Em. Cahen).

Létô, grosse d'Apollon, après s'être abandonnée, elle, aux étreintes du maître de l'Olympe, poursuivie par la jalousie d'Héra, cherchait vainement un asile pour mettre son enfant au monde. On la lhassait de partout. C'est alors que Létô pensa à s'adresser à sa sœur, devenue île, qui voulut bien lui prêter asile alors qu'au gré des courants, comme une tige d'asphodèle, elle voguait de l'Eubée vers les Cyclades. Pour la circonstance, l'île changea son nom d'Ortygie contre celui de Délos, la Brillante. Après de. longues et terribles douleurs, Létô mit au monde Apollon. Ainsi que le chante l'hymne homérique, « elle entoura de ses bras le tronc d'un palmier, elle pressa de ses genoux la molle prairie, et la terre au-dessous d'elle sourit, et l'enfant dieu bondit à la lumière [1] ». Et Callimaque d'ajouter : « C'est alors que les cygnes, servants mélodieux d'Apollon, quittèrent le Pactole, sept fois tournèrent au-dessus de Délos, sept fois ils chantèrent pour l'accouchée. » Ce qui explique pourquoi Apollon tendit sept cordes sur sa lyre.

« D'or à cette heure fut toute la terre, ô Délos; d'or, tout au long du jour, le flot de ton lac arrondi. »

On demeure toujours attaché par des liens puissants à son pays natal. Délos est, avec Delphes, le séjour préféré du dieu à l'arc d'argent. « C'est Délos, ô Phoibos, qui te charme surtout le cœur; c'est là que se réunissent les Ioniens aux robes traînantes, avec leurs enfants et leurs épouses. Pour te plaire, aux jours fixés pour les jeux, ils se livrent en ton honneur au pugilat, à la danse et au chant. Il croirait voir des immortels, toujours exempts de vieillesse,

1. *Hymne homérique à Apollon Délien, v. 117 sq.*

celui qui vient à Délos quand les Ioniens y sont réunis. A l'aspect de tant de grâce, il se réjouirait dans son cœur, admirant les hommes et les femmes à la belle ceinture et les vaisseaux rapides et toutes leurs richesses [1]. »

***

Sans doute Pythagore à Délos fit-il sensation, comme partout où il apparaissait, et les Ioniens à la longue robe purent croire que le fils de Létô, descendu de l'Olympe en posant le pied sur le sommet du Cynthe, venait honorer de sa présence divine leur île sonore, terre de danses, de chants et de prières, tant Pythagore, « dieu toujours beau, toujours jeune » était la vivante image de son père. Pythagore se rendit immédiatement vers le grand temple pour se prosterner devant l'autel d'Apollon Génétor, « chargé de toute*- les fleurs que les Heures font naître sous le "Zéphire », et y faire ses dévotions en y déposant des gâteaux, du lait, des fruits, car cet autel était le seul qu'on ne souillât pas du sang des animaux. Pythagore se refusait à croire que son père divin fût avide de victimes sanglantes. De longues heures, il s'entretint avec le dieu. Peut-être est-ce là qu'il se rappelle avoir été l'humble pêcheur Pyrrhos. Après quoi, il va recueillir les dernières paroles et le suprême soupir de Phérécyde, pour l'ensevelir ensuite dans un cercueil de terre cuite, sur une couche de myrte, d'olivier et de peuplier noir, si du moins il avait déjà introduit ce mode d'ensevelissement dans les rites de son école philosophique.

1. Callimaque, *op. cit.*

***

Pythagore complète sa connaissance de la Grèce; il s'informe, il semble se livrer à une minutieuse enquête sur l'état des mœurs, des opinions et des croyances dans toutes les parties du monde hellénique. Un jour il débarque en Crète. Voyage plus merveilleux que tous les autres, celui-là, car il va le conduire jusque dans le séjour des morts.

La Crète est une île mystérieuse où subsistent les vestiges d'une étonnante civilisation. On y trouve des peintures, des vases, des armes qui conservent le souvenir d'un grand peuple où régnait la justice et l'ordre; on y trouve des milliers de tablettes où sont gravés les signes d'une sagesse perdue par suite de la folie ou de l'indifférence des hommes. Les prêtres du mont Ida, à l'époque où Pythagore le visite, y sont encore les maîtres de secrets qui remontent au temps où régnait Minos sur un peuple de hardis navigateurs, avant qu'il fût désigné pour faire fonction de juge aux Enfers. C'est justement dans cette île que s'ouvrent les portes des demeures sombres de l'Hadès. Pythagore ne saurait se dispenser d'une Descente aux Enfers qui le mettra au rang d'Héraclès, d'Orphée, de Thésée, d'Ulysse. La Crète est toute désignée pour ce genre d'expédition. Les descentes y sont organisées sous la direction de guides éprouvés, dont le plus renommé est Epiménide qui, lui-même issu d'une nymphe, a disparu de la surface de la terre pendant cinquante-quatre ans. C'est Epiménide qui va servir de cicerone à Pythagore dans le labyrinthe infernal.

Epiménide de Crète, né à Cnosse même, dans la capitale, auteur d'une *Théogonie* en quinze mille vers et d'un poème sur les *Sacrifices,* avait conservé les traditions de l'ancienne cathartique crétoise. C'était lui qui, aux environs de l'an 600, appelé en consultation par Solon, alors qu'une peste sévissait sur la population d'Athènes, avait diagnostiqué les causes morales du fléau en pénétrant dans le passé obscur de la ville par une divination rétrospective, psychanalytique pourrait-on dire, et puis l'avait purgée et guérie de la souillure dont elle souffrait. Epiménide, dit Plutarque dans sa *Vie de Solon,* était « cher aux dieux et, en matières divines, possédait la sagesse inspirée d'un initié ». Il était spécialisé dans ce genre de consultations morales, et lui-même observait les pratiques d'une catharsis rigoureuse, ce qui lui permettait de se tenir constamment en contact avec la divinité. On racontait que, dans son adolescence, envoyé par son père à la recherche d'une brebis perdue sur la montagne, il était entré pour se reposer, à l'heure la plus chaude du jour, dans l'antre de Zeus sur le mont Dicté. Le sommeil n'avait pas tardé à fermer ses paupières, et les dieux, accompagnés de la Vérité et de la Justice, lui étaient apparus pour s'entretenir avec lui. Son sommeil devait se prolonger pendant plus d'un demi-siècle, et il fut bien étonné, quand il se réveilla, de retrouver son jeune frère avec des cheveux blancs.

Pythagore donc n'aurait pu trouver guide plus averti qu'Epiménide pour une descente aux Enfers. Epiménide connaissait toutes les pratiques à accomplir pour mener à bien une pareille expédition : il savait la nourriture qu'il fallait emporter (une sorte de pâtée faite de

mauves, d'asphodèles et de scilles); il connaissait sur le bout des doigts les tours et détours des souterrains, et il conduisit sans doute Pythagore dans cet antre de Zeus dictéen où il s'était lui-même endormi. C'était l'antre où Rhéa, l'épouse de Cronos, lequel avait la manie de dévorer ses enfants nouveau-nés, avait fait transporter Zeus à sa naissance sous la protection des nymphes Adrastè et Ida, filles du roi de Crète Mélisseus; le même où Minos, tous les neuf ans, faisait retraite, et d'où, inspiré par Zeus, dont il se disait le fils, il avait rapporté ses fameuses lois [1]. Là, pour empêcher que le vorace Cronos n'entendît les vagissements du nourrisson qui suçait les mamelles de la chèvre Amalthée, les Courètes, prêtres Crétois, chefs d'une féodalité sacerdotale, et qui se prétendaient fils de la Terre et de la Pluie, s'étaient livrés à des danses frénétiques en frappant leurs boucliers de leurs épées. A l'époque de Pythagore il y avait encore sans doute un collège de Courètes qui rendaient un culte orgiaque à la grande déesse Rhéa, et qui chantaient l'hymne récemment déchiffré sur les ruines du temple de Zeus dictéen à Paléokastro :

« Io, très grand Couros, salut, Cronide... Viens à Dicté, et réjouis-toi des airs que nous te jouons, mêlant les harpes aux flûtes...

« Io, très grand Couros, salut, Cronide. Là te saisirent, immortel enfant, des nourriciers porteurs de boucliers qui te reçurent des mains de Rhéa et te cachèrent au bruit de leurs pas.

« Io, très grand Couros, les saisons furent fécondes. Dicté prit possession des hommes, et

1. Valère Maxime, ch. m.

la paix qui aime les richesses domina toutes les bêtes sauvages.

« Io, très grand Couros, saute pour nous vers nos jarres, saute vers nos troupeaux laineux, saute vers les vergers et vers les ruchers fructueux.

« Io, très grand Couros, saute vers nos cités, vers nos nefs marines, vers les jeunes citoyens et vers la belle Thémis [1]. »

Pythagore retrouvait en Crète des croyances et des rites analogues à ceux de Syrie, d'Egypte et de Chaldée : processions, purifications, représentations destinées à célébrer des cultes agraires. Les Crétois croyaient à la résurrection et à l'existence d'une âme indépendante du corps, qu'ils se représentaient sous la forme d'un papillon. La légende du Zeus crétois comportait une passion suivie d'une résurrection, et l'on montrait sur le mont Ida le tombeau du dieu. On raconte que le pèlerin de Samos traça sur la pierre du monument une inscription conçue en ces termes :

Ci-gît Zan que l'on nomme communément Zeus.

On célébrait également en Crète le culte de Zagreus, que l'on assimilait à Dionysos, et qui, subissant une passion comme Adonis ou comme Osiris, après avoir été mis en pièces par les Titans, renaissait dans toute sa beauté juvénile. La Crète semble avoir transmis à toute la Grèce les pratiques d'un mysticisme qui se perpétuera dans les cérémonies orphiques, les orgies dionysiaques et les mystères d'Eleu-

1. Cf. P.-M. Schuhl *(Essai sur la Formation de la Pensée grecque)* à qui nous empruntons cette traduction.

sis. Epiménide, qui exerçait les fonctions de Courète, fit donc probablement subir à Pythagore les cérémonies initiatiques de l'ancienne religion crétoise. Il lui donna d'abord à mordre aux fruits de l'arbre sacré, arbre de vie planté à l'entrée de la grotte aux branches duquel on suspendait offrandes et ex-voto, et l'introduisant dans la grotte elle-même, où l'on ensevelissait les morts, il lui imposa les rites de l'incubation. Le patient absorbait certaines tisanes narcotiques dans la composition (lesquelles entrait, le pavot bleu et qui le plongeaient dans un sommeil artificiel peuplé de rêves et de fantômes. Le Courète, grâce à certaines passes et incantations, dirigeait alors à son gré les visions du dormant. Porphyre raconte que les prêtres crétois purifièrent Pythagore en se servant de la pierre kéraunienne, la pierre de foudre, et qu'ils le revêtirent au préalable d'une toison d'agneau noir. Pythagore demeura dans la grotte trois fois neuf jours, autant de jours, remarquons-le, que le produit du premier carré d'impair par le premier impair, produit lui-même impair, ce qui faisait donc un compte absolument conforme à la notion du limité.

L'aspect sauvage du site, les ténèbres de la grotte, les sarcophages creusés dans les parois étaient on ne peut plus propres à favoriser les apparitions funèbres. Aussi Pythagore, quand il se fut réveillé de son profond sommeil de vingt-sept jours, put-il avoir la certitude qu'il avait visité le séjour des morts, et qu'il y avait assisté, entre autres spectacles significatifs, aux tortures subies par Hésiode ligoté à une colonne de bronze et par Homère pendu à la branche d'un arbre enguirlandée de serpents, tous deux sévèrement châtiés pour avoir, dans leurs

poèmes, calomnié les dieux en leur attribuant des aventures scandaleuses et des sentiments misérablement humains. C'est du moins ce que racontait Hiéronyme de Rhodes dans ses « Mémoires ».

*
»H *

Los Descentes aux Enfers étaient ù cette époque fort à la mode. Autour de Pythagore lui-même a gravité un étrange personnage qui, à la faveur d'une expédition souterraine, se fit rapidement passer pour un dieu par ses concitoyens. C'est le Gète Zalmoxis, dont la tradition répète qu'il était l'esclave de Pythagore, et qu'affranchi par son maître, il était retourné chez ses concitoyens pour leur dicter des lois et pour leur prêcher l'immortalité de l'âme, et sur lequel Hérodote nous fournit les curieux renseignements que nous croyons devoir reproduire ici textuellement. « Les Gètes, écrit Hérodote, la seule des nations thraces qui ait opposé une résistance à Darius, se sont donné le surnom d'immortels, et ce titre ils l'ont pris de l'opinion où ils sont qu'ils ne meurent pas, mais que tous ceux qui sortent de la vie ne font que se rendre près de leur dieu Zalmoxis. Tous les cinq ans le roi désigne un député qu'ils envoient à Zalmoxis pour lui faire part de leurs besoins. Un certain nombre de Gètes se rangent en ordre, chacun tenant en main trois piques. D'autres saisissent par les pieds et par les mains celui qui doit être envoyé à Zalmoxis, et le lancent avec force en l'air sur les pointes de ces piques. Si l'homme meurt sur-le-champ de ses blessures, ils en concluent que la divinité est favorable; s'il survit, ils accusent l'envoyé désigné comme coupable de quelque crime, et

croient qu'il est un méchant homme. A sa place ils en envoient un autre à qui ils donnent leurs commissions pendant qu'il vit encore... »

« J'ai appris, poursuit Hérodote, des Grecs habitant les bords de l'Hellespont et du Pont-Euxin quelques particularités sur le compte de ce dieu. Ils disent que Zalmoxis n'était qu'un homme, qu'il avait été esclave à Samos, où il appartenait à Pythagore; qu'ayant ensuite obtenu sa liberté il avait amassé de grandes richesses, et qu'il était retourné avec elles dans sa patrie. Ils ajoutent que dans le temps où les Thraces, plongés dans l'ignorance, vivaient une existence misérable, Zalmoxis s'était instruit de la manière de vivre des Ioniens, et avait appris des mœurs plus polies que celles de sa patrie, soit par le commerce qu'il avait eu avec les Grecs, soit par les leçons de Pythagore, qui n'est pas le moins distingué des sages de la Grèce; que de retour dans sa patrie-, il y forma un établissement dans lequel il rassemblait les principaux citoyens, qu'il leur donnait des repas, et que dans ces repas, il enseignait que lui et ceux qu'il admettait à sa table ne devaient jamais mourir et seraient transportés dans un lieu où ils jouiraient de tous les biens désirables; qu'en même temps qu'il leur tenait ces discours, il se faisait secrètement construire une chambre souterraine; que, lorsqu'elle fut linie, il disparut et se retira dans ce souterrain, où il vécut trois ans; que cependant on le pleura comme mort dans toute la Thrace, mais qu'à la quatrième année il reparut, et confirma ainsi lui-même ce qu'il avait annoncé à ses compatriotes. »

Et voici la prudente conclusion d'Hérodote au sujet de cette merveilleuse histoire :

« Quant à moi je regarde ce qui dans ce récit a rapport à la construction du souterrain, ni comme tout à fait indigne de foi, ni comme une chose avérée; mais je crois que Zalmoxis a vécu plusieurs années avant Pythagore »[1].

Il est en définitive bien difficile de déterminer de façon indiscutable les relations de Pythagore avec l'étrange Zalmoxis. Ledit personnage nous paraît appartenir quelque peu à l'espèce des charlatans. Le subterfuge du souterrain artificiel tendrait à nous le faire croire. Cependant la tradition veut que Pythagore ait fait un voyage en Thrace. Or, la Thrace, ne l'oublions pas, est le pays d'Orphée, le prestigieux musicien, revêtu peut-être de la dignité royale, qui, des sons de sa lyre, attirait à lui les animaux, les arbres et même les rochers. Embarqué sur *YArgô,* il avait rendu de signalés services à l'équipage en employant ses chants à toutes sortes de miracles. C'est ainsi qu'un jour, les Argonautes ne parvenant pas à remettre leur bateau à la mer, Orphée le charma si bien qu'il se déplaça lui-même pour continuer le voyage. Mais Orphée s'était aussi rendu célèbre par une descente aux Enfers sensationnelle, puisqu'il avait réussi, toujours grâce à la vertu de ses chants, à obtenir d'Hadès et de Perséphone la permission d'en ramener sa femme, permission dont, par impatience amoureuse, il avait d'ailleurs perdu tout l'avantage. Et l'on sait comment les femmes thraces, jalouses de l'entendre sans cesse pleurer la perte de son Eurydice, déchirèrent les membres du poète inconsolable, et comment sa tête posée entre les branches de sa lyre, puis jetée dans un fleuve, parvint jusqu'à Lesbos pour y prononcer des

1. Traduction A.-F. Miot.

oracles. Orphée appartient sinon aux temps mythiques, du moins aux temps héroïques. On lui attribuait la composition de Discours sacrés qui contenaient théogonie, morale, mystique et doctrines relatives à la destinée de l'âme. Orphée avait, selon la tradition, fondé un culte à mystères qui s'était propagé dans tous les pays grecs. La Thrace était donc, à n'en pas douter, un foyer de mysticisme, une terre à prophètes. On cite également Eumolpe qui devint l'organisateur du culte à Eleusis; Musée, son fils, qui aurait composé le premier hymne à Déméter, enfin Philamon avec son fils Thamyris, dont il est question au deuxième chant de *Y Iliade.* Pythagore, semble-t-il, s'est inspiré de l'orphisme dans la partie religieuse de sa doctrine. D'après un texte cité par Jamblique, il s'y disait lui-même initié par un certain Aglaophanos. Mais on peut contester l'antériorité de l'orphisme sur le pythagorisme religieux. Tous deux seraient dérivés de certaines confréries mystiques appelées thiases, qui exerçaient des cultes funéraires dans le sud de l'Italie. Les doctrines de ces associations reposaient sur le mythe de Dionysos-Zagreus, fils de Perséphone et de Zeus, dévoré par les Titans et ressuscité par son père. Elles enseignaient les moyens d'échapper à la fatalité des existences, de se purifier et de se rédimer du péché originel par des lustrations, des mortifications, qui se complétaient d'une communion où l'initié mangeait de la chair d'un animal qui figurait le dieu. Comme nous l'ont fait connaître les fameuses lamelles d'or découvertes à Pételie et à Thurium dans les tombes orphiques, le catéchisme comportait les instructions nécessaires pour que l'initié après la mort, ne s'égarât pas dans le labyrinthe d'outre-tombe, et rejoignît

sans erreur le lac de Mémoire pour y boire l'eau fraîche de l'immortalité.

Le pythagorisme, semble-t-il, se contente de compléter et de perfectionner l'orphisme en y ajoutant sa doctrine du nombre. On aurait tort en effet de considérer Pythagore comme un initiateur dans le domaine religieux. Il s'est contenté d'adapter à sa philosophie, en les épurant, des croyances et des pratiques qui avaient cours déjà depuis longtemps en divers points des pays grecs. D'ailleurs, il n'y a pas, à proprement parler, dans la secte pythagoricienne, du vivant même du maître, d'initiation aux mystères. Il y a initiation à la philosophie, c'est-à-dire à la science. C'est là la véritable religion de Pythagore, comme ce fut celle, au siècle dernier, d'un Auguste Comte. Pythagore ne prétend pas ouvrir à ses disciples le paradis par une exaltation ou par une extase dans une union directe avec la divinité. Pythagore invite ses disciples à la contemplation des lois de l'univers et à l'intelligence du nombre, qui seules permettent la participation à l'harmonie, où réside le bonheur suprême [1].

***

Les textes parlent d'un voyage de Pythagore à Sparte. Sparte était déjà considérée à cette époque comme la ville la mieux policée du monde

1. Cf. Delatte, *Eludes sur la Littérature pythagoricienne :* « Pythagore se trouve au confluent des deux courants de la pensée grecque du vi^e siècle. Entre les mystiques et les philosophes, il a oscillé, cherchant son chemin et, comme son esprit avait des affinités avec les uns et les autres, il a cru pouvoir synthétiser leur œuvre. »

grec [1]. Il était en somme assez naturel que Pythagore désirât se rendre compte sur place de la manière dont fonctionnait la constitution de Lycurgue. Mais si nous admettons que Pythagore ait visité « la creuse Lacédémone », nous ne pensons pas qu'il s'y soit longuement attardé. Il reconnut assez vite, nous le pensons, que sa constitution timocratique et autoritaire, basée sur le culte du chef, bien que l'idéal politique des Doriens semble avoir quelque analogie avec le sien, ne répondait que bien imparfaitement à celle qu'il envisageait d'instaurer, lui dans quelque ville de son choix.

Tant de choses étaient faites pour déplaire à Pythagore dans les mœurs et le régime de cette ville-caserne où régnait un communisme de popote, où le citoyen-soldat, abruti par des exercices violents, lapait bruyamment, sans parler, le brouet noir de sa triste gamelle; où la chasse avec la guerre étaient les seules occupations libérales; où l'on méprisait la philosophie autant que l'agriculture; où l'on jetait dans un gouffre les enfants contrefaits; où l'éducation n'était que dressage; où la morale consistait à enseigner aux enfants que le vol, comme le mensonge, ou même le meurtre n'étaient choses condamnables que si l'on avait la maladresse de se laisser prendre; d'où les sentiments d'hu-

1. M. Pierre Roussel dans son ouvrage sur *Sparte* exprime l'opinion que « le régime attribué à Lycurgue n'a dû être parachevé qu'au cours du vi^8 siècle ». 11 ajoute que selon une hypothèse récente « au vi° siècle l'éphore Chilon aurait mis sous le nom et le patronage d'un législateur du passé, Lycurgue, toute une série de réformes dont il est l'inspirateur et qui donnèrent à l'Etat Spartiate la rigide armature que nous lui connaissions ».

manité enfin étaient formellement bannis au profit d'un orgueil de groupe exclusif et féroce, sans pitié. Pythagore, lui, n'entendait pas, dans sa cité nouvelle, établir l'ordre social sur la discipline extérieure de l'inquisition policière, mais bien sur le libre consentement des esprits aux lois du cosmos. L'atmosphère de la cité laconienne dut lui sembler irrespirable. On y avait les oreilles continuellement étourdies, de l'aube au crépuscule, par des sonneries de trompette, des pas cadencés, des hurlements de sous-officiers, des fracas de lances et de boucliers. Les fêtes consistaient, sur le Plataniste, en luttes, parades, défilés et revues où triomphait l'automatisme totalitaire; les chants étaient des marches militaires, et les danses, comme la pyrrhique, des simulacres de combat. Quelle figure pouvait faire Pythagore au milieu de ces miliciens sans âme, pour qui la science se limitait à la théorie, et pour qui le nombre se réduisait au un-deux du pas cadencé?

Pythagore ne pouvait cependant rester tout à fait insensible au fait que les Spartiates vouaient un culte particulier à Apollon qui avait inspiré Lycurgue dans l'élaboration de ses lois, et ne cessait de leur donner des conseils par la voix de la Pythie. On lui consacrait à Sparte les trois grandes fêtes nationales, les Carnéia, les Gymnopédies, les Hyakinthies. Mais ces fêtes, destinées d'ailleurs primitivement à d'autres divinités, se déroulaient selon des rites quelque peu barbares, avec cavalcades, mascarades, danses grotesques, chorales militaires. La figure d'Apollon Pythien n'y représentait pas l'harmonie divine des sphères. C'était plutôt celle d'un dieu des armées, auquel on devait obéissance en vertu de la sacro-sainte discipline.

***

Les biographes de Pythagore, que je sache, ne mentionnent pas qu'il ait visité Athènes. Ville trop humaine sans doute, un peu trop exclusivement humaine, même dans sa religion. Athènes, par ce fait qu'elle était une déesse-raison, enseignait à ses fidèles le positivisme, voire le scepticisme et le libertinage de l'esprit. C'était une divinité laïque, et croire en elle revenait à croire d'abord en soi, en l'homme, en la vertu de ses paroles et de ses idées. Certes, après un séjour à Sparte, asphyxié par son atmosphère de corps de garde et de poste de police, on respirait à Athènes, on s'y régénérait les poumons d'un souffle délicieux de liberté et d'individualisme. Cependant, la démocratie, telle qu'elle était conçue à Athènes, n'offrait pas, il faut en convenir, des garanties suffisantes de sécurité et de tranquillité. L'opinion changeante y régnait en maîtresse, se faufilant dans la foule de l'agora, allant de l'un à l'autre, semant la division, échauffant les esprits. Cette opinion protéenne, il suffit qu'un habile homme la prenne dans les filets de sa rhétorique, pour qu'il dispose à son gré des esprits et des corps.

Les lois de Solon, malgré leur sagesse, n'avaient pas réussi à établir l'équilibre et la bonne entente entre les citoyens. Solon avait rédigé, comme il le dit lui-même dans un de ses poèmes, « des lois égales pour le bon et pour le méchant, fixant pour chacun une justice droite ». Il avait « couvert d'un fort bouclier » les deux partis qui divisaient la cité, et «il n'en avait laissé aucun vaincre injustement ». Pisistrate né vers 590, une vingtaine d'années avant la naissance de Py-

thagore, s'était emparé du pouvoir. Il avait gouverné la ville en se conformant aux lois de Solon avec beaucoup de modération, et il lui avait donné l'impulsion qui devait, au siècle de Périclès, la conduire à la plus brillante des destinées artistiques. Il n'avait pas réussi plus que Solon à y éteindre les rancunes politiques. Mort en 527, à l'époque environ du retour de Pythagore à Samos, il avait laissé à ses deux fils Hippias et Hipparque une succession difficile. Harmodius et Aristogiton vengeraient bientôt la liberté en poignardant Hipparque. Hippias, échappé à leurs coups, se réfugierait en 510 à la cour de Darius.

Telle était la situation d'Athènes à l'époque de Pythagore. A supposer qu'il ait pu visiter la ville en cette période de troubles, Pythagore s'y serait certes confirmé dans cette idée que seuls les initiés aux valeurs numériques sont à même de constituer un état où règne l'harmonie, les valeurs simplement humaines présentant trop de fluctuations et d'incertitudes et ne pouvant du reste acquérir quelque solidité et stabilité qu'à condition d'être ramenées à des nombres. Plus tard Socrate et Platon consolideront ces valeurs humaines, mais ils y seront singulièrement aidés par les leçons de Pythagore.

Il y avait bien aussi Eleusis et ses mystères, d'où n'étaient pas exemptes les préoccupations de l'au-delà, mais, à l'époque de Pythagore, les croyances entretenues dans ce foyer spirituel, soigneusement réservées à un petit nombre d'initiés, ne s'étaient pas encore répandues dans la population, comme il arrivera plus tard sous l'influence de Périclès. Et d'ailleurs les mystères d'Eleusis comportaient un élément de trouble et de sensualité tout à fait contraire à l'esprit

de la doctrine pythagorique. L'éducation mystique y consistait non dans la communication de dogmes théologiques et moraux, mais dans certaines épreuves destinées à subjuguer le myste par une forte commotion nerveuse de terreur, puis de joie sacrée. L'initiation se poursuivait par la représentation d'un drame mystique qui se terminait par une invocation au ciel et à la terre : Fais la pluie, demandait-on au ciel ; sois enceinte, commandait-on à la terre. Enfin il y avait la célébration sacramentelle d'un mariage avec la déesse dont le rite comprenait l'attouchement d'organes sexuels figurés. Cet érotisme religieux aurait eu de quoi faire reculer Pythagore.

Sur le sol de l'Attique Pythagore aurait eu, en outre, la possibilité de se familiariser avec le culte de Dionysos.

« Iacchos, Iacchos, chantaient les initiés dans une crise de délire collectif obtenu par le vin et la danse, viens danser dans cette prairie, viens parmi les membres du saint Thiase, en agitant autour de ta tête une couronne de myrte couverte de fruits abondants, et, d'un pied hardi frappant le sol, dirige la danse pétulante et folâtre, la danse sacrée de tes mystes pieux. » Or ces folies dionysiaques, ces scènes d'ivresse désordonnée, cette surexcitation nerveuse où l'esprit comme le corps perd tout contrôle, cette orgie de tous les sens Pythagore les auraient fuies. Le dieu de Pythagore c'est Apollon, dieu de l'ordre, du calme et de la règle, et non celui du dérèglement. La démence dionysiaque n'aboutit qu'à des scènes ignobles. Le culte de Dionysos se ressent encore de la barbarie primitive. Pythagore a entrepris de policer l'humanité, de calmer les instincts, de les apprivoiser

pour faire régner sur terre la tranquille harmonie qui préside à la course régulière des astres. Aussi interdit-il l'usage du vin qui dérègle les pensées; quant à la danse, il ne la tolère qu'à condition qu'elle soit à l'image de la chorégraphie céleste.

***

Un pèlerinage qui s'imposait à Pythagore, c'était celui de Delphes. Delphes était, avec Délos, le rendez-vous de tous ceux qui croient que la vérité se trouve dans la règle et non dans le désordre, dans la paix et non dans le tumulte guerrier, dans la lumière et non dans les ténèbres.

Selon la légende, quatre jours après sa naissance, Apollon, après avoir traversé la Piérie, l'Eubée et la Béotie, était arrivé dans le val de Crissa. Il était armé des flèches qu'Héphaistos lui avait spécialement fabriquées. La nymphe Telphonsa régnait dans ce pays. Perfide, elle lui avait conseillé une excursion dans une gorge sauvage du Parnasse. Or c'était là que se cachait le serpent Python, dragon des ténèbres, monstre femelle qu'Héra avait suscité contre Létô avant la naissance du dieu. Le dragon s'était précipité sur Apollon, mais celui-ci avait tout de suite prouvé qu'il n'était pas indigne du présent d'Héphaistos, et de son arc d'argent, il avait décoché une de ses terribles flèches. Le serpent était mort après d'affreuses convulsions « exhalant dans un souffle fétide sa vie avec des flots de sang ».

— Et maintenant tu peux pourrir ici même, avait prononcé l'archer divin en repoussant du pied l'immonde cadavre.

Et c'est ainsi que l'endroit où s'était décomposé le dragon avait pris le nom de Pythô, (« pourrir » se dit en grec « puthein »).

Après avoir abattu le serpent, sans attendre, Apollon avait construit un autel dans un bois sacré. Le site n'était guère séduisant, rocheux et rude, désert et sauvage. Cependant la mer y pénétrait entre des promontoires escarpés. Pour établir un culte, il est nécessaire de constituer un clergé, qui se chargera, lui, de trouver les fidèles. Tout alentour, hélas, il n'y avait âme qui vive. Aussi Apollon se trouvait-il particulièrement embarrassé. Assis sur un rocher, il réfléchissait sur le moyen de se tirer d'affaire, lorsqu'il aperçut sur la mer vineuse un navire crétois. Apollon eut vite fait de se transformer en dauphin, de plonger pour bondir ensuite de lame en lame, d'atteindre le navire et de sauter sur le pont au grand émoi de tout l'équipage qui n'était pas habitué à ces familiarités, même de la part de ces joyeux et facétieux suiveurs de navires. Ayant repris sa forme première, Apollon signifia ses volontés aux braves matelots crétois. Il leur fit savoir qu'ils ne reverraient plus leurs foyers, qu'ils auraient la charge de garder son temple, qu'ils connaîtraient les volontés des dieux, qu'ils en transmettraient les oracles, et qu'ils jouiraient d'une éternelle considération. « C'est bien beau cela, avaient répondu, en substance, les matelots, mais qui est-ce qui nous ravitaillera? Il n'y a rien dans ce pays, et on n'y ferait pas pousser une botte de persil. » A quoi Apollon leur répondit qu'ils vivraient très largement des offrandes que leur apporteraient les pèlerins. Les Crétois acceptèrent, et Apollon leur demanda de l'adorer sous le nom de Delphinien, pour rappeler le souve-

nir de sa métamorphose. Ainsi l'endroit prit désormais le nom de Delphes. Delphes devint le séjour habituel d'Apollon, bien que le dieu fît, durant la mauvaise saison, un séjour au bienheureux et vertueux pays des Hyperboréens, d'où il revenait au printemps sur un char attelé de cygnes blancs.

Delphes était la capitale religieuse et politique des Hellènes. Si l'on avait une grande décision à prendre, un grave problème à résoudre, une affaire difficile à trancher, on s'adressait, à l'oracle delphique, et c'était à Delphes que se réunissait chaque année, au printemps, le conseil des Amphictyons qui discutait des intérêts de tous les Grecs. Les paroles de la Pythie avaient dans toute la Grèce force de loi, et le trépied de la prophétesse était le pivot autour duquel s'équilibrait le destin de l'Hellade. Comme dit Michelet : « La grande lyre d'Apollon, c'était la Grèce elle-même par lui réconciliée. » Enfin Delphes était le pèlerinage obligé de tout Grec qui sentait que ses actions et ses paroles n'étaient pas indifférentes aux Dieux.

Pythagore se présente à Delphes comme l'incarnation même d'Apollon hyberboréen, et se met en rapport avec la prêtresse Thémistoclée[1]. Il écrit des élégies sur le tombeau d'Apollon. Car Apollon, de même que Dionysios, de même que Zacinthos et Zagreus,- avait lui aussi subi une passion suivie de résurrection. Cette légende était commune à beaucoup de dieux, et elle trouvera son expression la plus parfaite dans le

1. Selon Diogène Laërce (VIII, 21, 8). Porphyre l'appelle Aristoclée et Suidas Théoclée.

christianisme. La vie est faite d'une succession de défaites et de victoires, d'un cycle de morts et de renaissances. Apollon est un dieu d'origine créto-asiatique, et sa légende reste tout imprégnée de traditions orientales. Par ailleurs, il n'a pu résister à la marée de mysticisme qui, en plusieurs vagues a envahi la Grèce en se manifestant dans les mystères de Démèter, le culte dionysiaque et l'orphisme. A Delphes même, dans le temple qu'il a fondé, et dont le faîte était surmonté de statues dorées, qui représentaient, disait-on, les Sirènes (comme au palais royal de Babylone), Apollon s'était vu contraint de faire une place à Dionysios. « On attribue à l'un, écrit Plutarque, l'égalité, l'ordre et une activité paisible; à l'autre les jeux folâtres et pétulants, le désordre et la fureur [1]. » Une religion qui se limite à l'observation d'un rituel ne suffit pas aux foules qui se dirigent vers la ville sainte, et l'idéal de mesure, d'équilibre et d'harmonie proposé par le dieu est trop simplement humain pour contenter des esprits en proie aux inquiétudes métaphysiques. Pythagore le comprend bien. Il ne retiendra ses disciples qu'en leur proposant une sorte de religion philosophique, une théosophie, si l'on veut, qui constitue un moyen terme entre la stabilité apollinienne et le mouvement dionysiaque, qui ne se contente pas de leur donner les moyens de réaliser sur la terre un bonheur tranquille, une protection contre les troubles du corps et de l'esprit, mais qui leur fournisse également des délectations analogues à celles de l'extase mystique.

1. Plutarque dans son curieux traité intitulé *Que signifie le mot ei?*

XI

LE DISCOURS SACRÉ

L'enseignement de Pythagore était oral. Le livre est chose rare à son époque. Il sert à fixer la parole plutôt qu'à la répandre. Ceux qui savent se gardent bien du reste de confier leurs connaissances à n'importe qui. La science est un privilège que l'on tient de la divinité, et qu'on ne transmet qu'à quelques héritiers choisis, quelques élus. Plutarque écrit dans sa *Vie de Numa* que les Pythagoriciens n'estimaient ni beau ni honnête de confier leurs mystères à des lettres mortes. Toutefois, d'après Diogène Laërce, Pythagore aurait composé des ouvrages sur l'Education, sur la Politique et sur la Physique. Il serait également l'auteur d'un poème intitulé *Péri tou holou,* c'est-à-dire de l'Univers. Platon,durant son séjour en Sicile, aurait même acheté au poids de l'or certains de ces ouvrages à Archytas. De tous ces ouvrages, qui pourraient d'ailleurs fort bien n'être que des élucubrations de disciples, dont l'avantage était de placer leurs propres productions sous un nom qui leur donnait immédiatement plus d'autorité (en admettant qu'ils ne se soient pas contentés de se faire modestement les simples interprètes du Maître) nous ne connaissons que les titres.

Mais il est tout de même une œuvre de Pythagore sur laquelle nous possédons des précisions qui ne sont pas négligeables. C'est le *Discours sacré,* le *Hieros Logos,* qui contenait la somme de la doctrine par laquelle le Sage de Samos comptait amener les hommes à faire leur salut, et qui était, à proprement parler, la bible pythagoricienne.

Pythagore aurait d'abord composé son *Discours* en vers. Puis il l'aurait transposé en prose dorienne, en l'attribuant alors à Orphée pour lui conférer plus de prestige auprès des populations de la Grande-Grèce. D'ailleurs le Discours n'aurait pas été fixé par l'écriture du vivant même du Maître. La publication en reviendrait à Télaugès, mari de Bitalè, petite-fille de Pythagore, lequel Télaugès aurait travaillé sur des notes (hypomnèmata) que Pythagore aurait laissées à sa fille Damô.

La tradition parle assez nettement et avec des détails assez circonstanciés du *Discours sacré* pour que nous n'ayons guère à douter de son existence. La critique philologique en a repéré dans les textes biographiques et doxographiques de nombreux fragments « qui présentent, dit M. Delatte, tous les caractères d'une antiquité remarquable ». Mieux que cela, à la suite d'une argumentation analytique très serrée, M. Rostagni n'hésite pas à déclarer que le discours qu'Ovide, dans ses *Métamorphoses,* prête au philosophe, ne serait qu'une paraphrase du *Discours* primitif. Enfin la compilation du IIIe siècle, connue sous le titre de *Vers dorés,* manuel de morale et de piété, sorte d'introduction à la vie pythagoricienne, et que Hiéroclès, qui en a fait le précieux commentaire, tenait pour l'œuvre d'un collège sacré, semble

contenir de nombreux dystiques qui auraient survécu à travers les siècles tels que Pythagore les avait composés.

***

Le *Discours sacré* de Pythagore se présentait à la fois sous la forme d'un traité scientifique et philosophique et sous celle d'un évangile. C'est d'ailleurs la gnômè, l'intelligence, qui nous met sur le chemin de la révélation. Les secrets de la doctrine exigent une intelligence lucide, qui se développe dans le calme, loin de l'agitation de la rue :

« Je vais chanter pour ceux qui peuvent comprendre, déclarait d'abord le Maître; fermez les portes, profanes *. »

Puis :

« Jeunes gens, adorez dans un respectueux silence toutes les vérités. »

Nous ne reviendrons pas sur les doctrines scientifiques du Maître, qui ont fait l'objet d'un précédent chapitre. C'est maintenant la partie évangélique du *Discours* qui va retenir notre attention.

Après une longue description de la vie de l'humanité depuis l'Age d'Or, l'âge d'innocence d'où étaient bannis Arès et le Tumulte, le *Discours* passait à des révélations d'ordre eschatologique. La voix du Sage s'élève; c'est celle de l'inspiré qui va prononcer des oracles. Il lui plaît, prononce-t-il, de voyager parmi les astres sur un nuage, de se poser sur les épaules d'Atlas et d'endoctriner les hommes tremblants en leur expliquant l'ordre de la destinée. Avec

1. Stobée, *Floril.*, xli.

l'accent vibrant du prophète, Pythagore, sûr de la vérité qu'il tient de l'esprit divin, révèle à ses auditeurs le fond même de sa doctrine, et leur explique la métempsycose et la métacosmose, en les délivrant ainsi de la crainte odieuse de la mort :

O race que la peur de la mort paralyse,
Pourquoi crains-tu le Styx et l'ombre et de vains
[mots?

Pour les convaincre, il leur raconte ses incarnations successives, et se sert de brillantes et irréfutables comparaisons :

« De même que la cire où s'impriment de nouvelles figures n'en reste pas moins la même, bien qu'elle ne garde pas la même forme, ainsi l'âme demeure toujours pareille, bien qu'elle émigre, je vous le dis, en des figures nouvelles. »

Tout change, tout s'écoule, comme l'eau, le temps, le ciel, les astres, les fleurs, et tout cependant demeure identique à soi-même selon le rythme unitaire des nombres.

L'âme humaine obéit à cette loi. Mais il arrive un temps où, ayant réussi à se dégager de tout attrait pour les choses terrestres, elle échappe enfin au cycle des réincarnations, pour ne plus se repaître, complètement purifiée, que des nourritures spirituelles. Elle a pris rang parmi les dieux :

Quand, ayant quitté le corps, tu seras partie pour
[l'éther,
Tu deviendras dieu immortel, et tu ne mourras
[plus h

1. *Vers dorés.*

Il n'y a d'ailleurs pas de différence essentielle entre les hommes et les dieux. Les uns comme les autres appartiennent à la grande famille des êtres vivants. L'homme est un esprit céleste, un daïmon qui, par suite de ses erreurs, a subi une déchéance, et auquel il n'est possible de retrouver son essence divine, dans toute sa pureté, qu'en suivant une voie difficile et secrète, en se prêtant à l'askésis et à la catharsis, à l'ascèse et à la purification. Autrement l'âme risque d'être rejetée dans l'Hadès, qui pourrait bien n'être après tout, selon Pythagore, que la région placée entre le ciel et la terre, ce bas monde sublunaire, c'est-à-dire la vie elle-même, dont les tortures sont pires que celles du Tartare imaginées par les poètes.

Un grand impératif domine, nous l'avons dit, toutes les prescriptions imposées à Pythagore par celui qui désire accéder au bonheur suprême : *Hépou theô,* suis le dieu; conforme-toi au modèle offert par la divinité. Dieu est en nous, imitons-le. Le précepte se confond avec cet autre : *Nô peithou,* obéis à l'esprit. Suivre les voies de l'esprit, c'est suivre le dieu, c'est se plier à ses légitimes exigences; c'est le chercher dans l'amour de la sagesse, dans la philosophie, en fermant les oreilles aux suggestions perfides des passions, qui nous conseillent l'insubordination, la rébellion, l'éris, enfin l'esprit de résistance à la volonté divine, cause de tous nos malheurs.

L'idéal à atteindre, c'est l'Un, le triomphe sur le Multiple qui se partage le corps. *Héna génesthai,* devenir un : autre forme, autre aspect du précepte d'application à la divinité. Car tel est le vrai dieu « éternellement existant, immuable, immobile, identique à lui-même »,

qu'il faut prendre bien garde de ne pas déchirer en soi.

***

La métempsycose[1] étant la pièce essentielle de la doctrine pythagoricienne occupait une grande place dans le *Discours sacré.* Pythagore la résumait en un dystique que nous a transmis Diogène Laërce : « L'âme, disait Pythagore, parcourant le cycle de la Nécessité, change de forme vivante à chacune de ses étapes. » Ce n'est peut-être pas là une doctrine absolument originale. Au dire d'Hérodote [2], elle avait cours chez les Egyptiens. Cependant, d'après certains égyptologues, les Egyptiens, avant l'arrivée des Grecs, ignoraient cette doctrine. Telle qu'elle est conçue par le maître de Samos, la métempsycose est intimement liée à ses vues sur la parenté universelle de tous les êtres, sur leur fraternité, leur consanguinité. Le Monde lui-même, le grand Cosmos, ne l'oublions pas, est un être vivant, dont toutes les parties répètent la constitution de l'ensemble. L'Homme, microcosme façonné d'après le macrocosme, perdu dans la multiplicité des formes vivantes, ne peut atteindre l'Unité et s'installer dans le royaume de l'Absolu, qu'à condition de passer par toutes ces formes. La métempsycose n'est en réalité qu'un corollaire de la métacosmose, du changement alterné universel auquel est soumise la Nature, et qui fait que

1. Il vaudrait mieux la désigner sous le nom de *métensomatose* puisqu'il s'agit d'un changement de corps et non d'âme.

2. Hérodote, II, 123.

l'Un (pair-impair), dans le mouvement de la roue des naissances, se divise en Multiple tandis que le Multiple se concentre en Unité. Rien ne se perd, tout se transforme. Les âmes tournent en cercle, comme les astres. Il n'en apparaît pas de véritablement nouvelles. Seuls les corps changent continuellement et sans repos.

En vertu de ces principes, Pythagore, dans son *Discours,* interdit formellement de tuer les animaux, du moins les animaux inoffensifs :

Ne faire périr, ne détruire nulle douce créature,
Bref aucun animal qui ne soit pas nuisible aux [hommes,

n

soit pour les immoler sur les autels, soit pour en faire sa nourriture [1]. Le souille qui anime les bêtes est de même qualité et de même nature que le nôtre. Pythagore, selon Sozion, cherchait à inspirer à ses disciples la peur de commettre un parricide en mangeant de la viande. Empédocle, qui fut son disciple, s'élevait en termes véhéments dans son poème des *Purifications,* contre ceux qui consentaient à de tels horribles festins : Nous agissons ainsi, disait-il, comme les Titans qui ont lacéré les membres de Zagreus. Comme un même dieu existe dans tous les êtres vivants, nous déchirons ainsi le dieu qui est en nous. « Il faut convenir, écrit Porphyre, que tous les animaux pensent, et que la seule différence qui est entre eux et nous ne consiste

1. Cependant d'après Aristoxène, cité par Diogène Laërce, Pythagore aurait autorisé les nourritures animales sauf toutefois la chair des béliers et des bœufs de labour. D'après le même, Pythagore n'aurait pas dédaigné les porcelets et les chevreaux, non plus que les fèves.

»

que dans le genre de vie, de sorte que nous devons les considérer comme des alliés. En les immolant, nous commettons une monstrueuse impiété. » C'est risquer de violer avec le fer ou avec les dents le corps où est hospitalisée quelque âme parente; c'est risquer tout bonnement de manger son père ou sa mère. Les sacrifices sanglants ne sauraient être agréables aux dieux, et d'ailleurs notre organisme peut se contenter d'un régime végétarien.

Ovide dans ses *Métamorphoses* prête à Pythagore, dès son arrivée à Crotone, une longue prédication, qui pourrait bien être, nous l'avons dit, une traduction du *Discours sacré.* Le Maître s'y étend longuement sur l'abstinence de la chair des animaux. Il y exhorte véhémentement ses auditeurs à se contenter de légumes, de fruits, de lait et de miel, aliments que la nature fournit en abondance et sans effusion de sang : « Qu'on n'imite pas les lions et les tigres qui se délectent de repas sanglants *(dapibus cum sanguine gaudent).* C'est un crime que de s'engraisser de la substance des êtres vivants, que de vivre de leur mort *(animantis vivere leto).* Quoi? Faut-il donc revenir à la sauvagerie des Cyclopes anthropophages? Revenons plutôt à l'Age d'Or où l'homme se contentait de glands, où

Sans peur le lièvre errait à travers les campagnes.

« Encore si l'homme s'attaquait seulement aux bêtes sauvages. Mais il s'attaque aussi aux animaux domestiques. Il n'hésite pas à se repaître de la chair des brebis et même des bœufs, ses plus fidèles serviteurs. Il les abat à coups de hache. Quand vous déchirez de vos dents un morceau de bœuf, sachez que c'est tout comme si vous dévoriez un brave paysan :

Cumque boum dabitis caesorum membra palato
Mandere vos vestros scite et sentite colonos.

« Et c'est ainsi que le père en arrive à immoler son fils pour le manger, le fils à immoler ia mère, et à faire un repas de Thyeste des membres mêmes de ceux qui lui furent pourtant si chers. Comment ne pas en frémir d'horreurl »

Parmi les animaux domestiques, Pythagore recommande d'épargner surtout les bœufs de labour, les coqs blancs (consacrés à la lune) et les chiens. Selon Xénophane, comme il voyait un homme battre son chien, il l'arrêta : « Malheureux, dit-il, ne frappe pas. C'est un de mes amis que je reconnais à sa voix. » Parmi les autres animaux, Pythagore défendait de toucher aux poissons à queue noire (bars ou mulets), particulièrement affectés aux métempsycoses humaines.

♦**

Le végétarisme est une nouveauté dans le* monde hellénique. Comme le fait remarquer Porphyre dans son traité *Sur l'abstinence de la Chair des Animaux,* aucun des Sept Sages n'y avait pensé. Il est certain que cette doctrine apportait un souffle de mansuétude dans un monde où régnaient encore trop de pratiques féroces par lesquelles on cherchait à se concilier les ténébreuses divinités chthoniennes, où l'instinct, d'origine titanique, gouvernait encore trop facilement les hommes. Les néo-pythagoriciens insisteront particulièrement sur ce thème. Porphyre dans son traité nous donne toute une théorie et toute une pratique de végétarisme : La vraie patrie, dit-il, est la patrie des

esprits. Aussi, pour l'atteindre, devons-nous nous dépouiller de tout ce qui est matériel et mortel. La chair des animaux réveille les passions. (Elle fortifie le corps, dit Plutarque, mais elle affaiblit l'âme.) Les sens sont des clous qui attachent l'âme au corps, ils ne sont jamais satisfaits qu'aux dépens de la partie intellectuelle. De même que l'eau qui coule à travers les rochers est plus pure que celle qui passe à travers les terres fangeuses, ainsi l'âme qui exerce ses fonctions dans un corps décharné, lequel n'est pas rempli de sucs des chairs étrangères, se gouverne beaucoup mieux, est plus parfaite, plus pure et plus intelligente. Comme disait Diogène, ceux qui se contentent de pain d'orge n'ont dessein ni de voler, ni de faire la guerre. En bornant nos besoins nous nous rendons semblables aux dieux. Les plus agréables prémices que nous puissions offrir à la divinité sont un esprit pur et une âme dégagée des passions.' Quand tous les loups et tous les vautours du monde approuveraient l'usage de la viande, nous ne conviendrions pas que ce soit une chose juste. Les Pythagoriciens, ajoute Porphyre, par leur douceur à l'égard des bêtes, ont travaillé à rendre les hommes plus humains et plus compatissants. Car la justice doit être étendue à tout ce qui est animé. Pythagore prétendait que le repas le plus satisfaisant était de ne faire de tort à personne, et de ne s'écarter jamais de la justice. Enfin l'abstinence des viandes, et en général la tempérance et la sobriété sont propres à assurer notre bonheur. « Un corps trop gras rend l'âme moins heureuse, parce qu'il augmente ce qui est mortel en nous, et qu'il est un obstacle pour arriver à la vie éternelle », et « nous nous rendons encore plus mor-

tels par l'usage que nous faisons des choses mortelles ».

*
* *

En marge des prescriptions d'ordre alimentaire, nous devons placer l'interdiction des fèves, dont la bizarrerie fait l'étonnement de tant de générations d'écoliers qui répètent d'année en année, à titre d'exemple de syntaxe, la phrase de Cicéron : *Interdidum erat Pythagoricis ne fabis vescerentur,* il était interdit aux Pythagoriciens de se nourrir de fèves [1]. Quel était donc le sens de ce tabou? On a beaucoup glosé là-dessus. Les adversaires démocratiques de la société pythagoricienne prétendirent, nous le verrons, qu'il avait un but politique, et que Pythagore cherchait ainsi à détourner ses disciples de la place publique où les élections, aux temps anciens, se pratiquaient en employant les fèves comme bulletins de vote. Plutarque fait sienne cette explication dans son traité *Sur l'Education des Enfants.* Mais ce n'était là probablement qu'un argument polémique. Les doxographes expliquent d'habitude cette interdiction par des considérations d'ordre religieux ou d'ordre hygiénique. La tige de la fève présente cette particularité d'être creuse, sans nœuds qui l'obstruent; elle a l'apparence d'un tuyau, par lequel les âmes trouveraient un passage pour leurs migrations. D'autre part ce légume farineux est particulièrement flatulent, et les vents dont il est chargé ne seraient autre chose que les esprits des morts. On remarque en outre que la fève présente des ressemblances

1. Cicéron, *De Divinatione,* i, 62

avec les organes sexuels de l'homme ou de la femme. Aussi l'interdiction signifierait-elle qu'il convient d'éviter les rapports sexuels. La fève ressemble également à la tête humaine : manger des fèves, ce serait risquer de manger la tête de ses parents, dit Héraclide Pontique, lequel, de même qu'Antoine Diogène, étudie la germination d'une fève qu'il a enfouie dans un pot rempli de terre. Voilà évidemment autant d'excellentes raisons pour considérer ce légume comme sacré, participant à la nature du tout et au principe spirituel du monde. Mais la fève est d'autre part un aliment échauffant, qui obnubile le cerveau. On dit aussi qu'elle est nuisible aux autres plantes et qu'elle rend les animaux stériles. Elle est contre-indiquée dans le régime de ceux qui cherchent à éviter tout obstacle à la liberté des âmes aussi bien que toute corruption [1].

*
* *

Pythagore proposait enfin à ses disciples une série de maximes propres à les guider durant les étapes de l'existence. Il enseignait la conduite

1. Hérodote nous fait connaître (II, 37) que les Egyptiens ne sèment pas de fèves, et que leurs prêtres n'en supportent pas la vue. Pour eux, c'est un légume impur. Comme le fait remarquer Ph. M.-F. Legrand dans une note de son édition d'Hérodote (Ed. « Les Belles-Lettres »), cette assertion contredit certains textes égyptiens d'après lesquels Ramsès III en aurait fait cadeau d'une grande quantité aux prêtres d'Héliopolis et de Memphis. L'interdiction serait peut-être d'origine tardive. Aristoxène prétend par ailleurs (dans Aulu-Gelle) que les fèves étaient au contraire recommandées comme laxatives et digestives.

à tenir vis-à-vis de soi-même, puis des autres hommes, puis des dieux. Envers soi-même, il recommande l'examen de conscience bi-quotidien :

Ne pas recevoir le sommeil dans ses yeux alourdis
Avant d'avoir repassé trois fois les actes du jour :
Par où ai-je passé? Qu'ai-je accompli? Quelle [tâche n'ai-je pas achevée?
Et sitôt sorti du sommeil aux douceurs de miel
Considérer ce que tu vas faire dans la journée.

Etude et surveillance constante de soi-même, telle était la loi que devait s'imposer le pythagoricien soucieux de sa perfection et de son salut. Il lui était recommandé en outre de se montrer toujours souriant et d'accepter les chagrins d'un cœur content, « car bonnes sont les peines », d'être vaillant dans le combat et de ne recevoir de blessures que par devant.

A l'égard de la société, Pythagore recommande l'obéissance aux lois et la lutte contre l'illégalité : porter secours à la loi, combattre l'anarchie. (Nous reviendrons bientôt là-dessus.) En ce qui concerne les dieux enfin, il édicté ce précepte :

Les dieux immortels d'abord, selon l'ordre légal,
Honore-les, et respecte le serment, et puis les [bienheureux héros.

Car Pythagore n'a pas rompu avec le polythéisme de l'Olympe.Mais il place son Olympe en des zones beaucoup plus hautes et plus pures que ne le faisait Homère. Il n'en bannit pas les dieux traditionnels; il les adapte à sa doctrine. A chaque nombre, selon l'arithmologie pytha-

goricienne, correspond un dieu, ou plutôt une manifestation de la divinité. Le dieu par excellence, ce n'est plus Zeus, c'est Apollon qui représente la Monade, Apollon, l'ennemi du multiple (et par jeu de mots l'on fait dériver son nom de *apo pollôn).* C'est aussi le dispensateur de la lumière, le père des Muses, le créateur de l'harmonie. Encore n'est-ce là qu'une concess^n faite aux agréables fictions de l'anthropomorphisme. Car le vrai dieu pythagoricien n'a pas de corps, ou plutôt son corps c'est le ciel même, l'éther qui maintient l'ensemble des choses, ses yeux sont le soleil et la lune, ses membres les différentes parties de l'univers. Comme le proclame dans son poème des *Purifications* Empédocle, élève de Pythagore : « Dieu est un esprit sacré qui parcourt le monde avec de rapides pensées. »

XII

LA GRANDE-GRÈCE

Pythagore fut bientôt obligé de reconnaître que Samos ne présentait pas le climat favorable à la diffusion de sa doctrine. L'île était vraiment trop étroite, ses habitants imbus de préjugés ancestraux, de traditions locales, engagés sans issue en de vieilles querelles politiques. Polycrate, travaillé par des ambitions néfastes, n'était pas dans les dispositions voulues pour l'écouter; son ministre Maeandrios ne lui aurait pas permis, j'imagine, de céder au charme des discours du Maître. Comme la suite des événements semble le montrer, Maeandrios employait tout son « machiavélisme » à entraîner Polycrate à ^^perte afin de s'emparer de ses dépouilles. Nous le soupçonnons fort de combiner avec le gouverneur de Magnésie le piège où le beau tyran doit infailliblement tomber. Oroitès est un de ces satrapes avides, luxurieux et cruels qui sévissent sur les provinces perses en les pressurant de leur mieux. Hérodote raconte qu'il avait été excité contre Polycrate par Mitrobate, gouverneur de la satrapie de Dasylion, qui lui aurait adressé ces paroles méprisantes : « C'est bien à vous de prétendre vous compter parmi ceux qu'on appelle des

hommes, vous qui n'avez pas su acquérir cette île de Samos, toute proche de votre province, et qu'il est si facile de soumettre qu'un de ses habitants, aidé seulement de quinze hommes, a pu y exciter un soulèvement et s'emparer de l'autorité. » Mais on disait également qu'Oroitès, ayant envoyé un messager auprès de Polycrate pour certaine affaire, Polycrate qui, au moment où on introduisait ce messager écoutait chanter Anacréon, ne se serait pas même détourné pour l'entendre. Impolitesse gratuite, qui ne semble pas avoir été dans les manières de Polycrate. Mais quand on a le bonheur d'écouter Anacréon, on est excusable de ne pas se laisser distraire par les affaires, même les plus sérieuses. Le messager pouvait attendre que le poète eût fini. Il avait sans dpute l'épiderme sensible, et sa vanité, à lui fonctionnaire du Grand Roi, ne pouvait souffrir qu'on lui fît marquer le pas au bénéfice d'un simple porte-lyre.

Quoi qu'il en soit des antécédents de l'affaire, un complot se préparait contre Polycrate, et bientôt le tyran reçoit d'Oroitès la lettre suivante :

OROITÈS A POLYCRATE.

« Je sais que vous avez formé de grands projets, mais comme je sais aussi que vous n'avez pas l'argent nécessaire pour les exécuter, je vous offre les moyens d'élever votre puissance et en même temps de me sauver la vie. Cambyse menace mes jours, et je suis instruit très positivement de ses desseins contre moi. Je vous propose donc de venir me chercher pour me transporter hors d'ici, moi et toutes les

richesses que je possède; de ces richesses une partie vous appartiendra, et vous me laisserez jouir du reste; mais avec tous les trésors que je vous abandonne, vous vous rendrez maître aisément de toute la Grèce. Si vous avez des doutes sur l'existence de ces biens, vous pouvez m'envoyer quelqu'un de confiance à qui je les ferai voir.»

La mention de Cambyse dans cette lettre la ferait remonter bien avant le retour de Pythagore à Samos, à moins qu'il ne faille considérablement réduire la durée du séjour de Pythagore chez les Perses (si du moins il y a été). D'ailleurs, il serait bien extraordinaire qu'Hérodote, quoiqu'il ait vécu à Samos, eût eu sous les yeux le texte original de la lettre. Pourtant la mention de Cambyse n'étonne pas l'historien, que les anomalies chronologiques mettent habituellement en éveil. Mais il y a eu peut-être plusieurs lettres avec des années d'intervalle. D'ailleurs nous n'avons pas l'intention de nous égarer dans une discussion qui n'aboutirait à rien étant donné l'absence de documents. Ce que nous voulons faire ressortir ici c'est la concordance entre l'histoire du tyran et celle du philosophe, concordance symbolique d'une époque où la rapacité la plus sanguinaire se rencontre avec l'idéalisme le plus pur, où se prépare aussi le grand orage qui va, dans trois ou quatre décades, éclater entre la Perse et la Grèce, orage qu'annoncent déjà d'inquiétantes lueurs et de dangereuses étincelles.

***

Pendant que Polycrate s'engage pas à pas dans le traquenard qu'on lui tend, Pythagore s'assure

de plus en plus que ce n'est pas à Samos qu'il fera triompher sa doctrine. Pourtant de partout, paraît-il, on vient le voir. Ses compatriotes ne laissent pas de lui montrer quelque considération. Ils l'entreprennent même pour qu'il accepte de faire partie des ambassades, et qu'il participe aux affaires publiques. Peut-être, mais on ne le dit pas, est-ce le parti de l'opposition qui le sollicite de la sorte. Le Maître ne se laisse pas entraîner. Il se sait désigné pour de plus hautes et nobles entreprises. Il n'a pas à perdre son temps en de mesquines querelles de partis. Certains disent que Polycrate, craignant son influence, prend contre lui un décret de bannissement. La chose est bien possible, d'autant plus que Maeandrios, qui se méfiait certainement de la perspicacité du Sage, était fort capable de lui suggérer cette mesure. Certains autres prétendent que Pythagore quitta l'île de son plein gré. Les deux versions sont conciliables, Pythagore ayant peut-être devancé un arrêté qu'il était bien à même de prévoir. De toute façon, il lui était impossible de demeurer plus longtemps à Samos. Il lui fallait un champ d'action plus vaste, plus libre, des auditoires moins prévenus, plus neufs. « La vraie patrie est pour lui, comme dit Jamblique, le pays où il rassemblera le plus de disciples. »

***

A l'époque de Pythagore, l'Italie était pour les Grecs ce qu'au siècle dernier l'Amérique était pour les Européens, un pays tout neuf, riche en ressources de toutes sortes, où les villes, opulentes et vastes, avaient poussé comme des champignons. C'était là l'œuvre d'émi-

grés et de proscrits, d'individus audacieux affranchis des préjugés et des routines qui inhibent l'élan vital, de pionniers, animés d'un vigoureux dynamisme, de *self made men,* si l'on peut dire, fiers de leurs prodigieuses réussites, La grande marée migratoire, qui avait commencé à la fin du VIIIe siècle, probablement favorisée par le récit des voyages d'Ulysse, s'était terminée au début du VIe, précisément vers l'époque de la naissance de Pythagore. Mais à la fin de ce VIe siècle, il se produisait encore quelques mouvements, puisque des Samiens, bannis par Polycrate, avaient été accueillis par les habitants de Cumes et autorisés à s'installer à Dicéarchia (Puteoli), et que d'autres avaient trouvé l'hospitalité à Zanclè (Messine). Pythagore enfant, nous l'avons vu, avait probablement fait, avec son père, en voyage d'affaires, le tour des étincelantes villes toutes neuves, qui se miraient dans les flots le long des côtes de cette nouvelle Hellade qui devait prendre le nom de Grande-Grèce. C'était une vision propre à transporter l'imagination de n'importe quel enfant, mais quand cet enfant est marqué du sceau du génie, un pareil voyage laisse des souvenirs plus profonds et plus féconds que de belles images colorées, des fleurs brillantes, des fruits d'or, des étoffes chatoyantes, des marbres éclatants. Le jeune Pythagore, en parcourant ces villes qui ne cessaient de s'étendre et de s'embellir, où rien ne portait les stigmates de la vieillesse, de la misère et de la fatigue, concevait peut-être déjà l'espoir d'y revenir un jour et de s'y fixer.

Car c'est dans un pays neuf que Pythagore pourra semer des idées neuves avec quelque chance de fructification. Ailleurs elles risquent d'être étouffées par l'ignorance et la préven-

tion. C'est ainsi que l'Amérique a été le pays d'élection pour la fondation, la transplantation et le développement de sectes nouvelles, comme celles des Mormons ou des Quakers, sectes qui, sur le sol de la vieille Europe étaient destinées à tomber dans le ridicule et le décri, ou du moins à végéter au milieu de l'indifférence générale.

***

La Grande-Grèce respire un autre air que la Grèce proprement dite, un air plus occidental. Du côté de la mer Tyrrhénienne elle regarde vers des horizons mystérieux, des lointains étranges, où le soleil s'enfonce dans les brumes, où les monts Rhipées et les monts Pyrrhènes s'élèvent en immenses remparts pour cacher de vastes pays couverts de forêts profondes, cernés de grèves désertes où brillent l'or, l'ambre et l'étain. Plus on avance vers l'Occident, plus les choses et les êtres se prêtent à la simplification et à l'unité. Vers l'Orient au contraire, tout ce complique sous un soleil qui favorise les fermentations, les foisonnements, les multiplications. L'Occident ne garde que l'essentiel; il se refuse à cette prolifération exubérante, qui ne fait aucune discrimination entre le bon et le mauvais. Si Pythagore veut fonder le royaume de l'Unité, ce n'est certes pas sur les bords du Gange qu'il aurait chance d'y parvenir. Ce n'est même pas en Ionie, trop pénétrée de mollesse orientale et qui d'ailleurs n'a que fort peu de disposition à la vie mystique. Le mieux est de se rapprocher de cette zone où le soleil tout nu, comme dépouillé de ses rayons, s'enfonce dans les flots glauques de l'océan. Pythagore, en quittant Samos, prend donc la direction que

suit le soleil : il faut suivre le Dieu. Nous verrons ainsi toutes les philosophies et toutes les religions, y compris le christianisme, avec saint Paul, prendre la même direction, afin de se formuler dans leur expression la plus simple, la plus lumineuse et la plus universelle.

Il convient d'ajouter que depuis longtemps déjà la Grande-Grèce était tourmentée d'inquiétudes religieuses. Les populations du sud de l'Italie montraient déjà des dispositions spéciales pour les spéculations de la métaphysique et de la mystique. On y avait vu s'y développer librement ces associations, appelées thiases, qui rendaient un culte à Dionysios-Zagreus, victime des Titans et qui, sous le nom d'Orphée, avaient publié maints discours messianiques, auxquels d'ailleurs Pythagore fera de nombreux emprunts pour constituer la partie religieuse de sa doctrine. « Les esprits, écrit M. Delatte, y étaient préparés à la réception d'un prophète... Avec le relief de sa puissante personnalité, sa foi enthousiaste en sa mission, ses hallucinations communicatives, son pouvoir de suggestion, le prestige de sa science orientale, Pythagore doit leur apparaître comme le sauveur que leur promettaient les livres sacrés. »

***

Pythagore arrive en Italie à la fin du vi[e] siècle (selon les données d'Aristoxène vers 530, selon celles de Timée vers 512). Il est accompagné sans doute de sa femme Théanô, fille de Pythanax, qu'il aurait épousée en Crète, de ses enfants et de quelques fidèles et fervents disciples. 11 évite les cités d'origine dorienne, comme Locres et Tarente, immobilisées dans le

corset des lois spartiates. Il débarque à Sybaris. Au sud-ouest du golfe qui s'élargit entre la semelle et le talon de la péninsule, Sybaris, vaste cité, qui comptait, dit-on, trois cent mille habitants, avait été fondée par les Achéens en 710. C'était une des plus anciennes fondations des Grecs en ftalie méridionale. Elle avait jailli d'un site admirable. « Je ne crois pas, écrit F. Lenormant, qu'il existe nulle part au monde quelque chose de plus beau que les champs où fut Sybaris. » Sybaris était née pour symboliser les raffinements du luxe et du bien-être. C'était la ville des gourmets, où étaient exonérés d'impôts les chasseurs et les éleveurs d'anguilles, où l'on accordait des couronnes d'or avec des brevets d'invention aux plus habiles cuisiniers, où l'on adressait une année à l'avance les invitations aux banquets; où l'on enseignait aux jeunes filles de la société l'art des caresses, où l'on faisait une guerre acharnée aux bruits qui risquaient de réveiller le citoyen sur son lit de roses; d'où l'on avait exclu la corporation des serruriers, « laborieux Vulcains », et la race des coqs réveille-matin. Tout ce qui faisait un vacarme trop matinal était relégué par décret municipal hors des portes de la ville. Les Sybarites avaient horreur des métiers manuels. On raconte que l'un d'eux suait à grosses gouttes rien qu'à voir un homme de peine fendre des bûches. Un autre prétendait que la vue d'un paysan qui labourait son champ lui avait donné mal aux reins, et celui auquel il racontait la chose le pria de passer à un autre sujet de conversation, car, à l'entendre, il se sentait, disait-il, venir un point de côté.

Le Sybarite vivait du revenu de ses terres, très fertiles. Le blé y rapportait cent pour un;

le vin coulait à flots tels que, pour l'amener des chais jusqu'au port, on avait établi un pipe-line. Sybaris possédait en outre des richesses minérales, en particulier des mines d'argent. Enfin, elle jouissait de la position la plus avantageuse pour le commerce maritime : elle commandait en effet le transit par terre des marchandises de la Méditerranée orientale à la Méditerranée occidentale, de la mer Ionienne à la mer Tyrrhénienne. Comme elle possédait une bonne rade, elle était devenue le plus grand entrepôt pour les marchandises en provenance de Milet. Elle distribuait à toute la Grande-Grèce et aux pays étrusques les articles de bijouterie, d'orfèvrerie, de céramique fabriqués dans cette ville, et en particulier ces fines étoffes teintes de pourpre et enrichies de broderies dont étaient revêtus tous les gens à la mode et même les enfants à Sybaris.

***

L'existence facile que menaient les Sybarites, dans une atmosphère de foire-exposition permanente, avait développé chez eux une sorte d'esprit qui ressemblait assez à ce que nous appelons l'humour et qui est en effet une manière propre aux oisifs d'interpréter par d'ironiques contresens les petits accidents de l'existence. A Sybaris on aimait les histoires drôles, les bons mots, les joyeux propos : un pauvre pêcheur, dans la saison d'hiver, aperçoit une pieuvre entre deux eaux : « Si je plonge pour l'attraper, dit-il, je vais mourir de congestion; si je la laisse, mes enfants vont crever de faim. » Une femme laisse tomber un vase qui se brise; le

vase se met à crier et à ameuter les passants pour les prendre à témoins de son malheur : « Plutôt que de faire tant de bruit, lui dit la femme, tu ferais mieux de courir chez le marchand acheter un bandage de cuivre. »

Mais les Sybarites ne se contentaient pas, dit-on, de ces plaisanteries anodines; ils étaient devenus à ce petit jeu des esprits forts, et s'étaient mis à traiter les dieux avec quelque désinvolture, au point qu'ils essayèrent de faire concurrence à Zeus lui-même en organisant des jeux destinés à surpasser ceux d'Olympie.

Pauvre Sybaris, malheureux Sybaritesl Un sort lamentable leur était réservé, celui que les fâcheux moralistes prédisent à toutes les cités qui aiment les bonnes choses et savent pratiquer la vie heureuse.

***

Un peu plus au sud, Sybaris avait sa rivale, Crotone[1], qui s'était développée en même temps qu'elle, fondée elle aussi vers 710 par les Achéens [2], dans une situation réputée pour sa salubrité. Crotone possédait comme Sybaris un excellent port. Les Crotoniates tiraient de beaux revenus du commerce maritime, mais aussi de la pêche, de l'élevage, de l'agriculture et de l'exploitation forestière. Ils possédaient aussi leurs mines d'argent qui leur permettaient de frapper une abondante monnaie. Leur ville

1. Actuellement Cotrone, réputée pour son bois de réglisse.

2. Certains auteurs attribuent sa fondation aux Pélasges. Hérodote prétend que de son temps, on y parlait encore la langue de ce peuple.

était devenue la métropole religieuse des Grecs de l'Italie. On y célébrait le culte d'une Héra, apparentée à celle d'Argos, sous le nom de Lakinia et dont le temple de style dorique, dont il ne subsiste qu'une colonne, s'élevait sur un promontoire à quelque distance de la ville. On y rendait aussi un culte à Héraclès lequel avait annoncé la fondation .de la ville, après avoir tué par méprise Croton roi de la contrée [1]. Sous la protection de ces divinités, Crotone avait fondé autour d'elle un certain nombre de villes, dont Caulônia, à l'extrême pointe de la péninsule.

C'était une active cité, dont les habitants, à l'encontre des Sybarites, étaient passionnés d'exercices physiques. Elle remportait à chaque olympiade une brassée de palmes. De l'ol. 58 à l'ol. 40 les Crotoniates enlevèrent douze victoires. La cité avait elle-même organisé des jeux qu'elle dotait de magnifiques prix. On cite parmi les plus célèbres champions crotoniates Philippe, qui avait épousé la fille de Télys le Sybarite, personnage dont nous retrouverons bientôt le nom. Philippe était si beau que, lorsqu'il fut tué au cours d'une expédition contre la Sicile, les habitants de Ségeste le mirent au rang des demi-dieux. Il y avait aussi Phayllos qui battait tous les records du saut en longueur (55 pieds) et du disque (95 pas),''et qui devait se conduire en héros à Salamine. Mais le plus illustre était Milon, qui deviendra le gendre de Pythagore en épousant sa fille

1. **Naturellement il s'agit là d'une interprétation légendaire du nom de Crotone qui se rattache à *hortus*** (ail. ***Garten;* russe *gorod*), et qui signifie tout simplement « jardin ».**

Myia, et en même temps l'un de ses plus fervents et dévoués disciples. Il jouera un rôle de premier plan dans les affaires pythagoriciennes.

Milon accumulait les distinctions à toutes les grandes manifestations agonistiques de la Grèce (aux Olympiques six victoires, aux Pythiques sept, aux Isthmiques dix, aux Néméens neuf). Il était devenu imbattable, et ne trouvait plus de concurrent qui osât se mesurer à lui. Sa force musculaire passait l'imagination. Les guides d'Olympie (voir Pausanias) ne tarissaient pas d'anecdotes à ce sujet : Milon portait lui-même sur son dos sa propre statue coulée dans le bronze; en gonflant les veines de ses tempes, il faisait sauter la corde dont il se ceignait la tête; la force de ses doigts était telle qu'il était impossible à quiconque de les séparer, lorsqu'il les fermait sur une grenade; il consommait quatorze livres de viande par jour et les arrosait de trois congés (dix litres) de vin. On en faisait ainsi une espèce de géant vorace. On racontait qu'à Olympie il s'était amusé un jour à faire le tour du stade, un bœuf sur les épaules, qu'il avait ensuite assommé l'animal d'un coup de poing, puis qu'il l'avait dévoré tout entier. Mais on le présentait aussi sous les traits plus sympathiques d'un bon colosse, quand on le montrait, par exemple, soutenant de ses larges épaules le plafond prêt à s'écrouler de la salle où s'étaient réunis les Pythagoriciens et qu'avaient minée leurs ad versaires.

***

A côté de Sybaris et de Crotone, parmi les grandes cités de la confédération achéenne, il faut citer également Métaponte, dont la patronne était Déméter et qui frappait une monnaie à l'épi de blé. Elle aura, elle aussi, son rôle à jouer dans l'histoire du pythagorisme.

Crotone et Sybaris restèrent longtemps amies, poursuivant de concert leur œuvre civilisatrice parmi les populations à demi sauvages du sud de l'Italie. Crotone reconnaissait l'hégémonie de Sybaris sur les Achéens. Mais cette entente fraternelle ne devait pas durer. Entre les villes doriennes (Locres et Tarente) et les villes achéennes s'élevèrent des rivalités qui ne tardèrent pas à envenimer leurs rapports.

Il y eut d'abord une guerre entre Sybaris et Siris. Puis Locres fut attaquée par Crotone. Enfin commença la rivalité entre Crotone et Sybaris, les conflits naissant des conflits.

Siris était une riche cité, déjà fort ancienne, puisqu'on prétendait que des Athéniens s'y étaient installés avant même la guerre de Troie. Sa population s'était accrue d'une migration de Troyens qui y avaient apporté, paraît-il, le palladium. Enfin les Ioniens de Colophon s'y étaient réfugiés pour échapper au joug de Gygès et des Lydiens, et y avaient apporté les habitudes de leur luxe oriental. Sybaris s'empara de Siris avec l'appui des Crotoniates et des Métapontins. Au cours de l'assaut les troupes de la confédération achéenne égorgèrent cinquante adolescents réfugiés dans le temple d'Athénè Polias, sacrilège que Sybaris devait payer bientôt par sa ruine complète et définitive, alors que Crotone et Métaponte réussissaient, en accomplissant des sacrifices expiatoires, à apaiser la colère divine, qui s'était manifestée par une peste.

Les Crotoniates attaquaient ensuite les Locriens en prétextant qu'ils avaient soutenu Siris. Les Crotoniates furent battus à plate couture. Ils étaient pourtant dix contre un. Le choc eut lieu au passage de la Sagra, rivière qui servaient de frontière entre le territoire de Locres et celui de Caulônia. On racontait que Castor et Pollux étaient intervenus avec Ajax, fils d'Oïlée, en faveur des Locriens, et qu'Ajax avait lui-même blessé Léonyme, général des Crotoniates. Enfin la bataille avait été entourée de circonstances si merveilleuses que par la suite les Crotoniates, quand on leur racontait quelque chose qui leur paraissait peu croyable, marquaient leur scepticisme par ce dicton : C'est toujours plus vrai que la Sagra.

***

Quand Pythagore débarque en Italie pour y apporter la bonne parole, il met le pied dans un nid de guêpes. Mais il avait là justement une excellente occasion de faire l'essai de sa doctrine en calmant les passions qui agitaient les cités. Il ne s'attarda pas à Sybaris. Sans doute jugea-t-il que le climat moral de cette ville n'était pas favorable, et que ses idées risquaient d'y être accueillies par des rires et des brocards. Crotone a la réputation d'être plus sérieuse. Il se dirige donc vers Crotone en suivant le bord de la mer. Un matin, alors que le soleil vient de sortir tout humide des flots qu'il caresse de ses humides rayons, il aperçoit un

équipage de pêcheurs occupés à haler péniblement une senne sur le sable. Pythagore s'arrête pour suivre l'opération, car il s'intéresse à tout, aux moindres aspects du monde et de la vie :
« Rien n'est vil dans la maison de Zeus. »La senne est lourde. A l'intérieur du demi-cercle que dessinent les flotteurs de liège, grouillent, frétillent et sautent les poissons qui cherchent à échapper au piège. Les pauvres pêcheurs, rayonnants dans leurs loques, activent leur besogne. Le coup de filet s'annonce magnifique. Enfin le filet est sur le sable, masse grouillante qui sent bon l'algue marine, où s'agitent des reflets d'or, de pourpre et d'émeraude. Au marché de Sybaris, où les amateurs ne manquent point, on en tirera de quoi vivre plusieurs jours sans rien faire, à se rôtir au soleil sur les quais ou bien à boire frais sous la treille. D'un coup d'œil on évalue le butin. Chacun donne son chiffre. Les paniers sont là que le mousse vient d'apporter. Pythagore, auquel jusque-là les pêcheurs, trop occupés à leur besogne, n'ont prêté aucune attention, donne aussi le sien, mais ce n'est pas un chiffre approximatif, c'est un chiffre précis. On parie. Le philosophe n'exige rien, s'il gagne, que de se réserver toute la prise, et encore en la payant. On fait le compte des poissons, et quand il n'en reste plus un seul aux mailles du filet, il se confirme que Pythagore ne s'est pas trompé d'une unité. Mais ce qui met le comble à l'étonnement, c'est que les poissons restent aussi vivants que s'ils n'avaient pas quitté leur élément. C'est vraiment une pêche miraculeuse, et Pythagore, à la stupéfaction de tous, après avoir payé comptant le produit de la pêche, ordonne aux pêcheurs de rejeter tous les poissons à la mer.

Le miracle des poissons, on aime à l'imaginer, se répand sans doute avec rapidité le long de la côte. De bouche en bouche se propage la nouvelle qu'un personnage étonnant, descendu du ciel, vient d'apparaître, qui apporte aux populations « la lumière salvatrice de la béatitude et de la philosophie ». Il prononce les paroles propres à séduire à la fois les riches blasés de l'abondance et les pauvres accablés de leur misère. On imagine que les pêcheurs ont abandonné leur barque pour le suivre et que, lorsqu'il arrive aux portes de Crotone, il a déjà derrière lui tout un cortège de peuple auquel n'échappe aucun de ses gestes, aucune de ses sentences.

* * *

A Crotone, Pythagore porte ses pas tout de suite vers le Gymnase. Il lui convient tout d'abord d'instruire les jeunes. A son arrivée, on suspend tout exercice, on se presse autour de lui, on fait silence, on attend qu'il parle. Le Maître est d'une grande prudence, plus prudent que ne le sera Socrate. Dans son entrée en matière, il expose à tous ces adolescents parfois turbulents et impertinents sa théorie de l'ordre par la hiérarchie : « Dans le monde comme dans la vie humaine, comme dans les cités et dans la nature même, on doit honorer d'abord ce qui est antérieur; on doit préférer le lever au coucher, l'aurore au soir, le commencement à la fin, la génération à la décomposition; de même les indigènes aux étrangers; parmi les étrangers on doit mettre en tête les chefs de colonie et les fondateurs de villes; on doit préférer les dieux aux daïmons, les daï-

mons aux héros, les héros aux hommes; parmi ceux-ci il faut préférer les parents aux enfants. » Aimer ses parents, c'est le fondement de toute morale. « Les enfants, explique-t-il, doivent autant de reconnaissance à leur père et à leur mère qu'un mort en devrait à celui qui le ramènerait à la lumière du jour. » Ce sont nos parents en effet qui nous ont permis de nous libérer d'une incarnation inférieure où nous risquions de demeurer éternellement oubliés.

Pythagore continue son allocution en prêchant la tempérance, vertu qui honore particulièrement les jeunes gens, trop facilement portés par la vivacité de leur sang à la démesure. La tempérance est cette vertu qui fait régner dans la vie sociale l'ordre et la beauté que Dieu aMnis dans le monde physique. Elle est la source de tous les biens. Elle conserve la santé, elle nourrit et renforce le goût de l'étude. Alors que l'ardeur corporelle décline, l'ardeur intellectuelle dure jusqu'à la mort, et au-delà; elle apporte quelquefois la gloire immortelle. Les savants sont plus rares que les bons coureurs. Aussi conseille-t-il à ces jeunes gens, fiers exagérément de leurs performances, de ne cultiver leurs muscles, de ne soigner leur forme physique, que dans la mesure où cela peut servir à leur perfectionnement spirituel, à leur ascension vers le divin. Alors que les dons physiques restent intransmissibles, et ne sont susceptibles que 'd'un développement limité, la science, elle, n'a pas de limites, elle peut se transmettre, enfin elle demeure entière quand on la partage.

***

L'athlétisme a fourni nombre de disciples à Pythagore. Nous connaissons par un catalogue les noms d'Iccos, de Crison, d'Astyle... Mais parmi ces jeunes auditeurs au torse frotté d'huile et de sable fin, se trouve, nous l'avons dit, Milon, qui les domine tous, déjà fameux par ses exploits, et dont la mort singulièrement tragique sera une éclatante démonstration de ce que Pythagore professe sur les bornes qu'assigne la nature à l'entraînement sportif. Aulu-Gelle nous raconte en effet, comment Milon, devenu vieux et triste de constater que ses muscles perdent leur belle vigueur passée, remarque en traversant la forêt de la Sila, un chêne à moitié fendu; il éprouve le désir d'essayer ses forces et de fendre l'arbre entièrement. Mais ses biceps le trahissent, et les deux parties de l'arbre, un moment écartées, se referment sur ses mains, à la manière d'une énorme pince. Sans secours, dans l'impossibilité de se dégager, il périra dévoré par les loups. Telle devait être la fin misérable de ce puissant athlète, qui, s'il avait mieux compris les préceptes du Maître, eût pris, la vieillesse venue, sa retraite pour se consacrer à la philosophie, qui exclusivement est occupation de tous les âges.

Cependant l'allocution de Pythagore a enthousiasmé Milon; il offre à l'envoyé divin l'hospitalité dans sa propre maison. Cette maison va devenir le foyer des Pythagoriciens de Crotone, et plus tard elle sera le théâtre des événements qui aboutiront à la dispersion de la secte.

*
* *

Après ce discours à la jeunesse, tous les Crotoniates veulent entendre le philosophe. Les autorités, les bourgeois, le peuple se disputent le privilège et l'honneur de bénéficier de sa parole, qui devient vite parole d'évangile. Selon certains, Pythagore aurait même été reçu par le sénat (sunédrion) composé d'un millier de citoyens, descendants des familles fondatrices de la colonie. Crotone constituait u*e sorte de république censitaire, timocratique, gouvernée par le commerce, l'industrie et la finance. Négociants, courtiers, constructeurs, armateurs, banquiers, voilà de quoi se composait l'assemblée crotoniate, qui se méfiait sans doute des innovations en matière politique. Cette assemblée ne se refuse pas à entendre Pythagore. Peut-être même le convoque-t-elle pour l'écouter. Il est préférable de prendre contact avec lui afin de bien connaître ses intentions. D'ailleurs les déclarations de Pythagore rassurent tout de suite ces gros propriétaires et capitalistes qui tremblent qu'il ne soit venu là pour ameuter le populaire contre leurs coffres-forts.

« Il faut employer tous les moyens, déclare formellement Pythagore, le fer et le feu, s'il le faut, pour détruire la maladie, l'ignorance, la luxure, l'anarchie, les querelles domestiques, enfin tous les excès quels qu'ils soient. »

La profession de foi est suffisamment explicite. Pythagore se présente comme un soutien de l'ordre moral, de la loi et de l'autorité et aussi un défenseur de ce qu'on appelle les honnêtes gens. Il n'est pas venu à Crotone pour tout bouleverser, pour y prêcher la révolution. Ce n'est

pas un fauteur de troubles, de guerre civile. C'est même plutôt un conservateur, dont les idées et les principes sont propres à calmer les esprits, à apaiser les récriminations du prolétaire, et dont les prescriptions et les croyances sont de nature à amuser le peuple en lui faisant oublier ses misères. Le dogme des réincarnations et la fable de l'île des Bienheureux sont même d'excellentes inventions pour le consoler et le faire patienter en lui proposant d'illusoires compensations qui le détournent de s'en procurer d'une autre sorte aux dépens de la classe privilégiée. Donc on applaudit Pythagore; c'est un bon prophète; on aurait tort de l'inquiéter; au contraire, il convient de le favoriser, de lui donner toutes facilités pour répandre son enseignement. Et tous les bourgeois de Crotone se mettent à pythagoriser.

*
* *

D'ailleurs les bourgeois de Crotone ne se trompent guère. Pythagore n'a nulle intention de démolir quoi que ce soit. C'est un pacifique, et sa doctrine est d'abord une doctrine de salut spirituel. Il n'a pas l'intention de briser les cadres de l'ordre établi pour constituer sa société idéale. Il veut la développer peu à peu, progressivement jusqu'à s'imposer à toute la cité, sans heurt ni secousse. N'est-ce pas ainsi que Saint-Simon et Fourier concevront eux aussi l'installation du socialisme dans l'Etat?

Le gouvernement de Crotone laisse donc au philosophe toute facilité pour moraliser une population d'ailleurs un peu remuante depuis quelque temps. Pythagore prononce une grande conférence devant deux mille auditeurs. La pre-

mière chose qu'il leur demande, c'est de faire élever dans la ville un temple dédié aux Muses « afin que la concorde se maintienne intacte parmi eux », et puis il leur fait comprendre que « la patrie est un dépôt commun », dépôt que tous et chacun ont le devoir de protéger et de défendre, et que chaque citoyen doit accomplir exactement la fonction qui lui incombe, car le Cosmos souffre de toutes les négligences. Il leur recommande d'éviter les vains serments, les paroles grossières; de faire bon ménage avec leurs épouses, selon le contrat qui est gravé non sur des tablettes ou des colonnes, mais dans la chair même de leurs enfants; de ne pas connaître d'autres femmes que la leur; d'être honnêtes non par crainte de la loi, mais par amour du bien; il les exhorte en outre à combattre la paresse, car, dit-il, il n'y a qu'une seule occasion pour chaque affaire.

Pythagore fait salle pleine; il semble exercer sur les Crotoniates une influence magnétique; il les attire comme l'ambre frotté sur la laine le fait des balles de sureau; en même temps il exerce sur eux une influence salutaire en régénérant leur climat moral, en leur apportant surtout cette magnifique raison de vivre, qui est de survivre.

*
* *

Le Sénat demande à Pythagore de prêcher dans le temple d'Apollon Pythien devant les enfants et dans le temple d'Héra pour les femmes. Il accepte : les enfants sont les chéris des dieux, et si l'on a quelque chose à leur demander, la pluie par exemple, il est recommandé de le faire par leurs bouches. Aux enfants, il prêche avant

tout l'obéissance; il leur dit qu'il faut d'abord apprendre à écouter avant de se mettre à parler. Dans son allocution aux femmes, il prêche la soumission au mari : qu'elles aiment plus leurs époux que leurs parents; qu'elles estiment avoir le dessus quand elles leur cèdent; pour faire plaisir aux dieux, qu'elles apportent sur les autels des produits préparés de leurs propres mains. Après ce sermon, il paraît que les femmes de Crotone s'empressent de retirer de leurs coffres leurs vêtements précieux pour les consacrer à Héra, l'épouse mille fois trompée de Zeus. On imagine que les hommes n'y trouvent rien à redire. Mais les femmes n'entendent pas que cette morale de fidélité conjugale ne joue qu'au bénéfice du sexe fort. Elles demandent à Pythagore d'entreprendre leurs maris sur le même thème. Et cela réussit. C'est encore mieux que le miracle des poissons : les maris se convertissent à la fidélité conjugale; désormais ils s'abstiennent de fréquenter les courtisanes, d'entretenir des concubines, et même de rechercher les éphèbes, car Pythagore jette l'interdit sur toute déviation sexuelle. Mieux que cela, Pythagore, inventeur de l'eugénisme, expose ses idées sur l'acte de procréation : avant de faire un enfant on doit prendre des précautions; on ne doit pas laisser au hasard d'une improvisation hâtive, irréfléchie, cet acte sacré par lequel une âme se réincarne. Un tempérament trouble et vicieux ne donne que de mauvaises semences. Hélas, la génération chez les hommes se pratique au petit bonheur dans la plupart des cas, comme chez les bêtes. Pythagore recommande en particulier de faire l'amour en hiver et non dans la saison chaude. Au reste, il conseille fortement la chasteté, et comme on lui demande à

quel moment l'acte sexuel est préférable, il répond que c'est quand on veut perdre ses forces.

*
* *

A la suite de ces conférences, Crotone s'engage, paraît-il, avec enthousiasme sur le chemin de la perfection. Chaignet[1] a raison d'écrire que « c'est par... cette espérance chimérique et héroïque de réaliser dans la vie privée et dans la vie publique un idéal de perfection scientifiquement déterminé que le pythagorisme enleva les âmes ».

Il semble d'ailleurs qu'après une première période très active de propagande publique, sur de larges auditoires, Pythagore cesse de se manifester à la tribune. Il s'éloigne de l'agora, décidé à ne plus se faire voir et entendre que d'un petit troupeau choisi dont il pourra aisément éliminer les brebis galeuses qui s'y introduiraient. La foule ne lui dit rien qui vaille; il y circule trop de miasmes : « Il ne convient pas, dit-il, d'ouvrir à tout le monde les portes de l'esprit, comme on fait de celles d'une auberge. » « Tout n'est pas à dire à tous. » ► Je chanterai pour les initiés; restez à la porte, profanes. » Dans ses conférences publiques, il s'est contenté d'exposer ses principes de morale individuelle et sociale. Quant à admettre tout le monde à pénétrer les arcanes de la science et de la philosophie, ce serait trop dangereux. La philosophie, telle qu'il la comprend, est d'ailleurs si exigeante en ses prescriptions, qu'il n'est pas donné à

1. Ed. Chaignet, *Pythagore et la Doctrine pythagoricienne.*

tout le monde, à n'importe qui, sans une préparation spéciale, de s'y soumettre. C'est alors que Pythagore fonde à Crotone sa congrégation (homakoeion) dont il avait déjà formé l'ébauche dans son île natale. Il a évidemment l'intention d'agirbeaucoup plus par une habile et patiente pénétration que par la prise directe du pouvoir. En cela sa méthode, on l'a remarqué, présente aussi quelque analogie avec celle de la Compagnie de Jésus.

XIII

LA CONFRÉRIE PYTHAGORICIENNE

La confrérie pythagoricienne est organisée selon de rigoureux principes de hiérarchie spirituelle. Nous avons déjà parlé de deux catégories de Pythagoriciens, les Mathématiques et les Acousmatiques. Cette classification fondamentale comportait, paraît-il, des distinctions secondaires. Il y avait, si l'on en croit certains auteurs, les Pythagoriques, qui s'adonnaient spécialement aux exercices d'ascèse, les Pythagoristes qui vivaient dans le siècle une vie conforme aux préceptes du Maître; on parle aussi de Pythagoriens, disciples des Pythagoriques. Il y avait par ailleurs les Sébastiques, chargés des actes religieux, les Théorétiques, qui étaient les spéculatifs, les Physiques, qui étaient les savants, enfin les Politiques chargés des questions sociales. Il n'est pas facile de s'y reconnaître dans les positions respectives de ces différentes classes. Néanmoins l'on peut, avec M. Delatte, supposer que la communauté pythagoricienne, à la manière de nos communautés chrétiennes, se présentait sous l'aspect d'un organisme dont chaque partie avait son rôle bien établi, ses fonctions nettement définies. Elle est bâtie à l'image du Cosmos, où chaque espèce d'êtres

a sa tâche propre à accomplir et risquerait de mettre le désordre en se mêlant d'un travail pour lequel elle n'a pas été désignée et ne se trouve pas spécialement qualifiée. La société pythagoricienne présentait donc une organisation tripartite, l'un des compartiments étant affecté à l'étude de la nature, l'autre à celle de la divinité, le troisième à celle de la société : c'était à la fois une société savante, une association politique, un ordre religieux.

***

N'était pas admis qui voulait dans cette communauté pythagoricienne, jalouse de ne pas se laisser « noyauter » par des éléments étrangers. Pythagore soumettait ceux qui exprimaient le désir d'y être inscrits à une série d'examens très minutieux, qui s'étendaient parfois sur plusieurs années. Puis les candidats passaient par un noviciat qui durait trois ans. Pythagore se livrait sur leur compte à une enquête approfondie : « On ne sculpte pas un Hermès dans n'importe quel bois », disait-il, selon Apulée [1]. Il s'informe en particulier de la façon dont ils traitent leurs parents, l'affection pour les parents étant pour lui la véritable pierre de touche qui permet de discerner les bonnes natures. Il tend l'oreille pour saisir dans les inflexions de leur voix ou dans leur façon de rire les dessous de leur caractère. Le rire en effet se colore de toutes les passions. Il soupèse leurs moindres paroles et leurs silences mêmes. Il s'informe de leurs amitiés, de leurs goûts, de leurs occupa-

1. Ap., *De Mag.*, 48 : « *Non ex omni ligno, ut Pythagoras dicebat, debet Mercurius exculpi.* »

tions favorites, de leurs joies et de leurs peines, surveillant de près leurs gestes, leurs attitudes, leurs comportements. Certains ajoutent même que Pythagore soumet les candidats à des épreuves d'endurance physique, et qu'il éprouve leur résistance à la douleur par le fer et par le feu. Au bout de ce noviciat de trois années, le Maître connaît les qualités et les défauts du postulant. S'il a enfin reconnu qu'il n'a pas affaire à quelqueindiscret, quelque velléitaire ou quelque arriviste, il le reçoit en qualité de disciple exotérique, admis seulement à quelques cérémonies, soumis à la règle du silence, exclu de la vue du Maître qui parle caché derrière une tenture. Après cinq années de ce régime, quand le disciple s'est montré de la meilleure étoffe, il entre dans la catégorie des ésotériques, il est admis à passer de l'autre côté du rideau, à connaître tous les secrets scientifiques et autres de la secte, à vivre complètement dans la fraternité pythagoricienne en y apportant tout ce qu'il possède. Car la secte est un phalanstère où tout est commun, où personne ne possède d'objet en propre : Amitié est Egalité. A noter que les femmes étaient admises dans la communauté à l'égal des hommes, ce quf était une nouveauté, presque une révolution, alors que jusque-là elles avaient toujours été soigneusement mises à l'écart de toute participation aux activités intellectuelles et sociales. « Dès sa première aurore, écrit Mario Meunier[1], le pythagorisme, conformément à sa doctrine de l'harmonie universelle, sut donner à la compagne de l'homme, soit au foyer, soit dans l'État, une situation appropriée à son destin particulier. »

1. Mario Meunier, *Femmes pythagoriciennes* (L'Artisan du Livre édit.).

%

*
* *

Soumis à des règles diététiques précises, le Pythagoricien se levait avec le soleil, mais pas avant : on suit le dieu, on ne le précède pas. Une fois sorti dulît, le Pythagoricien se livrait à une méditation sur ce qu'il avait fait, dit ou entendu la veille, et sur l'emploi qu'il ferait de sa journée. Il n'omettait pas non plus de se remémorer les rêves faits dans la nuit. Car le Maître ne considérait pas les rêves comme de vaines images. Il leur attribuait autant de réalité qu'aux perceptions de sens. Cet examen de conscience achevé, le disciple sortait dans ses vêtements de lin blanc pour une promenade dans la campagne, là où régnaient le calme et le silence, car c'est un sacrilège que de se mêler au tumulte de la rue au lieu de profiter de la sérénité que le sommeil a répandue dans l'âme. Après cette promenade dans la rosée, les frais parfums de la végétation et le chant des oiseaux, on rentrait au temple pour y entendre quelque leçon. Ensuite c'était le tour des soins corporels et de la culture physique : massages, courses à pied, haltères, exercices d'assouplissement, mouvements rythmiques. Jusqu'ici le Pythagoricien n'a pas encore pris de nourriture. Ce n'est qu'après cette séance de gymnastique qu'il a le droit de faire son premier déjeuner, composé de tartines de pain avec du miel. On s'occupe ensuite des affaires publiques, des questions politiques. Quand arrive le soir, les membres de la confrérie se groupent par deux ou trois pour une nouvelle promenade au cours de laquelle ils s'aident mutuellement à se rappeler les enseignements de la journée. Après quoi, on se rend au bain, et

le bain pris, on se réunit pour dîner autour de tables qui ne donnent place qu'à un maximum de dix convives. Repas précédé de libations et de rites sacrificatoires; repas végétarien, composé de légumes, de fruits, de bouillies et de galettes, arrosé d'eau et de lait [1] Certains prétendent qu'on y mangeait quelquefois de la viande, celle des animaux autorisés pour les sacrifices; qu'on y consommait aussi du poisson, à l'exception du rouget et des espèces à queue noire; on y aurait même bu du vin, lequel n'aurait été interdit qu'aux spéculatifs et aux politiques, qui doivent se garder de toute erreur et de toute injustice. Il est possible qu'il y eût des différences de régime selon les catégories. On ne voit pas comment Milon par exemple se sewit dispensé d'alimentation carnée. En principe, on écartait des tables tous les aliments contraires à la pureté et à la chasteté. Les abats sont rigoureusement interdits : ni cœur, ni foie, ni cervelle; encore moins les organes de la reproduction. Du côté des légumes, on évite les flatulents. Ce repas terminé, on procédait à une nouvelle libation, et le plus jeune des disciples était chargé de faire une lecture, ou plutôt une récitation, de quelque passage d'Homère ou d'Hésiode indiqué par le plus ancien qui présidait aux agapes. La fin de la lecture était suivie d'une prière et d'un rappel des articles du règlement que prononçait le président.

L'heure était venue de rentrer chez soi pour

1. Au siècle dernier, on faisait encore usage de l'expression : *repas pythagoricien* pour désigner un repas « frugal » (au sens propre du mot). On la trouve sous la plume de George Sand. Il existe à Paris un restaurant végétarien à l'enseigne de Pythagore.

faire son examen de conscience : Par où suis-je passé? se demandait-on selon un formulaire obligatoire. Qu'ai-je fait? A quel devoir ai-je manqué? Comme dit Ausone[1], le Pythagoricien avait soin de se peser et de s'examiner au plateau d'une juste balance, de « passer l'ongle » sur toutes ses actions, ses sentiments, ses paroles et sur leurs motifs et mobiles. « Il s'efforçait, écrit Jamblique, de se remettre en mémoire tout ce qui s'était passé, en observant bien l'ordre et la succession de toutes ses actions et de toutes ses paroles » et cette enquête, outre qu'elle servait au perfectionnement moral, était une manière d'entretenir et d'entraîner la mémoire, jusqu'à lui permettre de retrouver, dit Hiéroclès, les souvenirs de ses vies antérieures. « Quoi de plus beau, s'écriera le stoïcien Sénèque, que cette habitude de repasser ainsi toute sa journée! Quel sommeil que celui qui succède à cette revue de soi-même! » Avant de se mettre au lit, on absorbait certaines tisanes calmantes et on accomplissait certains rites pour entrer dans la vie des rêves en de convenables dispositions afin de n'en être pas déçu[2].



Dans l'horaire de la journée pythagoricienne s'inséraient aussi des séances musicales. Nous savons quelle importance le Maître attachait à la musique, dont les lois étaient, selon ses théories, celles mêmes qui présidaient aux mouvements du Cosmos. Pour vivre en bon état de santé morale et physique, il suffit de se confor-

1. *Idylles,* xvi.
2. Cicéron, *De Divinatione.*

mer aux règles de la musique. Le fœtus se développe selon les principes de l'harmonie. Pythagore invente toute une hygiène et une thérapeutique musicales. Il n'accorde qu'une confiance relative à la médecine ordinaire; il rejette toute intervention chirurgicale. La santé est un équilibre à maintenir, une isonomie, comme la vertu, comme le bien. G'est l'idée que développera le médecin crotoniate Alcméon, qui fut sans doute son disciple. La musique agit mieux en cela que les purgatifs et les dépuratifs. Elle est cathartique; elle débarrasse des mauvaises humeurs; elle a particulièrement d'heureux effets au printemps, lorsque le sang est sollicité par le mouvement universel des sèves; elle remplace très avantageusement les bouillons d'herbes. Le Maître, à cet effet, rassemblait ses disciples autour d'un joueur de lyre qui accompagnait des cantiques à Apollon. Outre que les disciples trouvaient beaucoup de plaisir à accorder leurs voix au son de l'instrument, et que, ce faisant, ils glorifiaient, comme il se doit, le dieu et les héros, ils s'en trouvaient comme désintoxiqués, dans un état d'euphorie qu'aucun tonique n'aurait pu leur procurer. Certains vers d'Homère ou d'Hésiode valaient à eux seuls toute une boutique d'apothicaire. Le Pythagoricien cherchait à devenir « harmonieux » et « eurythmique » dans son corps comme dans son esprit. Pythagore employait d'ailleurs surtout la musique pour la guérison des affections morales. Il avait tout un répertoire de mélodies qu'il appliquait comme des remèdes spécifiques contre la mélancolie, le découragement, la colère, l'envie, contre toutes les espèces de dérangements de l'âme et de l'esprit, de psychoses, dirait-on à notre époque.

Il connaissait la valeur psychique de tous les modes. Un jour il avait rencontré dans la rue un jeune homme qui, s'excitant aux sons de la flûte phrygienne, s'apprêtait à mettre le feu à la maison de sa maîtresse. Il intervint pour calmer le jaloux, qui, naturellement, se retourna contre lui. Mais Pythagore tranquillement lui demanda de bien vouloir lui jouer un air spondaïque. L'effet fut immédiat. Ce rythme paisible et lent calma le furieux qui rentra chez lui oubliant l'infidèle et consolé de son infortune. Empédocle, dont on dit qu'il avait reçu l'enseignement de Pythagore, calmera de même, en lui chantant un passage de *l'Odyssée,* un jeune homme qui s'apprêtait à faire passer un mauvais quart d'heure au juge qui avait prononcé contre son père une sentence de mort.

On faisait appel également à la musique pour faciliter le réveil et favoriser le sommeil. Au réveil, des chants alternés libéraient l'âme de toute somnolence. Avant le coucher, une douce musique était la bienvenue pour purger l'esprit de tous les troubles diurnes et pour dégager les oreilles de tous les bruits importuns qui y résonnaient encore. « Les accords de la lyre, dit Plutarque dans son traité sur *Isis et Osiris,* flattaient et apaisaient, comme par ‰une incantation, la partie sensible et irrationnelle de l'âme[1]. »

*
* *

La basilique pythagoricienne est un temple des Muses. Le chœur des Muses, dirigé par

1. Le même Plutarque, en divers endroits de ses traités moraux, raconte les effets de la musique sur les cerfs, les chevaux, les crabes même et les aloses (cf. P.-M. Schuhl, *op. cit.*).

Apollon, dieu de l'Un, ennemi du Multiple, symbolise la vie parfaite, la communauté idéale dans laquelle l'ensemble profite de chaque partie tandis que chaque partie profite à la fois de chacune des autres parties et de l'ensemble. C'est à ce modèle, image lui-même du Cosmos, que se conforme la communauté pythagoricienne. Tout y est en commun, personne n'y possède d'objet en propre, en vertu de ce principe qu'il n'y a pas de fraternité sans égalité. *Egalité, Fraternité,* c'est en effet la devise sociale de la secte. « Animés, écrit M. Rostagni, d'un sens aigu, aussi bien pratique que mystique, de l'organisation et de l'assimilation..., ils subordonnaient constamment le particulier au général, l'individu à la famille, la famille à l'État, l'État au Cosmos; et cette suprême unité qui comprend tout, loin de s'évanouir dans l'infini, dans l'indistinct, l'absurde, prenait la chaleur, l'intimité, l'évidence qui sont celles de l'État, de la famille, de l'individu. Tous les êtres et toutes les choses fraternisaient en un grandiose organisme, dont la loi était l'amitié ou l'amour : amitié et amour qui s'expriment dans le nombre et la mesure. » La bonne humeur et l'affabilité étaient de règle dans la confrérie; on n'y eût toléré ni disputes ni grossièretés. La politesse, l'entraide, la solidarité y étaient pratiquées dans un pur esprit d'affection mutuelle. A ce sujet on raconte vingt anecdotes qui font des Pythagoriciens les dignes précurseurs des Chrétiens, tels que ceux-ci vivaient à Ephèse ou à Corinthe dans leurs premières églises domestiques. Les Pythagoriciens s'entendaient à éviter toute variation d'humeur; on ne les voyait pas tantôt riant, tantôt renfrognés. Ils conservaient leur égalité d'âme dans une atmosphère

de joie douce et tranquille. « Ils vivaient, écrit Jamblique, dans une joie égale et douce, selon la verticale, pourrait-on dire. » Si l'un d'eux parfois se sentait envahi par la mélancolie, il s'empressait de s'éloigner de ses frères, et d'aller attendre tout seul dans un eoin que se passât cette fâcheuse disposition, afin de ne pas gâter le bonheur des autres. S'il se produisait entre deux frères quelque petite brouille, on leur imposait de se raccommoder avant la fin de la journée.

***

L'amitié pythagoricienne devint vite proverbiale à tel point que de deux inséparables on disait qu'ils étaient pythagoriciens. Tout le monde connaît l'histoire de Damon et Phintias, histoire vraie sans doute puisque Aristoxène la tenait de la bouche même de Denys le Jeune. Ce tyran, jaloux de la puissance des philosophes — il le montra bien par sa conduite à l'égard de Platon — voulut mettre à l'épreuve ces Pythagoriciens dont on disait tant de choses étonnantes, et dont on vantait en particulier la fidélité mutuelle. Le tyran fit comparaître devant lui Phintias, qu'il condamna à mort sous un quelconque prétexte. Phintias, sans s'émouvoir, lui demanda un délai qui lui permît de régler, avant de mourir, quelques affaires d'ordre familial, et son ami Damon s'offrit comme otage. Denys accepta la combinaison, un sourire au coin des lèvres : le naïf Damon apprendrait à ses dépens jusqu'à quel point il est permis de compter sur la parole de son meilleur ami. Phintias selon lui profiterait de l'occasion pour sauver sa tête. Mais le tyran dut s'avouer battu

quand, exact au rendez-vous, Phintias réapparut pour l'exécution de la sentence. Il fit grâce au condamné, et demanda mais en vain aux deux amis de partager leur amitié pythagoricienne.

L'histoire de Lysis, moins dramatique, est moins connue, mais sa simplicité est une garantie supplémentaire d'authenticité : Lysis, qui sortait du temple d'Héra, se rencontre avec Euryphane qui de son côté y entre, et qui lui demande de bien vouloir l'attendre un petit moment. Lysis s'assied alors sur un banc, tandis qu'Euryphane accomplit ses dévotions. Or, Euryphane se plonge dans une oraison si profonde qu'il oublie complètement que Lysis l'attend dehors, et le voilà qui sort par une autre porte. Lysis, sans s'étonner le moins du monde de la longueur des prières de son ami, reste assis sur son banc, un dur banc de pierre, à l'attendre jusqu'au lendemain matin. Il y serait demeuré indéfiniment si Euryphane à l'école n'avait entendu les disciples s'étonner de l'absence de Lysis.

*
* *

Les Pythagoriciens mettaient en pratique les principes d'une étroite solidarité. Ils étaient organisés en société de secours mutuels. Clinias de Tarente, ayant appris que Proros de Cyrène est sur le point de perdre sa fortune, se hâte de prendre le bateau afin de le tirer d'affaire au risque de se ruiner lui-même. On relate bien d'autres traits de ce genre. On sait par ailleurs qu'il n'était pas besoin que les Pythagoriciens se connussent personnellement pour qu'ils se prêtassent aide à l'occasion. Même quand ils ne s'étaient jamais vus auparavant, ils se soutenaient entre eux. La secte possédait à cet effet des signes secrets de reconnaissance. Un membre de la Congrégation étant tombé malade dans une auberge, sans argent, écrit sur une pancarte un message avec les signes conventionnels pour prier le premier de ses frères qui viendrait à passer de régler sa note à l'aubergiste.

*
* *

La cohésion entre les frères de la doctrine était encore singulièrement renforcée par la loi du secret, loi mystique, le secret étant pour eux, comme dit M. Rostagni, un exercice religieux, une ascèse, 1111 moyen de purification. Les Pythagoriciens se connaissaient entre eux comme les détenteurs et gardiens de vérités qui les plaçaient bien au-dessus du vulgaire, puisqu'elles leur permettaient d'accéder au divin. Il s'agissait donc de garantir la doctrine contre tout risque d'altération. Le premier soin de Pythagore, quand il examinait un candidat, était de s'assurer de sa discrétion (echémuthia). La confrérie n'admettait pas les bavards qui ont des démangeaisons à la langue, ni les fats qui se font valoir à tout venant en répétant ce qu'on vient de leur glisser à l'oreille. Les Pythagoriciens ne badinaient pas là-dessus. Ils condamnaient à mort (fictivement bien sûr), en leur élevant un catafalque au milieu de leur salle de réunion, les frères qui s'étaient montrés coupables d'indiscrétions. La Pythagoricienne Myllia, soumise à la torture par Denys, qui voulait apprendre d'elle le secret de l'interdiction des fèves, se coupa la langue entre les dents et lui en cracha le bout en pleine

figure [1]. « La maîtrise la plus difficile de toutes est celle de la langue », disait une maxime de l'école. La divulgation d'un secret était un véritable sacrilège que les dieux, à défaut des hommes, ne manquaient pas de punir. C'est ainsi qu'Hippase de Rhégium mourut en mer alors qu'il révélait à ses compagnons de voyage le secret du dodécaèdre[2], figure qui, d'après le *Timée* de Platon, a servi de modèle au Démiurge dans la création du Cosmos. La vulgarisation des démonstrations mathématiques était formellement défendue. Cependant, d'après certaine tradition, la géométrie serait tombée dans le domaine public à la suite d'une autorisation donnée à un Pythagoricien ruiné d'en donner des leçons payantes. D'autres accusent Philolaos de Crotone, qui aurait inspiré Platon dans certaines parties du *Timée,* d'avoir été le premier à violer les secrets de la secte par la publication d'un ouvrage *Sur la nature.*

Nous connaissons assez bien les considérations sur lesquelles s'appuyait Pythagore pour imposer le secret à ses disciples. Lysis, qui après la dispersion de la secte deviendra le maître d'Epaminondas, les développe dans une lettre à Hipparque. Lysis écrit cette lettre de Thèbes, où il s'est réfugié après le massacre de ses frères dans la maison de Milon à Crotone. Lysis, fidèle au serment malgré la disparition du Maître et la dispersion de la secte, vient d'apprendre que son frère Hipparque s'est cru autorisé à divulguer certain secret. Il lui en exprime son profond chagrin. Qu'il fasse amende honorable, autrement il le considérera comme mort, et il lui élèvera, selon la coutume, un monument funéraire. Communiquer à des esprits impurs des secrets acquis avec tant de peine est une action aussi impie que de divulguer les mystères d'Eleusis. Cela est contraire aux lois divines comme aux lois humaines. « Rappelle-toi, lui dit-il, que nous avons d'abord passé cinq ans à nous nettoyer de toutes les taches qui obscurcissaient notre âme avant de recevoir la sainte doctrine; le Maître nous préparait avec un soin attentif pour n'être pas trompé dans les espoirs qu'il fondait sur nous, de même que le teinturier fait d'une étolïe qu'il lave et qu'il apprête, avant de la teindre des plus brillantes couleurs. Il ne convient pas de verser une eau pure dans une citerne boueuse. Le cœur impur que l'on initie à la science reste envahi de mauvaises herbes qui empêchent l'intelligence de s'élever, de s'accroître et de s'étendre. Avant de confier la science à l'intelligence, il est indispensable de débarrasser celle-ci par le fer et par le feu de toutes les passions qui l'obstruent, en particulier de l'intempérance et de l'avarice. »

1. Jamblique, Vie *de Pythagore,* ch. xxxi. D'autres attribuent le geste à Tliéanô, femme de Pythagore.

2. Jamblique, qui le fait originaire de Métaponte, dit qu'on le jeta à la mer.

* * *

Ainsi les frères de la doctrine pythagoricienne obéissaient à des principes et à des règles stricts qui maintenaient dans leurs rangs une forte discipline en cultivant le sens de l'harmonie et de l'unité, de la dignité et de la fidélité. Toutefois c'était surtout l'autorité personnelle du maître, son ascendant moral, son prestige intellectuel et son caractère divin qui maintenaient les adeptes dans l'obédience. On suivait le Maître comme on aurait suivi le dieu lui-même, attentif à

toutes ses prescriptions, à ses moindres signes, à ses moindres paroles. C'était LUI; car pour faire ressortir ce qu'il y avait d'unique en sa personne, on le désignait communément par le simple démonstratif : AUTOS EPHA, disait-on; C'EST LUI QUI L'A DIT. Et il était l'objet d'un véritable culte. On lui attribuait des pouvoirs merveilleux, tous les dons du thaumaturge, la double vue du devin, les intuitions de l'inspiré. « C'était, dit Empédocle, dont on dit qu'il fut son disciple, c'était un homme d'une science profonde et du plus vaste et du plus puissant génie, versé dans tous les arts et toutes les connaissances. Lorsqu'il tendait les forces de son esprit, son regard pénétrant voyait chacune des choses innombrables qui se manifestent dans une suite de dix, de vingt générations. »



Les biographes de Pythagore ont recueilli quantité de faits miraculeux à son actif. Arrivé sur le sol de l'Italie, Pythagore multiplie les miracles. Nous avons déjà raconté celui des poissons. En voici un autre non moins surprenant. Le Divin, le Pythios, comme on l'appelle, entend parler un jour d'une ourse qui, aux environs de Daunie, fait des ravages parmi la population. C'est une bête terrible. Nul, même parmi les plus hardis chasseurs, n'ose l'affronter pour essayer d'en débarrasser le pays. Seul Pythagore n'hésite pas à l'aborder. La bête, à son approche, s'immobilise, fascinée. Pythagore doucement la morigène et parvient à lui faire jurer — il comprend le langage des bêtes — que désormais elle ne touchera plus aux êtres vivants, et se contentera pour ses repas de fruits et de

gâteaux de miel. Conversion fabuleuse qui préfigure celle, par saint François, du loup très féroce de Gubbio, lequel promet au saint, en levant la patte droite, d'observer le pacte de paix [1].

Mais en voici une autre, non moins extraordinaire : Le Maître, en se promenant dans les champs, aperçoit un bœuf qui, sans penser à mal, broute des fèves. Il avise le bouvier, et le prie de bien vouloir signifier à la bête qu'elle ait à s'abstenir de ce légume. A quoi le rustre répond sans aménité qu'il ne connaît pas le langage des bœufs. Pythagore sourit, et s'approchant de l'animal, il se met à lui parler à l'oreille, pour lui manifester sa désapprobation. Le bœuf comprend tout de suite et cesse de brouter. Pour sa récompense, on lui permet de couler désormais des jours heureux, délivré du joug et de la perspective de l'abattoir, dans l'enceinte du temple d'Héra à Tarente.

Pythagore met en fuite les serpents : les aigles viennent se poser sur sa main; mieux que cela, un jour qu'il traverse le fleuve Nessos, celui-ci le salue d'un : Bonjour, Pythagore. Le Pythios possède en outre le don d'ubiquité : le même jour il parle à ses disciples à Métaponte en Italie et à Tauroménium en Sicile; il prédit les tremblements de terre, les pestes; il calme les tempêtes, les inondations, les chutes de grêle. Il y a peut-être du vrai dans quelques-uns de ces prestiges. Pythagore avait sans doute rapporté de ses séjours en Orient certaines connaissances des sciences occultes dont il aurait fait quelques expériences, que l'imagination de ses fidèles aurait embellies et exagérées. Il était indubita-

1. *Fioretli,* xxi.

blement doué de pouvoirs psychiques peu ordinaires. Mais on aurait tort de prendre Pythagore pour un de ces charlatans, nombreux à son époque comme à la nôtre, qui abusent un public avide de mystère. Un mathématicien de sa classe ne se permet pas de tromperie, pas plus à l'égard des autres que de soi-même. Ses prévisions peuvent être aussi bien le résultat d'observations, de déductions et de calculs : s'il annonce un tremblement de terre, c'est après avoir goûté de l'eau d'un puits. La science et l'intelligence sont ses principaux sortilèges. Il est de la race de ces génies précurseurs, qui s'étant rendus de bonne heure maîtres de certains secrets, étonnent, en les soulevant contre eux parfois, leurs contemporains. Aussi n'accordons-nous qu'un médiocre crédit aux méchants propos d'Hermippe qui prétendait que Pythagore faisait de temps en temps répandre le bruit de sa mort pour se retirer dans un endroit connu seulement de sa mère : « Il réapparaissait au bout d'un certain temps, le visage pâle et les traits émaciés, comme s'il revenait des Enfers, et racontait à ses disciples en larmes tout ce qui s'était passé à Crotone durant son absence. » Il est possible seulement que le Maître ait fait quelquefois retraite dans une grotte, et que la malignité de certains y ait vu un moyen pour lui de mystifier la foule.

***

La légende met Pythagore en relations avec les principaux thaumaturges de son temps : Epiménide, Zalmoxis, Empédocle, Abaris. Nous avons déjà parlé des deux premiers. Empédocle d'Agrigente passe pour avoir été le disciple de

Pythagore, dont il a d'ailleurs chanté les louanges en vers exaltés : « Lorsqu'il tendait, disait-il, tous les ressorts de son vigoureux génie, son pénétrant regard découvrait plus de vérités qu'il ne s'en révèle à une suite de dix, de vingt générations. » Mais Empédocle, au sujet duquel on dit par ailleurs qu'il fut exclu de l'ordre pour en avoir révélé la docLrine, semble, dans le domaine du merveilleux, avoir quelque peu renchéri sur son maître. Dans son poème des *Purifications,* dont il fait donner lecture à Olympie par le rhapsode Cléomène, il proclame avec toute la grandiloquence et l'enthousiasme d'une foi sincère qu'il est descendu parmi les hommes « comme un dieu immortel, le front ceint de bandelettes et de guirlandes de fleurs ». On le suit en foule dans l'opulente cité d'Agrigente pour lui demander le chemin qui mène au salut, car il apporte aux hommes le message de vérité. C'est un dieu exilé. Après être passé par toutes sortes d'incarnations, avoir vécu sous la forme d'un arbuste, d'un oiseau, d'un poisson (Pythagore se contente lui d'incarnations humaines), après de longues années d'expiations, il a retrouvé sa forme divine. Il guérit les malades; il prononce des oracles. Dans son poème *De la Nature,* il proclame que la connaissance de la physique le met en mesure de produire des miracles, d'imposer ses volontés aux forces de la nature, de ressusciter les morts. Sa fin est en tout digne de sa vie : il disparaît sans mot dire à la fin d'un banquet, pour aller se précipiter dans le cratère de l'Etna, et le volcan ne restitue de lui que ses sandales.

De même que Pythagore, Empédocle faisait de la science une collaboratrice de la religion. La puissance du thaumaturge ne s'exerce pas en

marge des lois naturelles, sans leur concours; elle est la résultante d'une connaissance approfondie de ses lois, connaissance qu'Empédocle, au contraire de Pythagore — car il est rempli d'une foi démocratique — n'hésite pas à répandre dans le peuple avec l'ardeur fanatique d'un révolutionnaire, ce qui a fait dire de lui que c'était « un jacobin mystique », un Savonarole.

***

Abaris, lui, apporte dans la légende de Pythagore les prestiges du merveilleux celtique. Les Celtes n'étaient guère connus à cette époque que sous la vague dénomination d'Hyperboréens. Ils vivaient une existence obscure « au-delà des rivages de Borée », comme dit Callimaque, dans les brouillards et les frimas. C'est le moment où ils vont faire leur entrée dans l'histoire. Déjà leurs vagues avaient déferlé jusque sur les bords du Rhône pour se mêler aux populations ligures, et même elles avaient atteint la Méditerranée, non sans inquiéter les Phocéens installés à Marseille. Les Celtes sont armés de la grande et large épée de fer, assez mal trempée d'ailleurs, que les protohistoriens désignent sous le nom d'épée de la Tène, et c'est en la brandissant qu'ils fonderont bientôt ce vaste empire, qui s'étendra de l'Ebre à l'Elbe, du Pô à l'Escaut, de la Garonne au Danube, empire instable autant que leur esprit, et qu'ils- ne se soucieront ni d'organiser ni de maintenir.

Abaris appartient donc à cette race gauloise, qui possède le don de réaliser les rêves en apparence les plus absurdes, mais qui manque de la constance nécessaire pour leur donner une

forme et une existence définitives. La rencontre d'Abaris avec Pythagore ne déparerait certes pas les contes les plus extraordinaires des Mabinogion, où l'on voit des vaisseaux qui marchent sans rames et sans voiles, des châteaux où les tables se dressent toutes seules chargées de mets, des pièces d'échecs qui se déplacent d'elles-mêmes de case en case. Abaris est grand-prêtre du temple d'Apollon Hyperboréen, autant dire le *gutuater* du temple de Bélen[1]. Nous savons que les Gaulois de Toulouse, les Volques Tectosages, peuple originaire de la rive droite du Rhin (le Rhin était un fleuve celtique) honoraient particulièrement Bélen que, plus tard, après la conquête romaine, on confondit avec Apollon. Le lac voisin de Toulouse où les Volques avaient la coutume de jeter leur butin, était placé sous la protection de ce dieu. Vraiment cela n'aurait pas lieu de nous étonner qu'Abaris vînt de Toulouse. C'est un beau parleur, assez hâbleur, et qui aime les grands gestes et les démonstrations exubérantes. Il est bien de notre Midi, franchement gascon, ancêtre de Cyrano, amateur comme lui de voyages dans la lune. Il aime voir du pays, connaître de nouvelles gens. Avant d'atteindre le sud de l'Italie, il a zigzagué un peu partout; on l'a vu passer dans toutes les villes de la Grèce. Sa rencontre avec Pythagore est amusante au possible. En présence du Maître, notre Abaris lève les bras au ciel, puis se prosterne le nez contre terre, comme s'il avait devant lui Bélen lui-même, ou Apollon. Puis il se redresse, et, pour se faire reconnaître comme un favori du dieu, il sort de son

1. A noter que *Bélen* a tout l'air d'être le doublet celtique *d'Apollon.*

étui la flèche merveilleuse qu'il avait prise à son départ dans le trésor du temple. C'est une flèche enchantée qui lui permet de traverser en les survolant les fleuves, les montagnes, les mers, et grâce à laquelle il a fait, sans manger, le tour du monde. Cette flèche lui sert aussi à conjurer les fléaux, à détourner les vents, à chasser les maladies. Abaris se vante d'avoir débarrassé Sparte et Cnosse d'une épidémie de peste, grâce aux sortilèges de cette flèche. Cette arme mirifique est la propriété du dieu. Aussi Abaris la remet-il à Pythagore, qu'il reconnaît ainsi comme étant Apollon hyperboréen en personne. Pythagore, sans rire (Le Sage de Samos ne rit jamais), accepte la restitution, et pour n'être pas en reste de politesse ni de merveilleux, relève sa robe pour montrer au Gaulois sa cuisse en or, ou plutôt l'image dorée du dieu Râ que les prêtres égyptiens, lors de son initiation, lui avaient appliquée, nous le savons, sur la cuisse droite comme garantie de son origine solaire [1]. Pythagore reconnaît la flèche comme sienne, et même il énumère le catalogue complet des objets qui ornent et meublent son temple au pays des Volques; il ajoute qu'il est descendu sur terre pour sauver l'humanité, et il demande à Abaris de l'aider dans son œuvre, de se faire son apôtre. Il lui enseigne la divination par les nombres, et lui communique ses traités de physique et de théologie. Abaris en compensation dépose tout son or à la caisse de la congrégation.

Il est bien difficile de faire la part de la fable et de la réalité dans cet amusant roman. Néanmoins il est fort plausible que Pythagore, à Crotone, ou dans tout autre port de la

1. Ce qui lui a valu son surnom de *Chrysomère*.

Grande-Grèce ou de la Sicile, ait eu l'occasion de rencontrer quelque théurge venu de Gaule. Certains auteurs prétendent que Pythagore aurait même fait un voyage en Gaule, et y aurait étudié les doctrines des Druides [1]. Il est bien vrai de dire que ces doctrines, qui admettaient la métempsycose et l'immortalité de l'âme ne sont nullement en contradiction avec celles du sage de Samos.

Désormais Abaris ne quitte plus Pythagore. Il s'attache à lui comme son ombre, et se fait son garde du corps. C'est ainsi que, Pythagore étant tombé entre les mains de Phalaris le tyran qui le tenait prisonnier pour le destiner à bref délai au fameux taureau d'airain où il se plaisait à faire rôtir ses victimes, Abaris se fait introduire auprès de son maître sous prétexte de questions intéressantes à lui poser. La conversation a lieu en présence de Phalaris qui ricane, et qui s'irrite d'entendre Abaris se répandre en phrases admiratives sur Pythagore et sa divine sagesse. Phalaris, grossier personnage, blasphème horriblement, niant, comme une bête brute qu'il est, la divination et la religion. Abaris, auquel les froncements de sourcils de ce monstre ne font pas peur, et qui, en bon Gaulois qu'il est, n'a pas la langue gelée pour si peu, se lance dans une brillante improvisation au cours de laquelle il tente de persuader Phalaris, à l'aide d'exemples, qu'il existe bel et bien une providence « qui dépasse toute conception comme toute puissance humaine ». Phalaris, le front barré de rides, s'inscrit en faux, avec une

1. Après tout la trhversée de Crotone à Marseille ne įrésentait pas plus de difficultés que celle de Samos en Egypte ou en Italie.

fureur redoublée contre une pareille proposition. Il est sur le point de se donner raison par le meurtre — c'est sa manière — quand Pythagore prend lui-même la parole pour défendre cette providence dont Phalaris prétend pouvoir contrecarrer les décrets : il y a, dit-il, du ciel à la terre un passage continuel; l'âme est libre et ne dépend que d'elle-même; les dieux ne sont pas cause de nos maux; ceux-ci viennent de notre intempérance; la providence n'est nullement responsable de nos malheurs; au contraire, elle ne nous veut que du bien. Mais Phalaris s'obstine dans son incrédulité, et, faute de s'être laissé convaincre, le jour même il périt victime d'un attentat, victime en définitive de sa propre violence. Pythagore est une sorte d'Hercule sans massue, qui en faisant appel aux dieux vengeurs et aux Furies, obtient promptement justice pour les faibles et les opprimés.

XIV

SUPPLICE ET MORT DE POLYCRATE

Tandis que Pythagore s'installait à Crotone et commençait à y répandre les bienfaits de sa doctrine, accueilli avec empressement par une population qui le considérait comme un messie, avide qu'elle était d'espérances supra-terrestres, Polycrate, toujours avide, lui, de biens temporels, répondait au perfide message d'Oroitès, en lui dépêchant son ministre. Oroitès avait fait remplir de pierres huit grandes caisses, ne laissant que juste la place d'étaler à la surface une couche de lingots d'or. A peine Maeandrios était-il débarqué que le satrape lui faisait voir les caisses et lui en soulevait les couvercles devant ses yeux éblouis. Sans perdre de temps, le ministre, repassa le bras de mer qui sépare l'Asie de Samos pour rendre compte à Polycrate de sa mission. Et Polycrate se résolut à franchir à son tour le détroit pour traiter avec Oroitès. Ce n'étaient pourtant pas les avertissements et les bons conseils qui lui avaient manqué. Ses devins lui avaient à plusieurs reprises signalé le danger; ses amis avaient fait tout leur possible pour le détourner de cette aventure. Sa fille surtout avait manifesté une grande inquiétude : elle avait eu un rêve

où elle avait vu son père lavé par Zeus et frotté d'onguents par le Soleil. Pour le retenir elle l'avait supplié jusqu'au moment même du départ. Tout avait été inutile. Polycrate s'était obstiné dans sa funeste résolution; au lieu de céder à l'affection de sa fille, il l'avait même menacée de ne pas lui donner de mari, si elle insistait encore : « J'y consens avec joie, lui avait-elle répondu, car je préfère le malheur de ne point me marier à celui de perdre mon père. »

Sourd à toutes les mises en garde et à toutes les prédictions, Polycrate s'était donc embarqué. Il avait emmené avec lui un groupe d'amis fidèles ou intéressés, parmi lesquels se trouvait Démocède. Ce qui devait arriver ne s'était pas fait attendre. A peine Polycrate était-il débarqué, qu'Oroitès s'emparait de sa personne pour le faire périr sur la croix comme un vil esclave. Ainsi la mort du beau tyran réalisait exactement le rêve de sa fille, puisque son cadavre, écartelé sur la croix, fut en effet lavé par les pluies de Zeus et oint par le soleil dont la chaleur en fit suinter les humeurs. Amasis ne s'était pas trompé : le bonheur insolent de Polycrate se terminait par une fin lamentable, et l'émeraude retrouvée dans le ventre du poisson brillait maintenant sur une main de cadavre.



Oroitès relâcha les Samiens qui avaient accompagné Polycrate, mais il garda comme esclaves les étrangers. Il ne tarda du reste pas à être puni de son crime. Darius fit tomber la tête du satrape sous le coup de éimeterre d'un de ses propres gardes. Il fit transporter à Suse, sa

capitale, tout ce que possédait Oroitès en fait de meubles ou de personnes [1]. C'est ainsi que Démocède eut l'occasion de guérir le Grand Roi qui s'était démis le pied en tombant de cheval. Darius, reconnaissant, le combla de présents, parmi lesquels se trouvaient deux chaînes d'or. Démocède lui demanda s'il voulait ainsi doubler son esclavage. Le mot plut à Darius qui fit alors conduire le médecin dans l'appartement de ses femmes. Sitôt que les eunuques eurent annoncé au harem la visite de celui qui avait rappelé leur seigneur et maître à la vie, elles s'empressèrent de remplir chacune une tasse d'or de pièces du même métal et de l'offrir au médecin. La quantité d'espèces que Démocède reçut de cette manière fut si considérable qu'un esclave se fit un beau pécule en ramassant les seules pièces tombées des tasses débordantes. Démocède était donc devenu fort riche et possédait un grand train de maison. Cependant le roi ne consentait pas à se séparer de lui, et ne lui donnait toujours pas la permission de retourner en Grèce. Pour obtenir sa libération, le médecin, qui désirait vivement revoir sa ville natale, n'hésita pas à suggérer à Darius d'entreprendre la conquête de la Grèce, ou du moins à l'encourager dans cette entreprise. Il profita pour cela de ce qu'Atossa souffrait d'une tumeur au sein. Il promit de la guérir à condition que, dans l'intimité du lit, elle répéterait à l'oreille du roi tout un discours

1. Anacréon fut appelé à Athènes par Hippias et Hipparque, les fils de Pisistrate. Après leur chute, il rejoignit Téos sa patrie. Lors de la révolte des Ioniens contre Darius, il alla se réfugier à Abdère, en Thrace, où il mourut d'avoir avalé de travers un pépin de raisin.

habilement composé qui le déterminerait à cette expédition. Le discours se terminait ainsi : « Satisfaites au désir que je nourris depuis longtemps d'avoir pour servantes quelques-unes des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athènes, de Corinthe dont j'ai entendu parler. Vous avez un homme parfaitement en état de vous donner sur la Grèce toutes les informations qui vous seront nécessaires; c'est celui qui vous a guéri le pied. » Darius se laissa convaincre, et constitua une mission composée de quinze Perses sous la conduite de Démocède avec ordre de visiter et d'examiner les côtes de la Grèce. Mais les Perses avaient ordre de ramener Démocède une fois l'expédition terminée. La mission se rendit d'abord à Sidon où elle fit armer deux trirèmes et un vaisseau de transport chargé de présents destinés par Démocède à sa famille. Les trois vaisseaux, après avoir reconnu tous les points importants de la côte grecque, se dirigèrent sur l'Italie et entrèrent un jour dans le port de Tarente. Démocède, une fois débarqué, obtint facilement d'Aristophilide, qui gouvernait alors les Tarentins, qu'il fît enlever les gouvernails des trois vaisseaux et mettre en prison, comme espions, les quinze Perses de la mission. Aristophilide ne rendit la liberté aux Perses que lorsqu'il sut que Démocède était arrivé à Crotone.

Les Perses, remis en possession de leurs bateaux, poursuivirent Démocède jusqu'à Crotone. Ils le rencontrèrent qui se prompnait tranquillement sur la place publique, et se jetèrent sur lui pour le ramener de force à leur bord. Mais les Crotoniates tombèrent à. coups de bâtons sur les assaillants, qui durent rembarquer après avoir été sérieusement malmenés. Au

moment où ils passaient à bord, Démocède les chargeait d'annoncer à Darius son prochain mariage avec la fille de Milon. Démocède avait, paraît-il, sacrifié beaucoup d'argent pour devenir le gendre de l'athlète. « Tels furent les événements, écrit Hérodote, qui amenèrent la première fois les Perses dans la Grèce. »

XV

LA POLITIQUE PYTHAGORICIENNE

Nous sommes à la veille des guerres médiques. Peu de temps après le retour de Démocède à Crotone, Darius s'empare de Samos sur laquelle Maeandrios, après la mort de Polycrate, exerçait le souverain pouvoir. A ce moment le pythagorisme rayonne avec éclat dans le sud de la péninsule italique. Il y jouit du plus grand prestige. Les esprits, fatigués des choses positives, des spéculations matérielles, s'étaient tournés avec joie, avec enthousiasme même, vers les profondes et heureuses perspectives que leur ouvrait la doctrine du Maître. On était heureux de parler d'autre chose que de prix de revient, de pourcentages, de fret de retour. Les clubs pythagoriciens s'étaient multipliés. Il s'en était créé à Tarenfe, à Héraclée, à Tauroménium, à Rhégium, à Himère, à Catane, à Agrigente et même à Sybaris. Certains vont jusqu'à prétendre que les Lucaniens, les Messapiens, voire les Etrusques et les Romains s'étaient empressés de venir prendre leur part de la bonn$ parole, et que les chefs de gouvernement e^ les législateurs étaient accourus pour profiter des bons conseils de Pythagore. Mais les biographes en prennent à leur aise avec la chronologie. Ou

bien ils anticipent sur les événements, ou bien au contraire ils restent bien en retard, car des personnages comme Zaleucos de Locres, Charondas de Catane et le bon roi Numa vivaient antérieurement à Pythagore. En ce qui concerne les Romains, ils étaient alors les sujets de Tarquin le Superbe, et Cicéron est le premier à reconnaître que c'est une grossière erreur de placer le séjour de Pythagore à Crotone au temps de Numa, lequel était mort depuis un siècle et demi [1]. Il n'en est pas moins vrai que le pythagorisme primitif ne se confina pas au sud de la péninsule puisque vers 320 avant Jésus-Christ durant la guerre des Samnites, les Romains, sur l'ordre d'Apollon Pythien, dressèrent place des Comices, en face de la statue d'Alcibiade, le plus brave de tous les Grecs, celle de Pythagore, le plus sage; monument que plus tard Sylla fit disparaître pour la construction de la Curie (Pline, *N. H.).*

N'empêche que le bon Numa fut toujours tenu par ses compatriotes comme suspect de pythagorisme, et que les pères conscrits, en leur rigide sagesse, firent brûler la moitié des livres enterrés avec lui, et déterrés en 181 avant Jésus-Christ comme contenant des doctrines subversives propres à corrompre la religion officielle et à ébranler les fondements de l'État.

1. La légende concernant Numa « représenterait (du moins) comme l'écrit M. A. Grenier *(Le Génie romain)* un souvenir de l'influence exercée à Rome par des idées morales et par l'activité législative issues, dans l'Italie méridionale, des enseignements du grand philosophe ».

***

Quoi qu'il en soit de ces erreurs chronologiques, elles prouvent combien le pythagorisme fit sensation, en exaltant les esprits et en suscitant de grandes espérances. On se précipita avec avidité sur cette nourriture spirituelle, nourriture d'immortalité, véritable népenthès, précieuse ambroisie. Les conversions se précipitèrent. Il y en eut d'éclatantes. Ne raconte-t-on pas que Symichus, tyran des Centorupini, avait déposé le pouvoir et distribué tous ses biens pour suivre la nouvelle doctrine?

La maison de Crotone, qui comportait au début trois cents adhérents, prit en peu d'années une place de plus en plus importante dans la vie morale, sociale et politique de la ville, peut-être même dans celle d'un nombre important d'autres cités environnantes où elle aurait eu des filiales [1]. Dans les premiers temps l'institut pythagoricien se garda bien d'ailleurs d'intervenir dans les affaires publiques. Pythagore se contente d'agir en exerçant une influence philosophique sur les idées et les mœurs des magistrats et des citoyens, dont beaucoup sont admis dans la congrégation. L'institiÿ«répandait d'autant plus facilement sa doctrine que ses membres ne vivaient pas cloîtrés et continuaient, comme les adeptes du tiers ordre dans les congrégations chrétiennes, à vivre dans leur condition d'hommes privés. Le pythagorisme ne permet pas de se désintéresser de la vie sociale; ce n'est pas une doctrine de reclus et de soli-
i

1. Selon Delatte l'existence de ces filiales est douteuse. Dans les »autres cités, il n'y aurait eu qu' « activité sporadique » de la secte.

taires; elle enseigne l'interdépendance, la correspondance de toutes les parties de l'Univers et de tous les êtres qui l'habitent. Dans le Cosmos toutes les parties vivent la vie de l'ensemble, tandis que l'ensemble vit celle des parties. Loin d'enseigner l'indifférence et l'abstention en matière politique, Pythagore préconise, mieux que cela, il exige la participation : c'est une loi organique universelle à laquelle on ne peut se dispenser d'obéir. Celui qui ne consacre pas une part de son temps aux affaires publiques manque à ses obligations envers le Cosmos. « Il y a, dit Architas de Tarente, deux directions rivales de la vie qui se disputent la préférence : la vie pratique et la vie philosophique. La plus parfaite de beaucoup est celle qui les réunit toutes deux et, dans chaque voie différente, se prête et s'harmonise aux circonstances. Nous sommes nés pour une activité rationnelle, que nous appelons pratique. La raison pratique nous conduit à la politique; la raison théorique à la contemplation de l'universalité des choses *. »

Selon le programme des études pythagoriciennes, les jeunes gens reçoivent une éducation civique. Ils suivent des cours sur les traditions ét les lois de la cité, afin qu'ayant atteint leur majorité, ils soient bien assouplis à la mécanique des affaires publiques. « Les lois ne doivent pas être gravées sur les maisons et sur les portes, mais dans les cœurs des citoyens. » Pythagore ne permet même pas aux vieillards de se retirer complètement de la vie politique. Tout vieillard a le devoir de méditer sur ses expériences et de faire profiter de ses méditations les nouvelles générations; il doit éclairer

1. Traduit par Ed. Chaignct, *op. cit.*

de ses lumières acquises au cours d'une longue vie les délibérations publiques; c'est à lui d'exercer la justice comme étant le plus à même de manier la redoutable balance avec impartialité et précision.

Pythagore n'est donc pas de ceux qui craignent la politique comme une peste et qui se retirent dans leur coin, bien calfeutrés, pour éviter les éclaboussures et ne pas entendre les cris discordants de la place publique. Au contraire, s'il y a des discordances, c'est au philosophe de les faire disparaître et de rétablir l'harmonie des contraires. Loin d'avoir la permission de se réfugier dans une tour d'ivoire ou dans ces temples sereins dont parlera plus tard Lucrèce, Tardent disciple d'Epicure, il a pour mission de rappeler les hommes à l'observation des lois qui règlent l'ordre universel. Mais il semble bien que Pythagore ne veuille d'abord s'attribuer qu'un rôle régulateur, et qu'il n'ait nullement l'intention de renverser l'ordre existant, pour y substituer sans transition un nouveau gouvernement selon ses idées et prendre en mains lui-même la direction des affaires.

***

Nous avons vu que Pythagore, en arrivant à Crotone, avait prononcé devant le Sénat une profession de foi où il affirmait notamment qu'il n'y avait rien de pire que l'anarchie, et que le premier devoir du citoyen était de la combattre et de porter secours à la loi. En vertu de quoi Pythagore demandait aux Crotoniates d'élever un temple aux Muses, chœur indissoluble qui préside à l'harmonie universelle, afin d'obtenir de leur intervention le maintien de

l'ordre et de la paix dans la cité. Les sénateurs ayant reçu la patrie comme un dépôt précieux ont charge de la conserver et de la défendre, et pour cela ils sont tenus de faire régner la justice sur tous. La justice politique et sociale est une des parties de l'ordre cosmique; la loi sur terre, parmi les hommes, est représentée par le gouvernement, de même que chez les dieux elle est représentée par Thémis et dans les Enfers par Dikè. Aussi Pythagore insiste-t-il sur la nécessité d'établir des lois conformes aux besoins de l'harmonie, de les défendre et d'y obéir. L'homme soucieux de son destin ne saurait vivre que dans l'obéissance aux lois. Comme un père de famille demandait à Xénophile, pythagoricien, dans quelles conditions son fils pourrait recevoir la meilleure éducation, Xénophile répondit que ce serait en vivant dans une ville bien policée. La loi est d'origine et d'essence divines. On doit lui vouer un véritable culte, comme aux dieux, aux héros, aux daïmons et aux parents. Le mépris de la loi amène rapidement la décadence de la cité. Aussi doit-on fuir tous les excès d'une prospérité matérielle qui, en flattant les sens et en développant l'orgueil, ruinent le respect de la loi. Et même il n'y a rien de mieux que les misères, les fatigues et les difficultés pour cimenter l'édifice de la cité.

***

Pythagore ne se fie guère aux bons instincts de l'individu : Qu'y a-t-il de plus vrai? Que méchants sont les hommes. Il faudra attendre Platon pour une réhabilitation, du moins partielle, de la nature humaine (nul n'est méchant

volontairement) .Pour tourner la nature hu maine vers le bien, certes Pythagore estime avant Platon qu'il est nécessaire d'éclairer l'intelligence, mais il se montre aussi partisan d'agir sur la volonté en lui imposant une discipline conçue selon la hiérarchie naturelle, et dont l'application soit confiée à une autorité supérieure qui détienne ses pouvoirs de la divinité. Une telle théorie aboutissait, semble-t-il, à l'instauration d'un gouvernement théocratique. Il était à craindre que les Pythagoriciens ne s'arrogeassent le privilège, fondé sur l'initiation aux mystères, d'établir sur la population de Crotone une sorte de dictature morale de droit divin, analogue à celle que Calvin fera régner à Genève, dictature soutenue par les deux armes de la dénonciation et de l'inquisition. « Ceux qui ne châtient pas les méchants prêtent la main au tort causé aux gens de bien. » On est encore à une époque où la loi n'étant pas encore bien assise, ni la justice solidement organisée, ni l'administration bien constituée, la défense de la cité nécessite la coopération de tous les honnêtes gens, qui se sentent les coudes dans une organisation de sauvegarde mutuelle contre les coquins. Tout citoyen a le droit et le devoir de se considérer comme un policier, un juge et un justicier.

Toutefois il n'a jamais été dans les intentions de Pythagore de remanier la cité en faisant appel à la force et à la contrainte. La justice, enseigne-t-il, s'exprime par des rapports numériques; elle est égale pour tous par un effet de réciprocité mathématique; nul ne saurait y échapper. Pythagore l'identifie au premier nombre'carré, parce qu'il est le seul qui soit formé du même nombre par addition ou par

multiplication : 2 + 2 = 2 x 2. Le carré formé sur 2 est le seul dont le périmètre soit numériquement égal à la surface. Nous n'entrerons pas dans le détail, parfois bien compliqué et subtil, de toutes les spéculations pythagoriciennes sur le symbolisme moral et politique des nombres, d'autant plus qu'il y a beaucoup de variantes selon les auteurs. Elles aboutissent toutes à cette définition que la justice est le pouvoir d'accorder ce qui revient à chacun selon son mérite; le droit le plus conforme à la justice est le droit proportionnel, qui est le droit naturel, et ce droit proportionnel est assuré dans l'Etat par la constitution aristocratique (qu'il ne faut pas confondre avec l'oligarchique ou timocratique), laquelle est conforme à la proportion subcontraire ou harmonique, réalisée lorsque le premier terme d'une série dépasse le deuxième d'une fraction de lui-même identique à la fraction de lui-même dont le deuxième dépasse le troisième. Soit la série 12, 8, 6. 12 dépasse 8 de 1/3, 4 étant le 1/3 de 12; de même 8 dépasse 6 de 1/3, 2 étant le 1/3 de 6. Le droit oligarchique (ou tyrannique), lui, est représenté par la proportion arithmétique, celle où la quantité dont le premier terme dépasse le second étant égale à celle dont le deuxième dépasse le troisième, le rapport des plus grands termes est moindre que celui des plus petits, soit 6, 4, 2. Le droit démocratique enfin, troisième forme du droit, trouve son expression dans la proportion géométrique où le rapport des plus grands termes est égal au rapport des plus petits, soit 8, 4, 2.

La meilleure forme du gouvernement serait donc la forme aristocratique basée sur la^proportion subcontraire ou l^armonique, qui donne

à chacun selon ses mérites et organise hiérarchiquement l'Etat. Géométriquement, on la représente par le triangle rectangle dont l'hypoténuse est égale à 5, et les côtés de l'angle droit respectivement égaux à 3 et à 4, parce que dans ce triangle l'hypoténuse est commensurable avec ses côtés. Dans ce triangle, d'après Plutarque, 3 représente le magistrat, 4 le simple citoyen, et 5 la justice elle-même. Le périmètre représenterait la valeur du citoyen, et l'aire ses droits politiques.

A ces considérations d'ordre mathématique Pythagore en ajoutait d'autres d'ordre astronomique et musical. L'ordre de la cité doit se conformer à la chorégraphie des astres autour du feu central, du foyer sacré qui éclaire et réchauffe le Cosmos. Or cette danse céleste est conforme aux règles des intervalles musicaux. Archytas dans son *Péri Nomô* (de la Loi) déclarera que: «La loi est à l'âme et à la vie de l'homme comme l'harmonie est à l'ouïe et à la voix. »

La politique pythagoricienne cherche donc à obtenir l'accord des parties de la cité. Cette harmonie ne saurait être obtenue qu'en se conformant à la proportion subcontraire, laquelle préside à toute la nature conformément à la providence apollinienne. C'est Apollon en effet le sublime accordeur de la lyre universelle. Il a pour auxiliaires ceux qui ont reçu la grâce de l'initiation mathématique. « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre », est-il écrit à la porte du temple de Delphes. Apollon est l'inspirateur des belles réalisations politiques, de même que des poétiques. « Aucune œuvre humaine n'est aussi semblable à l'univers et aussi digne des dieux que l'accordement d'une ville bien policée. »

*
* *

C'est ainsi que l'institut pythagoricien répand dans Crotone les principes d'une nouvelle politique d'essence théologique et scientifique à la fois, qui s'oppose d'une part à la politique démocratique, d'autre part à la politique oligarchique, et qui d'ailleurs, remarquons-le, n'est guère autre chose qu'un socialisme hiérarchique à la manière de ceux que rêveront vingt-quatre siècles plus tard Saint-Simon d'une part et Fourier de l'autre, selon les formules : A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres (Saint-Simon); à chacun selon son capital, son travail et son talent (Fourier).

Tout va fort bien dans les débuts. Les idées de Pythagore ne rencontrent pas d'opposition. La propagande des Pythagoriciens, en s'insinuant dans tous les milieux, leur permet de prendre pied peu à peu dans les affaires publiques et de s'y assurer une place prépondérante. Cela se fait sans heurts, sans secousses, sans bruit, selon les vœux mêmes du Maître qui se refuse à tout bouleversement brusque de la constitution, à toute attitude révolutionnaire.

Mais la situation poütique à Crotone, malgré son calme apparent, n'en contenait pas moins des germes de graves dissensions, et c'était l'insouciante, la joviale Sybaris qui allait fournir, pour son propre malheur, l'occasion de ces troubles à la suite desquels la secte allait être dissoute et dispersée.

XVI

CHUTE DE SYBARIS

A Sybaris le populaire s'agitait, fatigué d'entretenir de sa sueur les plaisirs d'une classe privilégiée. Sans doute lui répétait-on, selon un sophisme qui n'a cessé d'avoir cours, que l'industrie de luxe, entretenue par l'élégance des mœurs, lui fournissait son gagne-pain, et que ce sont les oisifs qui, en définitive, nourrissent les travailleurs. Mais le peuple n'en constatait pas moins que de ses peines il ne lui revenait que quelques croûtons et rogatons, et qu'il restait vêtu de haillons, alors que les oisifs ne. cessaient de festoyer ou de promener par les rues leur nonchalance impertinente. Nous sommes assez mal renseignés sur ce qui se passait alors à Sybaris — crise de chômage peut-être, crise économique, à la suite de la révolte de l'Ionie et de Milet contre Darius? En tout cas, le parti populaire, dirigé par Télys, s'y était emparé du pouvoir. Or les Pythagoriciens avaient un groupement, sinon une section à Sybaris. Sans doute prirent-ils parti ouvertement contre les démocrates. Ils suscitèrent si bien l'animosité du populaire qu'ils l'ameutèrent contre eux. On les poursuivit; quelques-uns furent tués; un bon nombre quitta Sybaris pour

se réfugier à Crotone à l'ombre de la maison-mère.

Il faut croire que Télys et le parti démocratique leur en voulaient particulièrement, car le nouveau gouvernement sybarite se hâta d'envoyer à Crotone une délégation chargée de réclamer l'extradition des pythagoriciens réfugiés. Parmi les membres de cette délégation s'en trouvait un qui avait frappé de sa propre main l'un des Pythagoriciens tombés à Sybaris; il y avait aussi le propre fils de l'instigateur de la révolution populaire.

Les citoyens de Sybaris s'adressèrent directement à Pythagore, comme si celui-ci possédait la haute main sur toutes les affaires crotoniates. D'ailleurs la confrérie hébergeait les fugitifs, sans doute dans le temple des Muses. Et cela est d'autant plus vraisemblable que les délégués commencent par contester l'essence apollinienne de Pythagore, comme si celui-ci, pour appuyer sa fin de non-recevoir, avait d'abord invoqué la volonté du dieu dont il se présentait comme l'incarnation. Les délégués essayèrent de corrompre Pythagore. Pythagore refusa leurs présents; il invoqua le caractère sacré du droit d'asile, et comme les délégués allaient passer outre, il leur interdit de toucher aux réfugiés venus en suppliant au pied des autels. Et comme un délégué lui demandait par manière de raillerie, de bien vouloir puisqu'on disait qu'il faisait de temps en temps un voyage aux Enfers, se charger d'une lettre pour son père défunt, Pythagore lui répliqua que, lorsqu'il faisait le voyage, ce n'était pas précisément pour aller y converser avec des impies.

C'est ainsi que Jamblique expose la genèse de

l'affaire. Diodore' de Sicile (XII, 9) raconte, lui, que les délégués sybarites s'adressent directement au sénat de Crotone, et la majorité de l'assemblée, après une longue discussion, émet l'avis que, pour éviter la guerre, le mieux est de livrer les suppMRts. Sans doute, les sénateurs n'oublient pas que Sybaris avait été naguère l'alliée de Crotone contre Siris. C'est alors seulement que Pythagore serait intervenu, et aurait réussi à retourner complètement l'opinion. Finalement le Sénat avait voté contre l'extradition, et avait décrété à l'unanimité la guerre contre les Sybarites. Ils comptaient peut-être aussi par cette guerre se relever de la honte du désastre essuyé sur les rives de la Sagra.

*
* *

La guerre fut donc déclarée (511). La population de Crotone l'accueillait avec satisfaction; l'expédition prenait le caractère d'une véritable croisade contre Sybaris l'impie et la dévergondée qui d'ailleurs s'est moquée de tous les avertissements divins : celui d'Héra qui, sortie de son temple, a vomi une bile noire sur l'agora, et celui d'Apollon qui, à Delphes, a lancé contre elle un flot d'anathèmes. Et puis on n'était pas fâché d'étendre son hégémonie, en s'emparant de Sybaris, sur tout le sud de la péninsule. Bien que Sybaris dispose de ressources supérieures, on est convaincu que ce ne sera qu'un jeu de la réduire à sa merci. Les Sybarites n'ont pas l'âme guerrière, et ils ne se sont guère préoccupés de mettre leur ville en état de défense. Ils ne tiendront pas. Pour les Crotoniates, quelle belle proie en perspective, quel magnifique butin à partager!

C'est Milon, revêtu d'une peau de lion et armé d'une massue comme Héraclès, protecteur de Crotone, qui prend le commandement des troupes, accrues d'un corps d'auxiliaires composé d'émigrés spartiates commandés par Dôrieus, frère de Léonidas, celui des Thermopyles. Comme Milon appartenait à la secte, il est évident que les Pythagoriciens ont pris une part importante à l'affaire. La bataille fut livrée sur la frontière, au passage du Trabis. On raconte, que, pour mettre en déroute la cavalerie sybarite, Milon n'eut rien d'autre chose à faire que de lui opposer une troupe de musiciens. Les Sybarites, au lieu de dresser leurs chevaux au combat, leur apprenaient à danser pour figurer dans les parades. Aussi à peine ces bêtes eurent-elles entendu le son des flûtes qu'elles se mirent à caracoler comme des chevaux de cirque, selon leur habitude. Leur escadron ne sut résister à la charge de la cavalerie croloniate, qui les bouscula de telle sorte que, dans leur débandade, ils rompirent les rangs de l'infanterie massée en seconde ligne. Les troupes sybarites abandonnées par leurs alliés se retranchèrent dans la ville. Télys fut massacré par le peuple, et Sybaris tomba soixante-dix jours après l'ouverture des hostilités.

Les Crotoniates se laissèrent enivrer par leur facile victoire au point de raser complètement la ville après en avoir expulsé la population. On a peine à faire retomber la responsabilité de ces mesures cruelles, féroces sur Pythagore. Comment, étant donnés ses principes de modération, aurait-il permis de tels excès? On peut supposer que le parti contenait déjà des éléments extrémistes, des fanatiques, des « enragés » pour qui tous les moyens étaient bons, le

feu comme le fer, pour obtenir le triomphe de leur idéologie. Milon, sous sa peau de lion, a bien l'air de jouer le rôle de justicier; il nettoie les écuries d'Augias. Sybaris disparaît en une journée de cette brillante guirlande de cités qui ceignaient les rivages de la Grande-Grèce, et pour en effater définitivement la trace, on détourne sur elle le cours du Crathis, après avoir appelé la colère des dieux contre ceux qui tenteraient de la relever.

***

Plus tard, en 443, les Athéniens rassemblèrent les éléments d'une colonie qui se chargea d'aider les Sybarites à rétablir leur cité à quelque distance du site ancien. On donna à cette nouvelle Sybaris le nom de Thurioi. Hérodote faisait partie de l'expédition.

XVII

TROUBLES A CROTONE DISPERSION DE LA SECTE ET MORT DU MAITRE

La victoire sur Sybaris allait avoir de graves répercussions politiques, en suscitant mille convoitises à l'occasion du partage des terres qui appartenaient à la cité détruite. F. Lenormant écrit à ce sujet que la destruction de Sybaris « condamna du même coup l'œuvre de la colonisation hellénique de l'Italie méridionale à un échec irrémédiable et lui donna le coup de la mort. En ne le comprenant pas, le philosophe de Samos et ses disciples montrèrent qu'ils pouvaient être de bons législateurs, mais qu'ils n'étaient pas des hommes d'Etat, et qu'ils manquaient absolument de l'intelligence de la grande politique... Détruire Sybaris, c'était commettre un acte contraire aux intérêts les plus manifestes de l'hellénisme occidental... C'était ouvrir dans l'édifice si bien commencé de la colonisation grecque une brèche par où l'ennemi (Etrusques et Samnites) ne pouvait manquer de se précipiter pour l'atteindre au cœur même ».

Les Pythagoriciens, après cette victoire, semblent bien être les maîtres du sénat de Crotone. Ils ont de leur côté la haute société,

la classe dirigeante, celle qui possède l'argent et les dignités. La bourgeoisie compte sur les conférences de la secte pour maintenir le peuple dans le calme et l'obéissance, en lui faisant comprendre qu'il ne doit pas viser au-delà de ses modestes mérites et que les peines qu'il endure sont bonnes et salutaires. Or les prolétaires, qui voient les bourgeois se faire la part du lion sur les dépouilles de Sybaris, commencent à murmurer. Il n'est pas difficile d'imaginer leurs propos :

— Mni.^e n'en demande pas lourd; je ne suis pas créant; un bout de terre seulement pour y planter quelques légumes.

— Bien sûr, on est tous comme ça parmi les petits; on n'a pas grand appétit, habitués qu'on est à se serrer la ceinture. On n'est pas comme ce vorace de Milon, qui mange la moitié d'un bœuf à son dîner. C'est encore lui qui va prendre le plus gros morceau, avec ceux de sa clique. Ils ne te laisseront pas seulement la place de semer un pois chiche.

— Ça, c'est sûr. Ces Pythagoriciens, avec leurs airs de ne pas y toucher, ils ramassent tant qu'ils peuvent, et ils sont maintenant les maîtres. Ils dirigent tout par en dessous.' Et c'est des gens qui méprisent le peuple; ils nous considèrent comme des galeux; ils ne nous toucheraient pas la main; ils s'écartent de nous quand ils passent; on dirait qu'ils ont peur de se salir rien qu'à nous regarder.

Tel était le genre de propos que l'on pouvait entendre dans" les quartiers populaires. L'attitude distante, sinon méprisante, des Pythagoriciens les faisait considérer par les gens du peuple comme des ennemis. Les membres de la secte avaient une propension à se prendre

pour des êtres d'exception, différents des autres mortels, devant lesquels la masse n'avait qu'à s'incliner et à se taire. En dépit de leurs principes, ils en venaient à tenir l'homme de la rue pour un être avec lequel ils n'avaient rien de commun. Par ailleurs, leur club des Trois-Cents, leur Sunédrion avait pris l'aspect d'une hétairie politique; elle avait tendance à imposer ses directives à l'Etat et à régler les affaires de la congrégation sans même tenir compte de l'opinion des autres adhérents. Cette attitude était faite pour inquiéter les esprits libres et pour gêner certaines ambitions, légitimes ou non. Aussi vit-on bientôt s'organiser contre la secte un parti d'opposition qui naturellement se présenta comme le champion des idées démocratiques. A cette époque du reste le vent souffle un peu partout à la démocratie. Harmodius et Aristogiton dégainent leurs poignards contre les Pisistratides, tandis que Tarquin le Superbe est chassé de Rome par Brutus (510).

C'est alors qu'intervient un personnage du nom de Cylon pour tirer parti des sentiments de méfiance et d'hostilité du peuple à l'égard de la secte et organiser contre elle un front démocratique. Ce Cylon qui donne son nom à la coalition anti-pythagoricienne appartenait d'ailleurs à une des familles les plus nobles et les plus riches de Crotone, et il ajoutait à la supériorité de sa condition sociale des dons indéniables d'orateur et d'homme politique. C'était, selon Diodore de Sicile, un caractère violent, indiscipliné, impérieux. Nous sommes tentés de nous le représenter sous les traits de Mirabeau.

D'après Aristoxène, dont le récit nous a été transmis par Jamblique, Cylon aurait ameuté les Crotoniates contre Pythagore et ses disciples par

dépit de ne pas avoir été lui-même admis comme membre de la secte. Il aurait essayé d'entrer dans l'ordre par ambition politique, parce qu'il pensait que c'était de là que soufflait le vent. Il espérait un rôle de premier plan dans l'hétairie pythagoricienne, grâce à son argent et à ses talents. Or après une période d'épreuves, Pythagore l'évince. Le Maître a reconnu que 'ses intentions ne sont pas absolument pures, et qu'il y a une bonne dose d'arrivisme dans son cas. Définitivement éconduit, sans appel, le candidat, doublement furieux d'être considéré comme un indésirable et d'avoir été trop bien deviné, tourne ailleurs ses espérances, et se pnAet de faire payer cher aux Pythagoriciens l'anront qu'il vient de subir. Il commence sa campagne, une campagne systématique de dénigrement. Il s'agit de déconsidérer la secte dans l'esprit public, ensuite de lui retirer son influence dans la direction des affaires, en éliminant ses membres de tous les postes de commandement; enfin d'obtenir la dissolution de la société, comme constituant un complot permanent contre la sûreté de l'Etat. Pour atteindre ce but, les Cyloniens emploieront tour à tour la propagande calomnieuse et diffamatoire, la manoeuvre politique et l'action directe.

***

Conformément à leur programme, les Cyloniens font circuler dans la rue et sur la place publique toutes sortes de faux bruits et de ragots, destinés à ruiner la réputation de la secte et à monter contre elle l'esprit du populaire. On suggère que dans les chambres secrètes du foyer pythagoricien se passent des horreurs

contraires à la religion et aux bonnes mœurs; on accuse les Pythagoriciens d'enlever les petits enfants pour les sacrifier au cours de leurs cérémonies initiatiques. On ajoute que, s'ils interdisent de tuer les animaux, c'est pour obtenir à bref délai la disparition de la race humaine. La propagande fait de rapides progrès, d'autant plus que l'influence sociale et politique de la société n'est pas sans inquiéter certains intérêts et certaines ambitions au sein même de la bourgeoisie. La population désormais ne se contente plus de simples plaisanteries à l'égard des membres de l'ordre, et de ricaner sur leur passage. On se met à leur jeter des pierres. Les Cyloniens trouvent facilement sur les quais et dans les bas quartiers des traîne-savates qui, pour quelques drachmes, se chargent de cette besogne. Une fois les esprits bien montés, on organise le complot destiné à débarrasser d'un seul coup Crotone de la confrérie.

***

Quelle fut donc l'attitude de Pythagore en présence de cette campagne de calomnies et de ces persécutions? Qu'a-t-il dit? Qu'a-t-il fait? Quelles mesures a-t-il prises pour parer à la menace? A notre grand étonnement, nous apprenons (par Aristoxène) qu'il se retire subitement à Métaponte. Un vrai coup de théâtre et qui franchement nous déçoit. Quoi? Voilà celui que nous considérions comme un envoyé du ciel, voilà le Sauveur, le Messie qui a l'air d'avoir peur au point de fuir ses responsabilités, voire de renier sa doctrine en se ménageant une douce retraite, alors que ses disciples vont avoir à se débattre contre les pires difficultés et à

défendre leur vie contre des adversaires impitoyables, à faire face à une bande de nervis armés de poignards, de matraques et de torches! Il y a là quelque chose de gênant et de bien déconcertant pour les admirateurs du Maître. Aurait-il donc désespéré soudain, aurait-il douté non seulement des autres, mais de lui-même et d'Apollon, au point de capituler devant la perversité humaine? L'hypothèse est plausible. Le Christ lui-même plus tard aura son heure de découragement. Qu'y a-t-il de plus vrai? — Que méchants sont les hommes? Mais Pythagore n'aurait-il retenu de son catéchisme que cet article pessimiste? On hésite tout de même à le croire. Aussi l'assertion d'Aristoxène touchant cette retraite précipitée à Métaponte est-elle contredite par d'autres auteurs qui, pendant toij^b ces affaires, placent son voyage à Samos et sa visite au chevet de Phérécyde mourant. Mais cela pourrait bien n'être que l'excuse de disciples qui veulent maintenir intacte la réputation de leur maître. La meilleure explication, autorisée par *l'Histoire miraculeuse* d'Apollonios, serait que Pythagore ait été fâché de constater que, dans la congrégation crotoniate, les préoccupations, voire les appétits politiques, l'aient emporté chaque jour davantage sur les autres, et qu'il ait prévu et prédit la catastrophe qui devait en résulter. Car Cylon n'avait pas absolument tort. La classe des politiques dans la secte était devenue particulièrement remuante; elle prétendait imposer ses manièrçx de voir à toute la communauté. Elle formait une section d'extrémistes qui, moins soucieuse de mathématiques que d'expériences sociales, cherchait en s'emparant des postes les plus importants, à imposer aux Crotoniates une dic-

tature théocratique que l'on pourrait comparer à celle que les Jésuites feront peser sur le Paraguay, et même à étendre sa domination sur toutes les cités de la Grande-Grèce et de la Sicile; elle tendait à faire de la congrégation une sorte d'État dans l'État.

Or, le Maître n'entendait certes pas que sa doctrine servît à couvrir de misérables ambitions personnelles, ni à satisfaire un vil besoin de puissance. Avec son habituelle pénétration d'esprit, il prévoyait à quelles suites désastreuses ces prétentions risquaient d'aboutir. On conçoit assez bien comment, dans ces conditions, il a estimé, peu de temps après la chute de Sybaris, vers 510, que le mieux était de réprouver cette fâcheuse tendance en prenant une sage retraite à Métaponte, où se trouvait sans doute un groupe de disciples fidèles au véritable esprit de sa doctrine, et qui entoureront ses dernières années de soins attentifs et d'un culte fervent. Il pensait peut-être aussi, en s'éloignant de Crotone, apaiser l'animosité du populaire. Il laissait d'ailleurs derrière lui des hommes de confiance, d'excellents lieutenants pour prendre en mains pendant son absence les affaires de l'Institut.

Ce serait donc d'une manière toute simple, presque banale, que se serait achevée la vie du Pythios, du divin Pythagore. Il serait mort en effet tranquillement dans son lit en s'entretenant avec quelques fidèles. Rien de plus. Alors qu'on a recueilli sur les lèvres de mourants beaucoup moins intéressants des paroles maintenant passées à l'état de proverbes, les disciples de Pythagore ne nous ont transmis aucun souvenir précis, aucune parole significative. Mais qu'avait-il à dire au fait? Il n'avait pas à con-

vaincre ses disciples de l'immortalité de l'âme, comme plus tard Socrate. On imagine plutôt qu'au chevet de Pythagore règne un silence profond : il ne convient pas de troubler le Maître qui, à l'approche de la mort, entend, de plus en plus distinct, le chant des sirènes.

Polycrate est mort sur la croix, Pythagore dans son lit. Nous voudrions que ce fût le contraire; nous pensons que le martyre, la passion, étaient la consécration obligatoire de cette quasi divine existence. Une condamnation à mort était attendue pour dramatiser le dénouement de cette existence, ou bien une mystérieuse disparition, ou bien une mort héroïque en plein combat. Aristoxène nous déçoit. Aussi allons-nous voir que certains auteurs, peu satisfaits de cette fin sans auréole, ont présenté les év^flUnents d'une façon plus avantageuse, du moins en apparence, pour la gloire du sage et l'illustration de sa doctrine.

*
**

Après le départ de Pythagore pour Métaponte, l'école de Crotone continue à être en butte aux attaques des Cyloniens. Mais le parti démocratique commence à présenter pour les conservateurs un danger beaucoup plus grand que l'hétairie pythagoricienne. Les Pythagoriciens restent un parti d'ordre et de sécurité publique, respectueux de la tradition. Il se produit donc une coalition entre conservateurs et pythagoriciens pour opposer un barrage au front cylonien qui menace de tout renverser, et les conservateurs acceptent volontiers une place de second rang dans cette coalition.

3>ans une nouvelle phase de l'évolution des

partis politiques à Crotone, les démocrates, gagnant chaque jour du terrain, remportent sur les aristocrates des victoires essentielles : ils obtiennent en particulier l'accession de tous les citoyens aux charges publiques et même la création d'une chambre des représentants du peuple, désignés par voie de tirage au sort, habilités à examiner et à contrôler les comptes des magistrats. Les Pythagoriciens, parmi lesquels se trouvait maintenant Démocède, ne réussissent pas à empêcher la motion de passer. Les Cyloniens se préparent à frapper leur dernier coup contre la secte. Cylon, accompagné de son bras droit, un nommé Ninon, habile à profiter du désordre, à lancer avec assurance les mensonges les plus impudents, et qui possède en outre un fameux bagout, prononce contre la secte, au cours d'une réunion publique, un discours diffus et prolixe qui fatigue les auditeurs. C'est alors que Ninon, qui sent que le public n'écoute plus et va bientôt tourner le dos à la tribune, n'hésite pas à couper la parole à son patron en annonçant qu'il va faire connaître un document du plus haut intérêt, dont il garantit l'authenticité, document qui révèle dans toute leur perversité les desseins de la confrérie pythagoricienne contre le peuple. C'est, déclare-t-il, une copie conforme du *Discours sacré* qu'il a réussi à se procurer, sans qu'il lui soit permis de dire comment. Mais enfin il l'a dans les mains. C'est un document massue. Il constitue un tissu d'horreurs antidémocratiques propres à faire dresser le poil à tout citoyen quelque peu conscient de ses droits. Toutes les propositions qu'il contient sont uniquement destinées à inspirer la haine du peuple : il faut honorer les membres de la Confrérie comme

des dieux, dit le document; quant aux autres, il faut les traiter comme des bêtes sauvages. Pythagore fait sienne, d'après le texte même du *Discours,* la formule « pasteur des peuples » employée par Homère pour désigner les princes : c'est qu'en effet il méprise le peuple à l'égal d'un vil troupeau; son interdiction de manger des fèves n'est qu'un moyen détourné pour marquer qu'il est l'ennemi du suffrage populaire, les fèves ayant servi autrefois de bulletins de vote; Pythagore aspire à la tyrannie : ne dit-il pas qu'il est mieux d'être taureau un jour que bœuf toute sa vie? Pythagore et ses disciples parlent et agissent en hypocrites : le *Discours sacré* déclare qu'on peut louer les habitudes des autres, mais qu'il est préférable de s'en tenir à ses propres décisions. Toute la doctrine de Pythagore n'est qu'un abominable complot contre le peuple.

C'est ainsi que, grâce à d'habiles coupures, à de subtiles retouches, quelques déplacements de termes, quelques additions imperceptibles, Ninon réussit à faire croire au public auquel en impose sa faconde, que les Pythagoriciens cherchent à instaurer à Crotone un régime de dictature anti-démocratique, nous dirions maintenant fasciste. Ninon triomphe. L'assistance est complètement retournée. Les Pythagoriciens veulent escalader la tribune pour se défendre et prouver que le document tel qu'il a été présenté n'est qu'une falsification, une forgerie. On les en empêche; ce sont eux qui se font traiter d'imposteurs. Ils ont beau jurer leurs grands dieux, on se refuse à les écouter. Ils se font huer. Ninon prononce, pour conclure, en manière de motion, que désormais on doit considérer la main droite des Pythagoriciens

comme ennemie : « Quoi donc, ajoute-t-il dans sa péroraison, vous qui avez triomphé de 300.000 adversaires sur les rives du Tetraenta, vous laisserez-vous opprimer par une faction composée de 300 individus, et cela à l'intérieur de vos propres murs? »

Les Cyloniens ont donc réussi à monter l'opinion publique contre la Congrégation. Ils n'ont plus qu'à donner l'ordre à leur section de choc de donner l'assaut à la maison de Milon, où les Pythagoriciens, conscients du danger, s'étaient réunis pour délibérer autour d'un repas en commun, sur la situation politique; à moins que ce ne fût au temple d'Apollon, pour y chanter des hymnes et y célébrer une de leurs fêtes. Les hommes de main de Cylon encerclent la maison, et, après en avoir fermé toutes les issues, y mettent le feu. Ce fut une atroce grillade accompagnée d'égorgements, dont bien peu réussirent à échapper, deux seulement au dire d'Aristoxène : Archippe et Lysis, tous deux Tarentins d'origine. Archippe rejoignit sa ville natale. Quant à Lysis, il prit le bateau pour s'installer en Achaïe, où il enseigna la doctrine à Epaminondas, qui désormais l'appela son père. Privés de leurs chefs, les Pythagoriciens abandonnèrent la gestion des affaires publiques; les Cyloniens s'emparèrent de toutes les places. Les Pythagoriciens, dispersés, ne recevant plus de mot d'ordre, sans direction, se cachèrent où ils purent, « se contentant de vivre pour eux-mêmes une vie solitaire », regrettant sans doute un peu tard de n'avoir pas écouté les conseils de modération du Maître.

***

D'après Dicéarque, cité par Porphyre, Pythagore, ayant résidé jusqu'à la date de ces événements à Crotone même, était bel et bien présent dans la salle des séances lors de l'assaut donné par les Cyloniens. Néanmoins il ne serait pas mort dans les flammes. Ses disciples se seraient empressés de lui faire un pont de leurs propres corps, en un geste de sacrifice quasi religieux, et qui ennoblirait les derniers jours de la secte en leur donnant le lustre du plus beau drame sophocléen. Pythagore sauvé des flammes parvint, dit le biographe, à s'échapper de Crotone pour atteindre Caulônia, puis Locres. A Locres, il se présenta devant le Sénat pour lui offrir ses services. Mais ces bons et prudents vieillards le prièrent de s'adresser ailleurs en mêlant d'honnêtes compliments à leur fin de non-recevoir : ils ne tenaient nullement sans doute à ce que leur ville devînt le théâtre de troubles comme ceux qui venaient d'illustrer Crotone. Ces gérontes sont fort circonspects : leurs lois sont excellentes, déclarent-ils; il ne s'y trouve pas un iota à changer. D'ailleurs, comme s'ils craignaient que Pythagore ne saisisse pas très bien le fond de leur pensée, ils le dirigent vers la maison voisine, en lui suggérant que les Tarentins accepteraient peut-être ses offres de service. Et ma foi ils délivrent à Pythagore un petit viatique afin de s'en débarrasser plus sûrement. A Tarente, Pythagore reçoit le même accueil qu'à Locres. On le redoute, on l'écarte, comme s'il portait la peste avec lui. On l'admire peut-être, mais on le craint. De Tarente, le Maître se serait alors

rendu à Métaponte, dernière étape de ce pénible et humiliant pèlerinage. L'accueil qu'il reçoit des Métapontins n'est guère plus aimable. On s'y méfie également, sinon de sa philosophie, du moins de sa politique. Fatigué de frapper ainsi de porte en porte, Pythagore aurait, toujours d'après Dicéarque, résolu d'arrêter là ses tribulations malgré l'hostilité de l'atmosphère. Or le cylonisme a fait tache d'huile dans toute la Grande-Grèce. La propagande antipythagoricienne a fait de rapides progrès. La populace un jour menace le Maître, qu'elle voudrait voir partir. Il se trouve contraint de chercher un refuge dans le temple des Muses, et là, du chagrin de constater l'échec de ses enseignements, du chagrin aussi d'avoir perdu la troupe de ses meilleurs disciples, il se serait astreint, comme l'avait fait Lycurgue à son retour de Delphes, à un jeûne volontaire, et serait mort de faim au bout de quarante jours.

Cette version de la fin de Pythagore, si elle satisfait un peu mieux l'imagination en nous apitoyant sur le prophète incompris qui subit les mépris et les rebuffades de ses contemporains, présente malheureusement les apparences d'un arrangement destiné à glorifier la mort du sage. On n'a pas voulu que le Maître fût absent de l'événement le plus important des annales de la secte, et d'autre part on lui a attribué un genre de mort qui n'est pas celui du commun des mortels, par un suicide qui n'est pas le vrai suicide, qui est la macération poussée jusqu'à son extrême limite, une purification absolue, parfaite, avant d'entrer dans la vie des dieux. Se laisser mourir de faim, c'est un suicide noble, au caractère sacré, qui élimine le sang, sans le faire couler comme le suicide par le fer, sans

le corrompre comme le suicide par le poison. Et cette fin de Pythagore nous paraît en somme fort acceptable, nullement contraire à ses enseignements [1].

*
* *

Il existe encore d'autres versions de la mort de Pythagore. En l'absence de documents précis, on ne s'est pas fait faute d'inventer à ce sujet. D'après Hermippe, auquel emprunte Diogène Laërce, le Maître aurait d'abord réussi à échapper, en compagnie d'une quarantaine de ses disciples, au populaire déchaîné, mais alors qu'il fuyait à travers la campagne, il s'était trouvé arrêté par un champ de fèves qui exigeait d'être respecté. Plutôt que de le fouler aux pieds, il aurait préféré se laisser cerner par ses adversaires qui le mirent à mort. Hermippe, dans Diogène, raconte que cela se produisit aux environs d'Agrigente où Pythagore aurait d'abord trouvé l'hospitalité. Les Pythagoriciens prenaient part alors, ayant le Maître à leur tête, à une bataille contre les Syracusains. Cette histoire du champ de fèves ne laisse pas d'avoir l'air, avouons-le, d'un persiflage de la doctrine. La vie de Pythagore par Hermippe, comme les autres biographies que cet auteur a composées, si du moins nous en jugeons par les fragments que nous en a conservés Diogène, avait la forme et le ton d'un roman satirique où l'auteur se plaisait à exercer sa verve humo-

1. Schopenhauer *(Le Monde comme Volonté,* livre IV) tout en considérant le suicide comme une erreur, admet la mort par inanition « volontairement acceptée sous l'inspiration d'un ascétisme poussé à ses dernières limites «.

ristique contre une secte dont il considérait les adhérents comme des exaltés et leurs pratiques comme des bouffonneries. Il se divertissait, semble-t-il, à les ridiculiser dans le même esprit de scepticisme railleur qui agite la plume de Voltaire contre les anabaptistes ou les quakers. Aussi ne convient-il pas d'attribuer au récit d'Hermippe une grosse valeur documentaire, et la légende du champ de fèves ne serait peut-être qu'une bonne histoire propre à égayer aux dépens des Pythagoriciens. Certaines de leurs pratiques prêtaient, il faut le dire, à la plaisanterie. Déjà Aristophane se divertissait, divertissait son public aux dépens de la secte : « Comme ils n'ont rien, disait-il, ils ont cherché de beaux prétextes pour donner aux gueux une règle de vie conforme à leur état. Mais servez-leur des poissons de choix et des viandes délicates, s'ils ne les mangent pas jusqu'à s'en mordre les doigts, je veux être pendu dix fois [x]. » De même les auteurs de la comédie nouvelle ne se feront pas faute de ridiculiser les Pythagoriciens : « ...pour boire de l'eau, c'est une grenouille, pour absorber des légumes, c'est une chenille », telle est la façon dont Alexis présente sur la scène un adepte de la doctrine. Mais à propos du champ de fèves, on peut faire remarquer que l'histoire anecdotique nous a relaté plus d'un sacrifice de ce genre fait à l'observation stricte d'une prescription religieuse prise au pied de la lettre.

Que faut-il donc conclure de ces relations divergentes sur la mort du philosophe? Laquelle convient-il d'adopter en dernière analyse? Certes la version de la mort naturelle à Métaponte nous

1. Cf. Méautis, *Recherches sur le Pythagorisme.*

paraît la plus probable. Elle a pour elle d'être créditée par Aristoxène, qui semble avoir été le mieux documenté des biographes originaux. Elle se trouve confirmée par Cicéron qui, dans le *De Finibus,* raconte que voyageant dans le sud de l'Italie, il a vu de ses propres yeux la maison où l'âme du Maître avait quitté son enveloppe charnelle pour émigrer vers l'île des Bienheureux : *ilium locum ubi vitam ediderat sedemque.* Cicéron est assez digne de notre confiance. Il s'intéressait dans ses voyages à tous les souvenirs et toutes les reliques laissés par les grands hommes. N'est-ce pas lui qui, résidant à Syracuse, a découvert, dissimulé dans les broussailles, le tombeau d'Archimède, sur lequel était sculptée la figure de la sphère. Nous regrettons qu'il ne nous ait pas laissé des notes plus détaillées sur le séjour de Pythagore à Métaponte, et sur la façon dont il mourut. Sans doute les Métapontins à cette époque ne conservaient-ils plus qu'une tradition bien effacée sur les derniers jours de leur hôte divin. Cicéron, en cherchant bien, aurait peut-être découvert le tombeau du philosophe. Valère-Maxime, qui confirme la mort de Pythagore à Métaponte et même ajoute qu'il y fut inhumé, prétend que Métaponte était plus glorieuse du renom de Pythagore que de celui de n'importe quel autre de ses enfants. On dit même que les Métapontins avaient fait de la maison mortuaire une sorte de temple-musée à la mémoire du Maître.

♦

Après la catastrophe de Crotone, Pythagore retiré à Métaponte ou étant mort, l'histoire de

la secte primitive se résume en quelques lignes. Timée nous raconte comment les plus résolus des jeunes Pythagoriciens qui ont échappé à l'incendie et au massacre se rassemblent sous la conduite de Démocède, sans doute le médecin de Polycrate, dans une localité du nom de Platée. Les Cyloniens profitent insolemment de leur victoire. Cylon lui-même est mort; C'est Ninon qui l'a remplacé; il fait régner la terreur; il décrète la mise hors la loi de Démocède, et met sa tête à prix. Démocède est tué dans un combat. On ouvre ensuite contre les Pythagoriciens un procès monstre qui se termine par une sentence de bannissement et la confiscation au profit du peuple des biens des accusés. Plus tard, sous le gouvernement de Cleinas qui s'était emparé du pouvoir, les extrémistes du parti démocratique, après avoir frappé d'une sentence d'exil les membres du parti conservateur, décrètent la réduction des dettes et le partage des terres.

Il y aurait eu par la suite une courte période de restauration pythagoricienne. On rappela les proscrits. La dernière phalange de la secte, composée d'hommes aux cheveux gris, périt en défendant bravement la ville contre les Thuriens.

Dans les autres cités de l'Italie et de la Sicile le pythagorisme perdait également du terrain parce qu'il se refusait à toute réforme et manifestait une opposition intransigeante à tout progrès social. Les derniers Pythagoriciens, disciples directs du Maître, après un séjour à Rhégium, dont ils furent assez rapidement chassés par les démocrates, se dispersèrent dans les villes de Sicile et de Grèce. Philolaos se réfugia à Thèbes, d'où il se répandit un peu partout pour

allumer de nouveaux foyers de pythagorisme. Toutefois quelques disciples demeurèrent en Italie, et parmi ceux-ci, le célèbre Archytas de Tarente, ami et correspondant de Platon, qu'il sauva des griffes de Denys; Archytas dont les hautes vertus et les grands talents lui valurent d'être désigné pour le commandement en chef de l'Union des Cités italiques. Mais Archytas, qui considérait ses esclaves comme ses frères, eut l'esprit d'introduire dans sa constitution certaines concessions à l'esprit démocratique.

***

Pendant que se déroulaient ces événements minimes en apparence, et qui du point de vue de l'histoire proprement dite n'avaient qu'un intérêt local, Darius mobilisait toutes ses forces militaires contre l'Europe. Il avait une première fois traversé le Bosphore sur un pont de bateaux, construit par Mandroclès, ingénieur de Samos, afin de s'attaquer aux Scythes (511, année de la chute de Sybaris). Mais la tactique de ce peuple nomade, qui l'avait attiré bien au-delà du Tanaïs (le Don), en détruisant tout derrière lui, l'avait obligé à battre en retraite et à rentrer en Asie, laissant du reste en Europe une armée de quatre vingt mille hommes. Darius par la suite s'était emparé de Milet (494) après la révolte d'Ionie; il avait conquis une à une les îles grecques, puis la Chersonèse de Thrace, les colonies grecques de l'Hellespont et la Propontide, menaçant ainsi de plus en plus la Grèce proprement dite, Athènes en particulier, qu'il voulait châtier d'avoir aidé Milet lors de sa rébellion. Il y était conseillé par Hippias réfugié auprès de lui, et qui espérait ainsi se venger de

ses compatriotes. Darius mit donc une seconde fois en branle toutes ses forces qui, débarquées dans la plaine de Marathon, furent battues au pas de charge par les hoplites de Miltiade. Et ce grand événement, qui donnait l'exemple immortel de ce que peut l'esprit de liberté, quand il a pour auxiliaire la vertu, se produisait en 490, l'année même que l'on assigne à la mort du divin Pythagore, fils d'Apollon.

***

« Il y a une espèce d'animal raisonnable qui est le dieu; une autre est l'homme; Pythagore est un exemple de la troisième. » Ainsi s'exprime Aristote sur le compte du sage de Samos[1]. Pythagore est en effet un personnage exceptionnel, dont les actes et les paroles ne se mesurent ni ne se pèsent selon les seules normes humaines. Il est le prophète d'Apollon, le fils spirituel, sinon l'incarnation de ce dieu, dont il suit par tous pays les lumineuses traces, dont il intercepte les rayons pour éclairer les domaines de la théologie, de la science, de la morale et de la politique. Il entreprend une grande réforme, mais il se heurte à une réalité plus forte que lui. « Pythagore, écrit F. Lenormant, ne réussit pas à refondre la société grecque dans le moule qu'il avait conçu... L'instinct de liberté individuelle, inextinguible chez les Hellènes, lui opposa un obstacle qu'il ne réussit pas à vaincre. » Devons-nous le regretter? Tout bien considéré, non. Une Grèce théocratisée, soumise à une discipline conventuelle, dont les passions auraient

1. Dans le seul texte, un fragment, où le Stagirite le désigne nommément.

été méthodiquement réglées, nous aurait-elle donné la merveilleuse floraison des œuvres du ve et du ive siècle? Il est permis d'en douter. Reconnaissons cependant que le pythagorisnïe a servi le « miracle grec », et qu'il eut une influence des plus heureuses sur la littérature et sur l'art attiques, en les éclairant de cette lumière intérieure qui divinise les pensées et les formes.

La doctrine de Pythagore, fondée sur la connaissance du nombre et sur le sens de l'harmonie universelle, offrait cependant un ensemble plein de séduction pour l'intelligence comme pour la sensibilité et l'imagination. Certains disciples, échappés aux poursuites de leurs adversaires, s'employèrent à la sauver de l'oubli : Archippe et Clinias à Rhégium, Archytas à Tarente, Philolaos, avec Simmias, Cébès et Lysis à Thèbes, Eurytos à Phlionte. C'est bien grâce à ces fidèles que le pythagorisme, après avoir fécondé l'inspiration de Pindare et la méditation de Platon, se perpétue et se propage en suscitant de nouvelles générations de disciples. On suit assez bien sa trace en Italie, où il finit par atteindre Rome à la fin du ive siècle. Il y trouve faveur auprès de très grands personnages, Appius Claudius Caecus, Scipion l'Africain, Caton le Censeur. Au i^{er} siècle, au temps de Cicéron, ce fut une véritable renaissance qui dura jusqu'en 50 après Jésus-Christ. Mais sous le règne de Néron il se produisit une nouvelle extinction de la doctrine, les Pythagoriciens étant spirituellement trop près des Chrétiens pour n'avoir pas à se ressentir des persécutions dont ceux-ci étaient l'objet. Enfin, au ni® siècle, le pythagorisme bénéficia d'une nouvelle et dernière renaissance, qui se confond quelque peu avec le néo-platonisme, renaissance à laquelle se rattachent

les recherches de Diogène Laërce, de Porphyre et de Jamblique sur le fondateur de la secte.

Le néo-pythagorisme, pas plus que le néo-platonisme, ne se trouvait de force à concurrencer le christianisme. La masse avait besoin d'une religion nourrie de mystères et de liturgie et non d'une philosophie, si spiritualiste fût-elle. La doctrine de Pythagore était d'une part trop étayée de rationalisme pour convenir au peuple, d'autre part trop imprégnée de mysticisme pour s'imposer aux doctes. Avant le christianisme seulement, elle avait pu attirer à elle une élite en avance sur son temps, à laquelle elle ouvrait des perspectives plus libres que ne le faisaient les fables du paganisme. Désormais il fallait opter soit pour l'Evangile, soit pour la philosophie. Sans doute y a-t-il moyen de faire vivre l'une à côté de l'autre, si l'on veut se donner la peine de délimiter leurs domaines respectifs. Il est bien vrai qu'on a réussi à concilier les Idées de Platon et les Catégories d'Aristote avec les dogmes chrétiens. Mais le nombre pythagoricien ne s'oppose-t-il pas absolument au Verbe des Ecritures? Et comment la métempsycose pourrait-elle s'accorder avec la résurrection telle que l'enseignait le Christ?

Ainsi, malgré toute la pureté de son spiritualisme comme malgré toute la sincérité de son rationalisme, le pythagorisme était destiné à s'éteindre. Il se ranime encore cependant de-ci de-là chez quelques isolés, épris à la fois de rêve et de raison, et qui n'acceptent pas plus la révélation qu'ils ne se satisfont d'un syllogisme. Le sage de Samos, à la fois savant et prophète, qui tient le milieu, selon la formule d'Aristote, entre le dieu et l'homme, reste leur maître préféré.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'indiquons ici qu'un certain nombre d'ouvrages d'érudition moderne, auxquels devront se référer les lecteurs curieux des questions pythagoriciennes.

Nous signalons au cours du volume les autres ouvrages auxquels nous avons eu recours.

Ed. Zeller : *La Philosophie des Grecs,* première partie, trad. par Em. Boutroux, 1877-1882.

Th. Gomperz : *Les Penseurs de la Grèce,* trad. d'A. Reymond, 1908-1909.

L. Robin : *La Pensée grecque,* 1932.

Em. Bréhier : *Histoire de la Philosophie,* t. I, 1928.

J. Burnet : *L'Aurore de la Philosophie grecque,* trad. d'A. Reymond, 1919.

P.-M. Schuhl : *Essai sur la formation de la Pensée grecque,* 1934.

Ed. Chaignet : *Pythagore et la Philosophie pythagoricienne,* 1873.

Arm. Delatte : *Etudes sur la Littérature pythagoricienne,* 1915.

— *La Vie de Pythagore de Diogène Laërce.* Etude critique avec introduction et commentaires, 1922.

— *Essai sur la Politique pythagoricienne,* 1922.

A. Rostagni : *Il Verbo di Pitagora,* 1924.

G. Méautis : *Recherches sur le Pythagorisme,* 1922.

J. Carcopino : *La Basilique de la Porte Majeure,* 1926.

— *Virgile et le Mystère de la IVe églogue,* 1930.

Is. Lévy : *Recherches sur les Sources de la Légende de Pythagore,* 1926.

Paul Tannery : *Pour l'Histoire de la Science hellène,* 1887.

A. Rey : *La Jeunesse de la Science grecque,* 1933.

TABLE DES MATIÈRES

%

%

ACHEVÉ D'iMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
MAYENNE

(**2470**)

LE **16** MARS **1953**

N° d'éd. : 3.204. ***Dép.lég.*** *: 1er trim. 1953*

Imprimé en Franco

pas

FRANÇOIS MILLEPIERRES

PYTHAGOÇE

FILS. D'APOLLON

François Millcpierres reprend une à une dans cet ouvrage les étapes de la vie de Pythagore, depuis sa naissance à c_mos vers 579, jusqu'à sa mort en Grande-Grèce vers 490. Avec lui, nous passons en Ionie par Milét, où Pythagore suit les cours de Thalès, puis en Phénicie, où il se recueille dans la grotte d'Élie, pour aller s'établir en Égypte jusqu'à la chute de l'Empire Pharaonique. Après quoi l'auteur nous invite à suivre le Sage jusqu'à Babylone d'où il rentre dans son île natale, pour en repartir peu après, afin de s'installer en Grande-Grèce, à Crotone. Il y organise sa Congrégation. Enfin, nous assistons à sa tentative de réforme morale, sociale et politique, tentative qui se termine tragi-
3uement par l'incendie de la maison mère et la
ispersion de la secte.

C'est donc une vie complète du Sage de Samos que nous présente François Millepierres ; vie reconstruite d'après les sources antiques et les travaux de l'érudition moderne, dans son cadre historique et son décor géographique, de manière à la rendre intéressante et agréable à tous. En même temps en les intégrant à la vie même du philosophe, l'auteur explique les idées pythagoriciennes, idées toujours vivantes, encore très actuelles, d'une surprenante jeunesse.

ETS. DHUIÈGE, IMP. - BAGNEUX (SEINE)

550 fr +T.L.